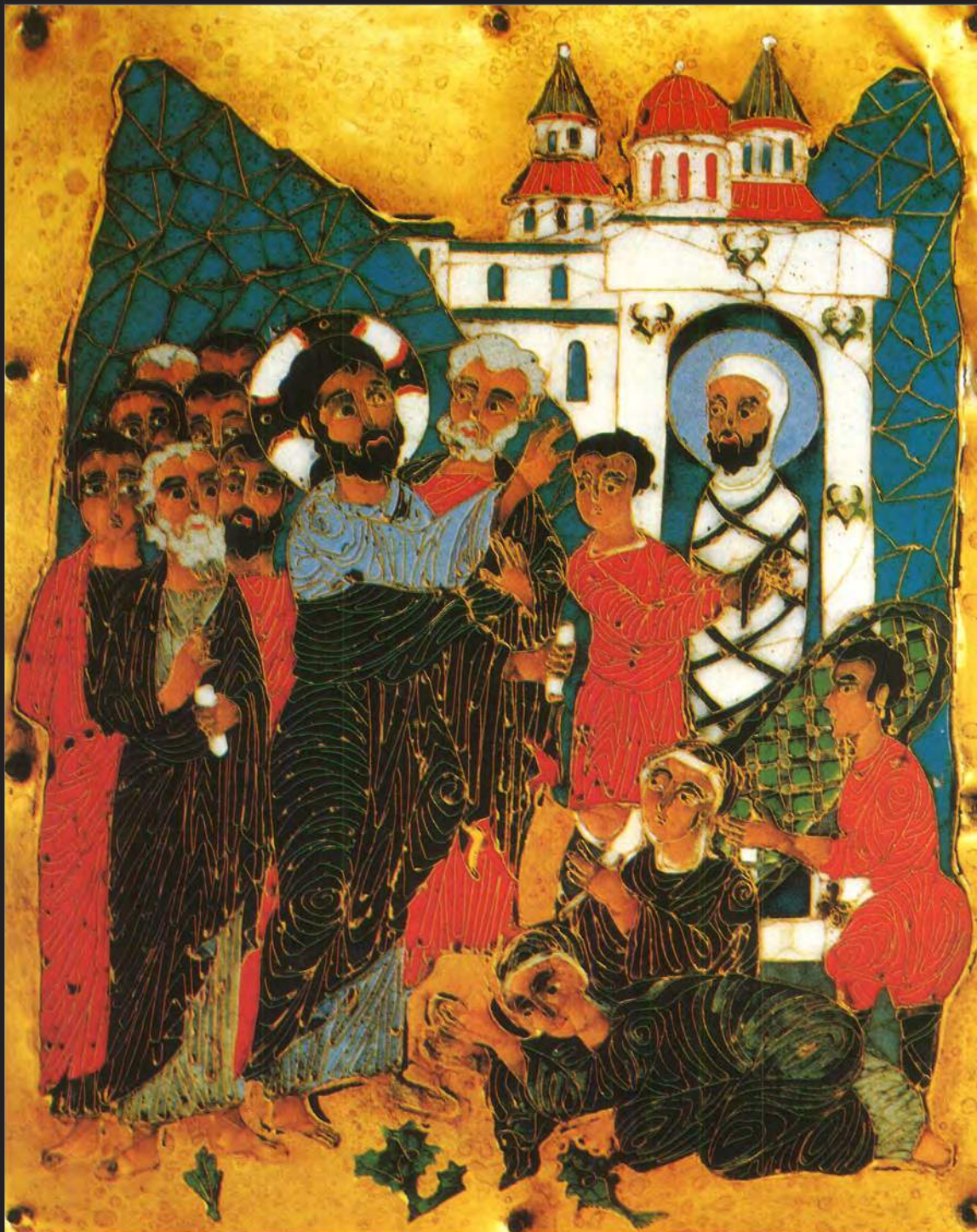


ILMA REISSNER

LA GÉORGIE



HISTOIRE • ART • CULTURE

BREPOLS

Ilma Reißner

LA GÉORGIE

Ilma Reißner

LA GÉORGIE

Histoire – Art – Culture

Adaptation française de l'édition allemande
sous la direction de
BERNARD COULIE

Brepols

Illustrations dues à Ilma Reißner et au Laboratoire photographique expérimental, Tbilisi;
illustrations «Kazbeg» et «Šota Rustaveli» dues à Lothar Heiser.

Tous droits réservés — Imprimé en R.F.A.

© Edition originale allemande: Verlag Herder, Freiburg im Breisgau, 1989

© Edition française: Brepols, Turnhout, 1990

ISBN 2-503-82367-X

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
(intégrales ou partielles) par tous procédés réservés pour tous pays.

Table des matières

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION ALLEMANDE	7
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION FRANÇAISE	10
HISTOIRE	11
Introduction	13
La Géorgie ancienne. Ses voisins grecs, perses et romains	15
La religion de la Géorgie pré-chrétienne	19
La conversion de la Géorgie	21
Le monachisme géorgien	25
La lutte pour la souveraineté de l'État contre les Perses et les Arabes et pour l'autocéphalie de l'Église	28
La réalisation de l'unité nationale et la renaissance de la culture géorgienne	31
Les invasions mongoles et les affrontements des Turcs et des Perses en Géorgie	38
L'annexion de la Géorgie et son oppression par la Russie tsariste	41
La Géorgie dans l'Union Soviétique	44
ILLUSTRATIONS	47
ART	127
ARCHITECTURE	129
Les origines de l'architecture géorgienne	129
L'architecture paléochrétienne	131
La période de transition	136
Le deuxième «âge d'or» de l'architecture géorgienne	138
L'architecture religieuse après l'invasion mongole	144
La sculpture décorative	146
L'architecture profane au Moyen Âge	149
PEINTURE	151
Les mosaïques	151
Les fresques	152
Les miniatures	154
ORFÈVREURIE ET TOREUTIQUE	157

ÉMAUX	159
LANGUE ET LITTÉRATURE	161
LITTÉRATURES SACRÉE ET PROFANE	165
La littérature géorgienne ancienne	165
La littérature géorgienne médiévale	169
L'âge d'argent	172
Le romantisme géorgien	176
La période de transition	178
Le réalisme	179
Du symbolisme et du néo-romantisme à la période soviétique	186
MUSIQUE	191
TABLEAU SYNOPTIQUE	199
BIBLIOGRAPHIE	219

Avant-Propos de l'édition allemande

La Géorgie... Le mot n'évoquait pour moi que la route militaire de Géorgie, et c'est pour la découvrir que je me joignis, il y a quelques années, à un voyage organisé dans le nord du Caucase et dans les républiques transcaucasiennes d'U.R.S.S. Ce fut vraiment une découverte! La voie majestueuse qui traversait le col de la Croix, chantée par les poètes, ne fut pas le seul point fort du périple. La Géorgie m'a captivée et ne m'a plus lâchée depuis lors.

La fascination qu'exerce ce petit pays, à peine grand comme la Bavière, tient notamment à la diversité et aux contrastes de ses paysages: chaînes montagneuses au nord, culminant avec le Kazbeg, le rocher de Prométhée (alt. 5033 m), régions au climat subtropical sur les rives de la mer Noire, plaines marécageuses, étendues désertiques, terrains fertiles. La Géorgie offre les aspects les plus divers de la nature, comme le raconte une légende locale: «Lorsque Dieu créa le monde, il rassembla les plus beaux éléments: le ciel au bleu éclatant, l'air cristallin, les montagnes aux versants escarpés, les mers aux baies profondes, la végétation d'un vert inaltérable. Il fit de ces trésors un paquet qu'il serra contre son cœur pour l'emporter sur le chemin du retour. Mais il trébucha sur le Grand Caucase et les trésors tombèrent à terre. C'est là que naquit la Géorgie.»

Enfouis dans cette nature, au point d'en apparaître souvent un élément, des vestiges en pierre témoignent du passé: les basiliques et les églises à coupole, dont certaines remontent aux années qui suivirent la christianisation du pays, les monastères fondés par les «treize Pères syriens», les grandes cathédrales de l'âge d'or édifiées par les souverains bagratides, le roi David le Bâtitteur et sa petite-fille la reine Tamar, les vieilles forteresses et les donjons qui devaient protéger la région et les voies commerciales reliant l'Occident à l'Orient, sous la menace perpétuelle d'invasions étrangères.

Bon nombre de ces réalisations furent détruites par les séismes et par les guerres au cours d'une histoire mouvementée où alternent gloire et désolation. Il n'est que plus impressionnant d'observer l'ardeur que mettent les Géorgiens à restaurer et à reconstruire l'héritage de leur passé.

Une visite rapide ne permet guère d'apprécier les trésors accumulés dans les musées de Géorgie; l'ampleur de leurs richesses n'apparaît que petit à petit, surtout dans le domaine de l'orfèvrerie et de la toreutique où la tradition est plus que millénaire: c'est cet or qui avait attiré Jason et ses Argonautes jusqu'en Colchide. Les émaux cloisonnés, dont la technique fut longtemps perdue, sont également exceptionnels.

La découverte la plus marquante, toutefois, ce fut celle des Géorgiens eux-mêmes, de leur cordialité, de leur ouverture d'esprit, de cette hospitalité extraordinaire qu'ils accordent même aux étrangers. «Un hôte est un présent de Dieu», il reçoit tout en partage et se retrouve littéralement couvert de cadeaux; un proverbe géorgien ne dit-il pas «Les présents que tu offres sont tiens, ce que tu gardes est perdu à jamais». Dans la rue même, je fus souvent abordée par des

gens qui m'étaient inconnus mais qui voulaient m'inviter ou m'acheter quelque chose ; ils payaient ma place dans les transports en commun sans me laisser le temps de trouver la monnaie nécessaire : « Vous êtes notre hôte ! ».

Les Géorgiens trouvent toujours une occasion de faire la fête et s'invitent entre parents, entre amis, entre voisins. La table est couverte d'une multitude de mets : il vaut mieux s'endetter au risque de devoir jeûner plus tard que ne pas choyer ses hôtes. Le rôle du *tamada*, le chef de table, est conféré au plus âgé ou au plus respectable. Il porte les toasts qu'il accompagne de discours plus ou moins longs et qui sont souvent de petits chefs-d'œuvre d'art oratoire. C'est de lui que dépend largement la réussite du repas. De lui et des vins géorgiens qui coulent à flots, issus des quelque cinq cents crus que produit le pays et dont les plus célèbres sont ceux de la vallée de l'Alazani, le Tsinandali, le Napareuli, le Tibaani, le Mukuzani. Ici, l'ivresse est une expression de virilité.

Les réjouissances agricoles ou urbaines sont nombreuses. Une nouvelle fête fut inaugurée en 1974 lorsque Tbilisi compta son premier million d'habitants, le *Tbilisoba*, organisé le dernier dimanche d'octobre. Chaque année à cette date, une rue de l'ancienne ville est restaurée et présentée au public par les autorités locales qui rénovent ainsi progressivement le site pittoresque du vieux Tbilisi.

Ces réjouissances sont l'occasion de spectacles folkloriques, parfois destinés aux touristes, où les hommes, revêtus d'une cotte de mailles, exécutent une fougueuse « danse du sabre » et les jeunes filles des figures gracieuses et majestueuses à la fois. La musique, qui remonte aux sources de la polyphonie populaire, tient aussi une place importante : les Géorgiens aiment le chant et la musique, ils entretiennent leur patrimoine et se plaisent à intégrer dans les compositions contemporaines des éléments traditionnels.

À plusieurs reprises lors de conversations, j'ai pu constater combien la littérature était naturellement familière à mes interlocuteurs. Ils sont imprégnés des œuvres de leurs grands auteurs et connaissent souvent fort bien les littératures étrangères. La langue géorgienne, à la structure originale et complexe et dont le caractère littéraire a été forgé à la fois par l'épopée de Šota Rustaveli, le poète national, et par les œuvres d'un Akaki Tsereteli, est à même de rendre une infinité de nuances expressives dont une traduction ne peut donner qu'une faible idée, particulièrement dans le domaine de la poésie.

La littérature géorgienne, œuvre de conteurs à l'imagination fertile, est malheureusement mal connue en Occident. La Géorgie, située à la porte de l'Asie, ne faisait pas partie de l'univers des Européens jusqu'à ce que les Croisés fassent parler de ce puissant royaume chrétien. Les troubadours, parmi lesquels Wolfram von Eschenbach et Oswald von Wolkenstein, le connaissent et le nomment dans leurs écrits. Mais la chute de Constantinople au xve siècle isola la Géorgie des autres nations chrétiennes et la condamna à un « oubli historique ». L'annexion de la Géorgie à l'Empire russe permit de rétablir des contacts dont profitèrent quelques voyageurs : Anton Guldenstedt (1745-1781), l'orientaliste Julius von Klaproth (1783-1835) qui parlait de la Géorgie comme d'une des régions les plus remarquables et les moins connues du globe. Les noms de Friedrich von Bodenstedt, professeur à Tiflis (l'actuelle Tbilisi) dès 1843, de Hermann Abich qui marqua le départ de l'exploration géologique du Caucase en 1844, de Gustav Radde, fondateur et directeur du Musée caucasique de Tiflis, ainsi que celui d'Arthur Leist, qui consacra sa vie et son œuvre à sa patrie d'adoption, sont liés à la découverte de la Géorgie. La première guerre mondiale et

la révolution d'octobre firent retomber le pays et l'ensemble des régions du Caucase dans l'anonymat.

Le développement du tourisme dans ces régions est un phénomène nouveau et l'intérêt n'a pu être qu'avivé par l'actualité récente. Les Géorgiens, qui ont toujours fait preuve de courage et de ténacité pour défendre leur liberté et leur culture, méritent bien cet intérêt. Les conclusions de Fridtjof Nansen (1861-1930), observateur de la Société des Nations, sont particulièrement d'actualité: «Les Géorgiens doivent pouvoir parler leur propre langue, conserver leurs propres institutions et ne peuvent être soumis à une contrainte telle que celle exercée par les malencontreuses tentatives de russification de l'ancien régime tsariste». Le respect des particularismes nationaux en Union soviétique s'est transformé aujourd'hui en une exigence, en vue d'éviter à l'avenir des événements tels que ceux survenus à Tbilisi ces derniers temps. En 1978, une manifestation silencieuse des Géorgiens pour empêcher que leur langue ne soit supplantée par la langue officielle russe avait obtenu le succès grâce au soutien du Premier Secrétaire du Parti pour la Géorgie, E. Ševardnadze.

À côté de la langue et de l'écriture, la religion fut un autre facteur d'identité nationale pour les Géorgiens. L'Église orthodoxe de Géorgie, qui avait souffert de la politique de Staline et de Khrouchtchev, jouit aujourd'hui d'une plus grande liberté; de nombreuses églises, transformées en musées, en théâtres, en salles de concert ou en bibliothèques sont progressivement rendues au culte, de nouvelles églises sont en construction ou en préparation, d'anciens monastères sont réoccupés par l'Église. Le séminaire de Tbilisi a rouvert ses portes à l'automne 1988, évitant aux jeunes prêtres de devoir poursuivre leurs études à Moscou ou à Leningrad. Une édition de la Bible en géorgien moderne va bientôt voir le jour.

Les contacts de l'Église de Géorgie avec l'étranger s'intensifient. Le catholicos Ilia II s'est rendu en 1988 à Munich et à Biberach, jumelée avec Telavi depuis 1987; le jumelage de Sarrebrück et de Tbilisi depuis 1973 dépasse aujourd'hui le cadre des échanges culturels.

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans l'aide efficace de plusieurs personnes. Il me faut remercier tout particulièrement Sa Sainteté le catholicos-patriarche Ilia II pour son hospitalité exceptionnelle, et ses collaborateurs, Boris Gagua, Daredžani et Victor qui m'ont fait découvrir leur merveilleux pays; ma famille, qui a supporté mes absences avec patience et compréhension; mon fils Matthias qui a rédigé le chapitre consacré à la musique géorgienne; mes amis géorgiens et allemands qui m'ont aidée dans la collecte des documents. Le professeur Vahtang Beridze a bien voulu soutenir mon entreprise. J'adresse mes plus vifs remerciements au Dr Lothar Heiser qui a pris en charge la partie historique ainsi que la rédaction du tableau chronologique.

Ce livre, qui est d'abord un hommage rendu à un pays merveilleux et à ses habitants, a pour ambition de lui gagner de nouveaux amis. *Gmadlobt Sakartvelo!* Merci, Géorgie!

Ilma Reißner

Avant-Propos de l'adaptation française

L'ouvrage présenté par Ilma Reißner vient à point: il répond à une curiosité du public avivée par l'histoire récente et comble un vide dans le domaine de l'édition. Rares sont, en effet, les livres consacrés à la Géorgie qui associent harmonieusement la documentation iconographique – dont la qualité est exceptionnelle – et une information complète et précise sur les divers aspects de la culture géorgienne. Cela se vérifie à propos de la version française, pour deux raisons essentielles. La première tient à la nature de la bibliographie géorgienne de langue française, restreinte et souvent difficile d'accès. Les compléments bibliographiques en fin de volume devraient satisfaire l'attente du lecteur. La seconde raison tient au contenu scientifique de l'ouvrage, dont toutes les données ont été vérifiées pour préparer l'adaptation française. Ce travail a été réalisé grâce au concours des professeurs Jacqueline Lafontaine-Dosogne (Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, et Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve) et Justin Mossay (Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve), de Mademoiselle Marie-Caroline Florani et de Monsieur Claude Detienne. Qu'ils en soient ici remerciés.

Bernard Coulie
Chercheur qualifié au F.N.R.S.
Université Catholique de Louvain

HISTOIRE DE LA GÉORGIE

Introduction

L'histoire de la Géorgie ancienne s'est traduite dans nombre de mythes et de légendes et, depuis la christianisation du pays jusqu'aux invasions mongoles du XIII^e siècle, son histoire se confond avec celle de l'Église géorgienne. Les premières œuvres historiques sont des actes de martyrs, composés aux V^e et VI^e siècles par des témoins oculaires. Viennent ensuite des chroniques embellies de légendes et formées progressivement entre le VIII^e et le XIII^e siècle avant d'être rassemblées en deux vastes recueils intitulés la *Vie de la Géorgie* (*Kartlis Tshovreba*) et la *Conversion de la Géorgie* (*Kartlis Moktseva*), publiés au XVIII^e siècle. Les invasions mongoles, puis la domination turque et perse éteignirent la vie culturelle en Géorgie pendant plusieurs siècles. Le réveil de la conscience nationale au XVIII^e siècle marqua le début de l'historiographie scientifique.

L'histoire de la Géorgie est intimement liée à sa géographie riche en contrastes, où les vallées montagneuses du nord descendent des sommets du Caucase, recouverts de neige éternelle et culminant avec l'Elbrouz (alt. 5633 m); la célèbre route militaire de Géorgie y serpente jusqu'au col de la Croix (alt. 2384 m). Séparée de la Turquie et de l'Arménie au sud par le Petit Caucase, la Géorgie se trouvait nécessairement sur la route des envahisseurs orientaux désireux de soumettre l'Occident. La chaîne montagneuse de Surami traverse le pays du nord au sud et le divise en deux parties d'égale grandeur; le climat accentue encore la division, car la Géorgie occidentale connaît un temps subtropical, aux hivers doux et aux étés brûlants et humides, tandis que les hivers tempérés et les étés chauds et secs caractérisent la Géorgie orientale. Il n'est guère étonnant, dès lors, de constater que ces deux régions ont souvent connu des destinées différentes au cours de l'histoire.

La Géorgie fut habitée dès le III^e millénaire par des tribus sud-caucasiennes apparentées entre elles et qui ne se soudèrent en un peuple que lentement, grâce à la force unificatrice de la christianisation et à l'union contre les envahisseurs et contre l'Islam. Les Géorgiens se désignent comme des *Kartveli*, des habitants du Kartli, du nom de la partie centrale du pays autour de Mtskheta et Tbilisi. Le terme *Sakartvelo* désigne l'ensemble de la Géorgie depuis l'unification politique, culturelle et religieuse du pays au début du XI^e siècle. Pour les Géorgiens, ces appellations remontent au héros mythique Kartlos, auquel la légende a fini par trouver une origine biblique. D'après le livre de la Genèse, Kartlos serait le fils de Thorgama, petit-fils de Japhet, lui-même fils de Noé. Pour les Géorgiens, cette origine justifie leur prétention d'être considérés à l'égal de leurs voisins Arméniens, descendants de Haïk, autre petit-fils de Japhet et arrière-petit-fils de Noé, ce dernier ayant laissé son arche sur le mont Ararat et trouvé en Arménie une nouvelle patrie.

Dès l'époque de la quête mythique de la Toison d'Or (IX^e siècle avant J.-C.), les Grecs appelaient la Géorgie occidentale Colchide; les Byzantins la nommèrent Lazique, du nom de la tribu des Lazes apparentés aux Géorgiens. Entourée de peuples amicaux et d'une végétation luxuriante, la mer Noire était pour les Grecs le Pont-Euxin, la «mer hospitalière». La Géorgie orientale, enfin, autour du Kartli, porte en Occident, depuis l'Antiquité jusqu'aujourd'hui, le nom d'Ibérie.

En Occident cependant, depuis le x^e siècle, le terme Géorgie a progressivement supplanté les noms d'Ibérie et de Colchide. La première raison de cette évolution tient à l'importance du culte de saint Georges chez les *Kartveli*. Saint militaire, officier pour les Romains, général aux yeux des Byzantins, chef des armées célestes selon les Croisés, Georges est vénéré par les Géorgiens depuis le vi^e siècle et c'est à lui que les habitants du pays attribuent leurs victoires contre les Perses, les Arabes, les Turcs et les Mongols. Devenu dès l'an mil le héros et le saint national du *Sakartvelo*, Georges a donné son nom à des églises, à des montagnes, et, bien sûr, à nombre d'enfants du pays. Le terme Géorgie s'imposa également grâce aux pèlerins occidentaux en Terre Sainte, qui constatèrent que les *Kartveli* étaient désignés par les peuplades voisines au moyen d'un nom pouvant évoquer celui de Georges. Les Perses appelaient les Géorgiens Kurz ou Gurdzani – d'après le nom de la tribu des Gouriens –, les Turcs Gurdzi et le pays Gurdzistan – de là vient le terme russe Gruzija –, les Arabes, qui régnèrent à Tbilisi de 645 à 1121, utilisaient pour les habitants le terme Djerdji, que les Croisés de langue italienne associèrent à Giorgi ou Georges. C'est ainsi que le nom de la Géorgie s'imposa en Occident, appuyé encore par l'idée que saint Georges était originaire d'Asie Mineure, voire d'Ibérie même.

L'un des premiers apports universels des tribus vivant au sud du Caucase fut la culture de la vigne sauvage. La viticulture remonte en Géorgie au début du III^e millénaire et, grâce à une tradition ininterrompue, les vins de Géorgie, spécialement ceux de la province de Kahétie, jouissent d'une grande renommée.

Une légende vient illustrer la beauté de la Géorgie et la joie de vivre de ses habitants :

«Une fois achevée la Création, le Seigneur convoqua des représentants de tous les peuples afin d'attribuer à chacun son territoire, son «lotissement». Ils étaient fort nombreux, réunis dans le salon d'attente, et parmi eux se trouvaient, bien entendu, les Géorgiens. Ils étaient arrivés les derniers, tant ils aimaient à paresser au soleil!

Histoire de tuer le temps, ils s'en allèrent faire un tour dans une de ces ravissantes petites auberges comme on en trouve dans la campagne géorgienne.

De retour dans le salon d'attente, nos quatre Géorgiens n'y trouvèrent plus personne, et se résolurent à frapper à la porte du Seigneur. Celui-ci apparut, consterné.

– J'ai terminé ma distribution, et il ne me reste plus rien pour vous autres!

Loin de s'abandonner au désespoir, les quatre visiteurs voulurent charmer le Seigneur. Et de chanter, et de danser, et de frapper sur leurs tambours les rythmes les plus vifs. Le Créateur n'y put tenir:

– Vous chantez et vous dansez trop bien, vous semblez tellement heureux de vivre que je ne puis vous laisser partir les mains vides! Tenez, prenez le coin de terre que je m'étais réservé pour mon propre usage, installez-vous, croissez et multipliez-vous!

Et c'est ainsi que le Créateur dut s'établir dans les nuages, faute de place sur notre planète, et que les Géorgiens se trouvèrent en possession d'un Eden!»

(SALIA K., *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, 1980, p. 9)

La Géorgie ancienne

Ses voisins grecs, perses et romains

Les premières sources écrites concernant la Géorgie sont grecques et remontent aux ^{vi}-^{ive} siècles avant J.-C. Elles parlent de la Colchide et de l'Ibérie, de leur faune et de leur flore d'une exceptionnelle richesse, de leurs cultures : vigne, noix, châtaignes et cerises – ainsi nommées par les Romains d'après la localité de Cérasonte sur la mer Noire, aujourd'hui Giresun en Turquie –, miel et lin, enfin, destinés à l'exportation ; de leurs élevages de bovins, de moutons, de chèvres et de porcs. Les Grecs, qui tenaient la métallurgie en haute estime, insistent aussi sur l'abondance de fer, d'or et d'argent en Géorgie. Le travail artisanal des métaux y était, en effet, très développé et réputé bien au-delà des limites du pays ; il exerçait sur les Grecs un attrait que reflète la légende des Argonautes, franchissant les Dardanelles et la mer Noire pour s'emparer de la Toison d'Or détenue par les Colques. Il reste bien peu de traces de l'artisanat ancien de Géorgie, après le passage des Grecs, des Romains, des Perses, des Arabes, des Byzantins, des Mongols et des Turcs. Mais les rares découvertes archéologiques témoignent toutes du haut niveau artistique des anciens Géorgiens. La tradition architecturale, elle aussi, remonte aux premiers temps. Le travail de la pierre et la décoration ornementale étaient pratiqués dès le ⁱer millénaire avant J.-C. C'est à cette époque que les Grecs commencèrent à s'établir sur les côtes de la mer Noire et à entretenir des échanges commerciaux avec la Colchide et, plus loin, avec l'Iran et l'Inde, tandis que le Caucase, au nord, formait encore une barrière infranchissable.

C'est dans la chaîne du Caucase, qui représentait pour les Grecs et les Géorgiens la frontière de la civilisation, que la légende situe l'exil de Prométhée, banni pour avoir transmis aux hommes le secret du feu dérobé à Zeus et à Héphestos ; enchaîné au Caucase, Prométhée voyait son foie dévoré par un aigle repousser sans cesse, signifiant l'éternité de son châtement. Le mythe grec du héros épris d'art et de liberté trouve son parallèle géorgien en la personne d'Amirani : le héros y est aussi enchaîné au Caucase et ses deux chiens réduisent ses liens en les léchant longuement jusqu'à ce qu'ils puissent être rompus. La Géorgie chrétienne, considérant Amirani comme un héros maléfisant, instaura une coutume selon laquelle, le matin du jeudi saint, les forgerons de Géorgie fabriquaient une nouvelle chaîne pour Amirani.

Au ^{vi}e siècle se forma en Colchide le royaume géorgien occidental d'Egrisi : la région avait largement bénéficié du commerce établi avec les colons grecs, à tel point que les souverains locaux battaient leur propre monnaie, des pièces d'argent appelées *kolkhida*, qui furent en circulation du ^{ive} au ⁱⁱe siècle et valables également en Ibérie ou Géorgie orientale où s'était formé le royaume du Kartli, avec Mtskheta pour capitale. Les royaumes du Kartli et d'Egrisi, qui étaient en relation économique avec la Perse achéménide, la Grèce, le royaume des Séleucides et celui du Pont, furent les deux premiers états sur le territoire de l'Union soviétique actuelle.

Les Perses furent les premiers à soumettre l'Ibérie, dans la première moitié du ^{ve} siècle, tandis que la Colchide mit fin à la soumission contre le paiement d'un tribut à la Perse ; les peuples

vaincus furent enrôlés dans les armées perses et prirent part aux campagnes des Achéménides en Grèce.

Lorsque Xénophon, officier dans l'armée grecque, ramena dans leur patrie ses 10.000 compagnons d'armes après l'échec de la campagne de Cyrus contre Artaxerxès II, vers 400, il traversa le haut pays arménien et les vallées montagneuses du sud et de l'ouest de la Géorgie. Son récit, l'*Anabase*, décrit la marche pénible des troupes et contient des observations touchant le caractère florissant de l'élevage et de l'agriculture dans ces contrées. Xénophon recueille aussi nombre d'informations relatives aux armes des tribus rencontrées – boucliers tressés recouverts de peaux de bœufs, poignards, heaumes de bois et de cuir –, à la métallurgie des tribus côtières, au système social qu'il réproouve car les princes, écrit-il, vivent dans leurs châteaux forts aux frais de leurs sujets. Il présente les habitants comme fiers, courageux et imbus de liberté; souvent, comme dans le pays du Tao, les hommes préféreraient la mort à l'esclavage. À l'époque de Xénophon, bien des peuplades avaient déjà secoué le joug perse, mais il n'y avait encore entre elles aucune unité politique.

L'empire perse fut anéanti en 333 par Alexandre le Grand; à la mort de ce dernier, en 323, l'Asie échut à son général Séleukos et ne tarda pas à se disloquer en plusieurs petits états. La Géorgie orientale tomba sous la coupe parthe, la Géorgie occidentale sous celle du royaume du Pont. La civilisation hellénistique se développa et imprégna fortement la Géorgie occidentale; la reprise du commerce et le resserrement des relations culturelles avec le monde grec furent pour la Géorgie des facteurs de progrès, la langue et la littérature grecques s'y diffusèrent largement.

Les Arméniens, voisins les plus proches des Géorgiens mais d'origine indo-européenne, commencèrent, dès le II^e siècle avant J.-C., à s'étendre au nord et au sud et à arracher des territoires aux Colques et aux Ibères. Cette promiscuité a créé des assimilations qui se reflètent encore aujourd'hui dans les similitudes entre l'arménien et les langues caucasiennes, spécialement le géorgien. La Petite Arménie, à l'est, dépendait de l'empire parthe, tandis que la Grande Arménie, à l'ouest, appartenait à la sphère d'influence des Séleucides, ce qui causa également son morcellement.

Vers la fin du III^e siècle et parallèlement à la décadence du royaume des Colques, le royaume hellénistique du Pont se développa au point de s'étendre, sous Mithridate VI Eupator (120-63), de la Crimée à la Colchide et à l'Arménie orientale, tandis que l'Ibérie et la Grande Arménie lui étaient liées par des traités d'amitié. La Colchide était très utile à Mithridate qui s'y fournissait en matériaux de construction pour ses navires et y recrutait des marins.

Bientôt cependant, Rome, qui avait hérité du royaume des Attalides de Pergame en 133, entreprit de soumettre toute l'Asie Mineure. Toutes les couches sociales et toutes les peuplades s'unirent sous la conduite de Mithridate VI pour lutter contre Rome, l'arrogance de ses fonctionnaires et le poids écrasant des impôts; l'armée comptait aussi de nombreux citoyens romains qui avaient fui leur patrie et trouvé refuge à la cour de Mithridate. Au cours de la guerre qui dura de 88 à 64, le souverain du Pont avait pour alliées la Grande Arménie, l'Ibérie et l'Albanie (comprenant les peuplades vivant à l'est de l'Ibérie et au sud du Caucase, plus tard unifiées contre les envahisseurs turcs et occupant aujourd'hui le territoire de l'Azerbaïdjan soviétique). Mithridate fut défait par le général romain Pompée en 66 et s'enfuit vers le nord dans l'espoir de lever de nouvelles troupes. Pompée soumit ensuite la Grande Arménie et l'Albanie et établit dans la première un royaume dépendant de Rome et nécessaire pour défendre la frontière perse. Restait la Géorgie.

En 65, Pompée renia sa promesse au roi Artag et envahit brusquement l'Ibérie (Kartli) : après une résistance acharnée et de lourdes pertes, Artag demanda la paix. La Colchide, désormais ouverte à Pompée, fut conquise aussitôt. L'Ibérie fut reconnue comme un état autonome, mais la Colchide fut rattachée au Pont, désormais état dépendant de Rome.

La situation économique et sociale de la Géorgie à cette époque est connue grâce au témoignage de plusieurs écrivains anciens, particulièrement du géographe et historien grec Strabon (64 avant J.-C. - 20 après J.-C.), né à Amasée dans le Pont. Il ressort de ces écrits que l'écart économique et culturel entre les tribus montagnardes et les habitants des plaines était important. Les seconds avaient connu un développement plus rapide grâce à la présence des routes commerciales qui favorisaient les échanges culturels à l'intérieur de la Géorgie et avec les populations voisines. La densité du réseau routier apparaît dans le nombre de ponts franchissant les cours d'eau, vingt-cinq, par exemple, rien que pour le fleuve Phase, l'actuel Rioni. Celui-ci, comme le Mtkvari ou Kura dans le Kartli, était navigable. La voie commerciale est-ouest acheminait les marchandises d'Inde par la Perse et la Géorgie jusqu'au port gréco-romain de Phasis (aujourd'hui Poti) sur la mer Noire, d'où elles gagnaient le monde occidental. Outre Phasis, la Colchide comptait plusieurs villes importantes, comme Dioskurias (aujourd'hui Suşumi) et Pityous (aujourd'hui Pitsunda). La capitale du Kartli était la cité fortifiée de Mtskheta. Sans être unies politiquement, la Géorgie occidentale et la Géorgie orientale étaient étroitement liées sur le plan culturel.

Dans les plaines du Kartli, la population se répartissait en quatre classes d'après les sources anciennes. Au sommet se trouvaient le roi et sa famille, grands propriétaires terriens ; les prêtres, en charge aussi des relations avec l'extérieur, constituaient le second groupe ; venaient ensuite les hommes libres, paysans ou villageois pour la plupart, qui devaient prendre les armes à l'appel du roi et défendre le pays ; la dernière catégorie rassemblait le peuple des paysans travaillant les terres royales ou attachés au service de sa famille. Au plus bas de cette échelle figuraient encore les esclaves au service du roi et de l'Église : tailleurs de pierre dans les grands chantiers de construction, mineurs, ouvriers dans les manufactures de briques ou de poteries, rameurs dans la flotte fluviale. Enfin, une foule de fonctionnaires administraient cet état bien organisé. Dans l'ensemble, la Colchide présentait une structure sociale similaire. La province pontique de Colchide et l'état autonome du Kartli étaient tenus, par des « traités d'amitié », de fournir à Rome une assistance militaire ; ils assuraient aussi le recrutement des esclaves pour les Romains, soit en les capturant parmi les tribus nord-caucasiennes qui faisaient une incursion sur leur territoire, soit en les achetant ou en les échangeant contre des marchandises.

Les populations des montagnes étaient obligées par la rigueur du climat et le caractère primitif de leur équipement d'unir leurs efforts pour travailler la terre et élever le bétail. Tous les membres d'une tribu étaient ainsi mis sur pied d'égalité sur les plans juridique et matériel. Un conseil de trois cents représentants des clans ou des grandes familles réglait les questions importantes.

Plus directement accessible que l'Ibérie, la Colchide fut davantage victime de l'exploitation romaine. Le soulèvement le plus important eut lieu sous le règne de l'empereur Vespasien (69-79) : les tribus côtières de la mer Noire défendaient leur indépendance nationale, les esclaves combattaient pour leur liberté, tous unis sous la conduite d'Anikéto, originaire du Pont. Ils massacrèrent la garnison romaine de Trébizonde, avant d'être finalement écrasés. Pour s'assurer la

fidélité de la maison royale d'Ibérie, l'empereur Vespasien offrit de fortifier la capitale Mtskheta en son nom et celui de ses fils, Titus et Domitien. L'inscription dédicatoire en langue grecque, aujourd'hui conservée à Tbilisi, confirme que les travaux furent exécutés sur ordre de l'empereur en témoignage de sympathie «envers Mithridate, roi des Ibères, fils du roi Parsman et de Amaspa, ami de l'empereur et du peuple romain, et envers le peuple des Ibères».

Lorsque le roi Parsman II se rendit à Rome, l'empereur Antonin le Pieux (138-161) fut à ce point enthousiasmé par la maîtrise du roi et de sa suite dans l'art équestre qu'il lui fit élever une statue équestre au Champ de Mars. En fait, Rome chercha toujours à garder le contrôle sur la Géorgie, dont la situation stratégique et la richesse lui étaient nécessaires. Ce n'est qu'au IV^e siècle, après l'échec des campagnes de l'empereur Julien dit l'Apostat (361-363), que son successeur Jovien (363-364) dut céder au Grand Roi de Perse Châhpuhr (Sapor) II l'Ibérie, la Petite Arménie et la Mésopotamie. Seule la Colchide resta sous la domination romaine. Commencèrent alors pour les Géorgiens les luttes incessantes contre leurs voisins byzantins et perses, au cours desquelles ils forgèrent leur caractère national.

La religion de la Géorgie pré-chrétienne

Les chroniques qui relatent l'introduction du christianisme en Géorgie décrivent la lutte menée contre les anciennes croyances. Les dieux indigènes étaient honorés comme gardiens des choses de la nature, considérées comme animées. La structure sociale de la population était vue comme un don de la nature et le culte servait à soutenir cette idée. Soumis aux forces de la nature, les dieux devaient aussi redouter la destruction de leurs représentations, sculptures ou statues, considérée comme l'acte de vengeance d'un dieu étranger et hostile. En tant que puissances garantes de l'ordre, les dieux se voyaient attribuer une sphère de domination à caractère héréditaire sur laquelle ils veillaient jalousement. Ce conflit des dieux est dépeint par l'historien Leonti Mroveli (VIII^e siècle):

«Aussitôt qu'ils se furent échappés, le nuage de la colère arriva avec toutes ses fureurs, jetant sur le lieu où étaient les idoles des grêlons gros comme des pierres... Le lendemain, le roi Mirian et tout le peuple, étant venus pour chercher leurs dieux et ne les trouvant pas, furent saisis de crainte; tremblante, stupéfaite, mais opiniâtre dans ses croyances, cette multitude disait: «Ithroudjan, le dieu des Chaldéens, et notre dieu Armaz, sont ennemis déclarés, parce que autrefois Armaz a fait refluer la mer sur eux, et, maintenant Ithroudjan se venge en lui envoyant un tel fléau.»

... Le roi Mirian [dit à Nino]: «... Nos dieux sont grands, maîtres du monde; ils répandent les clartés du soleil, font venir la pluie, produisent la fécondité de la terre, nourrissent la Géorgie. Armaz et Zaden sondent les mystères, Gatz et Gaïm sont les antiques divinités de nos pères et méritent la confiance des mortels.»

(Vie de la Géorgie, trad. M. BROSSET, I^{ère} Partie, p. 102 et III-III2)

Mroveli décrit aussi, non sans le juger comme une abomination, le culte du feu pratiqué sur une hauteur dominant Mtskheta:

«Voici que le lendemain, au bruit éclatant des trompettes, accompagné de clameurs effroyables, un peuple innombrable comme les fleurs des champs sort dans les rues; des cris affreux se font entendre, jusqu'à l'apparition du roi. À l'heure indiquée, il se fait un mouvement de retraite et de dispersion de tous les hommes, que la crainte porte à s'enfuir et à se cacher dans leurs demeures. Bientôt paraît la reine Nana, puis la foule se montre peu à peu, les rues et les places sont ornées d'étoffes de diverses couleurs et de feuillages, après quoi le roi Mirian s'avance, inspirant la terreur par son regard que l'œil a peine à supporter... Sainte Nino monte pour voir Armaz... Elle vit un homme debout, en cuivre, revêtu d'une cotte de mailles en or, d'un casque et d'épaulettes de même métal, ayant des yeux de béryl et d'émeraude; il tenait un cimenterre flamboyant et resplendissant, qui tournoyait dans sa main, de telle sorte que, pour n'en être pas atteint et frappé à mort, nul n'approchait sans précaution de l'idole. Chacun donc l'examinait et disait: «Malheur à moi, si j'ai manqué au respect du grand dieu Armaz». À droite de l'idole d'Armaz, il y en avait une autre, également d'or, représentant un homme

debout et nommée Gatz; à sa gauche se tenait une figure d'homme, en argent, nommée Gaïm: le peuple géorgien les regardait comme des dieux.»

(Vie de la Géorgie, trad. M. BROSSET, 1ère Partie, p. 101-102)

Plusieurs historiens anciens, dont Leonti Mroveli, font état des sacrifices d'enfants auxquels se livraient les Géorgiens. L'auteur anonyme de la *Conversion de la Géorgie* au IX^e siècle déplore que la connaissance de Dieu n'ait libéré qu'au IV^e siècle la Géorgie des ténèbres mortelles du paganisme. Le même thème réapparaît dans le *Martyre des neuf enfants de Kola*, au VI^e siècle, alors que le christianisme est déjà bien implanté parmi les habitants des plaines: ces enfants s'étaient fait baptiser pour pouvoir assister à la liturgie avec les autres enfants chrétiens; le chef païen du village ordonna aux parents de sacrifier leurs enfants aux anciens dieux en les lapidant à l'endroit de leur baptême.

Le culte officiel, pratiqué sur les sommets, consistait à honorer des blocs de pierre de formes particulières ou des arbres sacrés. La coutume actuelle de nouer des morceaux de tissu aux branches d'un arbre en guise de vœux est un héritage du culte des arbres. Les premiers missionnaires chrétiens récupérèrent les anciens lieux de culte en y édifiant les églises qu'ils ornèrent de la croix-arbre de vie. Le culte des esprits et celui des ancêtres, qui faisaient également partie des anciennes croyances, furent rapidement remplacés par le culte chrétien.

La conversion de la Géorgie

La Colchide hellénisée reçut la nouvelle religion, comme les autres régions côtières d'Asie Mineure, par le biais de missionnaires voyageurs ou commerçants. Des communautés chrétiennes existaient dès le début du i^{er} siècle dans les villes, sinon dans les régions rurales, de Géorgie occidentale. L'évêque Stratophile de Pityonte (Pitsunda), par exemple, participa au concile de Nicée en 325. Le traité conclu en 384 entre l'empereur Théodose I^{er} et le roi de Perse Châhpuhr (Sapor) III laissait la Colchide sous la domination romano-byzantine, tandis que l'Ibérie, le royaume du Kartli, devint un état vassal de la Perse. C'est ce qui explique que la christianisation de la Colchide fut naturellement l'œuvre des habitants de langue grecque et de leurs évêques. Lorsque Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, fut exilé à Cucuse en Arménie, en 404, il y ébaucha des plans en vue de l'évangélisation des populations voisines, et c'est sur la route de Pityonte en Géorgie occidentale qu'il mourut trois ans plus tard.

Le concile de Chalcédoine, en 451, soumit les régions pontiques, parmi lesquelles les provinces ecclésiastiques de Phasis (Poti) et de Dioskurias en Géorgie occidentale, à la juridiction de l'évêque de la Nouvelle Rome, conséquence canonique du partage de l'Empire romain en 395. L'Église de Géorgie occidentale fut ainsi soumise au patriarcat de Constantinople jusqu'au x^e siècle, lorsque les évêques se placèrent sous la juridiction du catholicos de Mtsheta. L'évangélisation des populations des campagnes et des montagnes à l'ouest fut achevée sous les règnes des empereurs Justin I^{er} (518-527) et Justinien I^{er} (527-565). L'attachement à Byzance était très fort à cette époque, au point que le roi Tatse se fit baptiser avec son fils à Constantinople, en 523, en prenant l'empereur Justin comme parrain, devenant de ce fait les fils spirituels de l'empereur et confirmant l'allégeance politique et ecclésiastique de la Colchide.

Le chemin suivi par les missionnaires chrétiens pour entrer en Ibérie, au contraire, partait d'Antioche de Syrie et traversait la Cappadoce et l'Arménie. La métropole grecque de Césarée de Cappadoce transmit d'abord le message chrétien à l'Arménie où, sous l'action de Grégoire l'Illuminateur, le roi Trdat (Tiridate) III fit du christianisme la religion officielle de son royaume dans les premières années du i^{er} siècle. Le christianisme fut rapidement connu en Géorgie orientale en raison des contacts étroits entretenus avec l'Arménie; le troisième chef de l'Église géorgienne, par exemple, l'évêque de Mtsheta Job (375-390) fut d'abord diacre de l'archevêque arménien Nersès. Les plus anciennes traditions géorgiennes reconnaissent le rôle joué par l'Arménie dans la christianisation de la Géorgie. De son côté, la tradition arménienne attribue la création de l'alphabet géorgien – nécessaire à la traduction de la Bible et des textes liturgiques et préalable à la célébration de la liturgie dans la langue nationale – au moine et missionnaire Mesrop Maštots (361-440), formé à Césarée et à Constantinople et inventeur déjà de l'écriture arménienne.

Le rôle des missionnaires arméniens fut cependant passé sous silence après la séparation des Églises de Géorgie et d'Arménie en 610, au profit de l'activité d'une Grecque d'origine cappadocienne, prisonnière ou déportée, et appelée dans la tradition ultérieure Nino. Séjournant à Mtsheta, capitale du Kartli, au début du i^{er} siècle, elle gagna d'abord la maison royale à la reli-

gion chrétienne; son activité en Géorgie centrale se répandit bientôt dans l'ensemble du pays de sorte que Nino est vénérée comme l'Illuminatrice de la Géorgie. Ses mœurs simples et ses connaissances médicales contribuèrent à son succès aux yeux de la population. Selon la tradition, en effet, elle soigna la reine malade et sous cette influence le roi Mirian éleva le christianisme au rang de religion de l'État vers le milieu du siècle. Cette «conversion par le haut» eut pour effet d'affermir la position de la maison royale et de réunir sous une seule couronne les différentes tribus ibères.

Le plus ancien témoignage sur cet épisode est celui de Rufin d'Aquilée (345-410) dans son *Histoire ecclésiastique*, lui-même tributaire de l'ouvrage du même nom de Gélase de Césarée, fragmentairement conservé. Rufin – ou Gélase? – dit tenir ses informations du prince géorgien Bacurius qui servait comme officier dans les troupes romaines stationnées en Palestine. Postérieur de cinquante ans à peine aux événements relatés, le récit de Rufin n'est pas dépourvu toutefois de traits légendaires:

«À la même époque également, le peuple des Ibères qui s'étend sous le ciel du Pont, était entré dans l'alliance de la parole de Dieu et avait accueilli la foi dans le royaume futur. Or une femme captive qui se trouvait chez eux fut la cause d'un bien si grand: comme elle menait une vie de foi, de grande sobriété et de grande chasteté et que, jour et nuit, elle présentait à Dieu les supplications de veilles incessantes, la nouveauté même de cette pratique finit par susciter l'étonnement des Barbares et, avec beaucoup de curiosité, ils s'enquéraient de sa signification. La captive confessait simplement, comme c'était le cas, que par ce rite elle honorait le Christ-Dieu. Dans tout cela, les Barbares s'étonnaient surtout de la nouveauté de ce nom. Mais, comme toujours, cette persévérance même provoquait une certaine curiosité chez les femmes qui se demandaient si la captive tirait quelque avantage d'une si grande dévotion. C'est l'usage chez eux, dit-on, quand un petit enfant est souffrant que sa mère le porte dans chaque maison afin que, si quelqu'un connaît quelque remède efficace, il le donne au malade. Or comme une femme avait, selon l'usage, porté son enfant partout et qu'elle n'avait reçu aucun remède en faisant le tour de toutes les maisons, elle vint aussi chez la captive pour que, si elle savait quelque chose, elle le montra. Celle-ci déclare qu'elle ne connaît rien en fait de remède humain; elle affirme cependant que son dieu, le Christ, qu'elle honore, a le pouvoir de donner au malade un salut dont les hommes désespèrent. Après avoir étendu l'enfant sur sa couverture en poil de chèvre, se penchant au-dessus de lui, elle adressa une prière au Seigneur, puis elle rendit l'enfant guéri à sa mère.

La nouvelle fut racontée à beaucoup et le bruit de ce fait merveilleux parvint aux oreilles de la reine. Affligée d'une très grave maladie du corps, elle était dans le plus grand désespoir. Elle demande que la captive lui soit amenée. Celle-ci refuse d'y aller de peur de paraître oser plus que son sexe ne le permettait. La reine ordonne alors qu'on la porte à la cabane de la captive. Comme l'enfant, elle est déposée sur la couverture. Après avoir invoqué le nom du Christ, tout de suite après la prière, la captive la fait se lever guérie et pleine de vivacité. Elle lui enseigne que le Christ qui l'a sauvée est dieu, fils du Dieu Très-Haut, et elle l'avertit qu'elle doit invoquer celui qu'elle sait être l'auteur de son salut et de sa vie: car c'est lui qui accorde les royaumes aux rois et la vie aux mortels. La reine, rentrée chez elle, révèle avec joie à son époux qui l'interrogeait la cause d'une guérison si subite; mais comme, heureux de la guérison de son épouse, il ordonne de porter des cadeaux à la femme, la reine lui dit: «La captive ne veut rien de tout cela: elle méprise l'or, elle rejette l'argent, elle se nourrit du jeûne comme d'une nourriture; le seul cadeau que nous puissions lui donner c'est d'honorer celui qui m'a guérie quand elle l'a invoqué, le Christ-Dieu.» À cela le roi ne montra alors aucune ardeur et, bien qu'il fut fort souvent chapitré par son épouse, il différa pendant un certain temps.

Or il arriva qu'un jour qu'il chassait dans les forêts avec ses courtisans, la clarté du jour fut obscurcie par de très épaisses ténèbres et la lumière fut cachée par l'horreur d'une nuit affreuse, tout chemin était dérobé à des pas aveugles. Les compagnons du roi erraient séparément, chacun de son côté; lui-même, tout seul, enveloppé d'une très profonde obscurité, ne savait que faire ni de quel côté se diriger, quand subitement cette pensée vint à son esprit angoissé parce qu'il désespérait de son salut: «S'il est vraiment Dieu ce Christ que la captive a prêché à mon épouse, que maintenant il me délivre de ces ténèbres afin que dès lors et sans plus attendre je l'honore.» Sur-le-champ, dès qu'il eut fait ce vœu, sans même l'exprimer par des paroles, mais seulement dans son esprit, la lumière du jour rendue au monde ramène à la ville le roi sain et sauf. Lui aussitôt révèle à la reine ce qui s'est passé. Tout de suite on fait quérir la captive et il lui demande de lui enseigner les rites de son culte: il affirme que désormais il ne vénérera plus d'autre dieu que le Christ. La captive est là, elle enseigne le Dieu-Christ, elle révèle les rites de la prière et les modalités du culte autant qu'il est permis à une femme de parler de ces choses. Elle recommande cependant de construire une église et elle en décrit le modèle. Le roi donc, ayant convoqué tout le peuple de son pays, expose l'affaire depuis le commencement, ce qui leur est arrivé à lui et à la reine, et il enseigne la foi. Avant même d'être initié aux mystères, il devient ainsi l'apôtre de son peuple. Les hommes croient par le roi, les femmes par la reine; et comme tous avaient même vouloir, une église est construite immédiatement.

Les murs de l'enceinte ayant été élevés rapidement, le moment était venu de mettre en place les colonnes. La première et la deuxième avaient été dressées, on en était à la troisième. On avait mis en œuvre tous les moyens mécaniques et la force des bœufs et des hommes. Alors que cette colonne était déjà à moitié dressée, à l'oblique, aucune machine ne put la redresser complètement; les efforts furent répétés deux et trois fois et bien davantage mais on ne put pas même la bouger et tous étaient accablés. Le peuple s'étonnait, l'ardeur du roi s'émoissait, personne ne savait ce qu'il fallait faire. Mais comme tout le monde était parti à l'arrivée de la nuit et que tout être humain cessait son activité, la captive seule demeura à l'intérieur, passant toute la nuit en prière. Au matin, quand le roi inquiet entra avec tous les siens, il vit la colonne que tant de machines et tant d'hommes n'avaient pu bouger, dressée et suspendue en équilibre au-dessus de sa base, non point posée dessus mais suspendue en l'air à une hauteur d'un pied. Alors tout le peuple contemplant cela et célébrant Dieu proclama, sur le témoignage de ce présent miracle, que la foi du roi et la religion de la captive étaient bien vraies. Et voici, alors que tous étaient encore dans l'admiration et l'étonnement, que sous leurs yeux la colonne, descendue d'elle-même sur sa base, sans que personne n'y ait touché, s'y fixa en parfait équilibre. Après cela les colonnes qui restaient furent dressées avec une si grande facilité que toutes furent mises en place dans la journée.

Une fois l'église magnifiquement construite, comme le peuple avait soif de la foi en Dieu avec une ardeur encore plus grande, sur les avis de la captive, une ambassade de toute la nation est envoyée à l'empereur Constantin: on lui expose les événements, on le prie d'envoyer des prêtres pour achever l'œuvre de Dieu commencée chez eux. Comme ce message lui avait été transmis avec beaucoup de joie et de déférence, l'empereur s'en réjouit beaucoup plus que s'il avait réuni à l'Empire romain des nations inconnues et des royaumes ignorés.

C'est Bacurius, homme en qui on peut avoir toute confiance, le roi de cette nation même, qui fut chez nous comte des domestiques et qui avait le plus grand souci de la religion et de la vérité, qui nous a raconté que les choses s'étaient passées ainsi quand, étant alors duc des frontières de Palestine, il vivait en très bons termes avec nous à Jérusalem.»

(Rufin d'Aquilée, *Histoire ecclésiastique*, Livre X, chapitre II, trad. F. THELAMON)

Le nom de la missionnaire n'est pas mentionné dans cette source, pas plus que chez les historiens grecs. Le martyrologe romain, à la date du 15 décembre, la présente comme une *christiana ancilla*, une servante chrétienne. L'historien géorgien Džuanšer (VIII-IXe siècles), dans sa chronique consacrée au roi Vahtang Gorgasal, la désigne simplement comme une « romaine ». L'adjectif *christiana*, devenu un prénom, aurait été abrégé par les Géorgiens en Nina ou Nino; Moïse de Khorène, dans son *Histoire d'Arménie* (IXe siècle), l'appelle Nune.

L'historien Leonti Mroveli, évêque de Ruisi au VIIIe siècle, a rassemblé dans son ouvrage intitulé *Vie des rois de Géorgie* le récit d'événements anciens et une masse de vieilles légendes. Il rapporte que Nino aurait commencé son activité missionnaire vers 324, sous le règne de Mirian et de sa femme Nana. Aucun roi de ce nom n'est cependant connu à cette époque; peut-être s'agit-il du souverain ibère Méribanès – en géorgien Mirvan – que l'empereur Constance II couvrit de présents pour le détacher des Perses (vers 360-361); la conversion de la Géorgie serait alors à placer entre 350 et 356. La volonté des Géorgiens de faire dépendre leur premier évêque non pas de l'empereur hérétique Constance II (337-361) mais de Constantin, « l'égal des apôtres », expliquerait le recul de la date jusqu'en 324. C'est à l'instigation de Nino, en effet, que le roi Mirian aurait sollicité et obtenu de l'empereur l'envoi d'un évêque et de prêtres, et des historiens grecs précisent que l'évêque de Constantinople Alexandre (314-337) aurait consacré le premier évêque d'Ibérie Jean ou Ioané (335-363). La Géorgie orientale dépendait de la métropole d'Antioche, sur base d'un vieux droit coutumier confirmé par les deux premiers conciles oecuméniques, tout en ayant, comme la Géorgie occidentale, des relations étroites avec la capitale impériale, ce qui déterminera l'évolution de l'Église géorgienne en faveur de l'orthodoxie en 610.

L'évangélisation de l'Ibérie fut achevée au VIe siècle par les « treize Pères syriens », le moine Jean Zedazneli, son diacre Élie et douze compagnons venus de Syrie et d'Antioche. Ceux-ci ont consolidé l'Église naissante et développé le monachisme en transformant l'anachorétisme des débuts en une vie communautaire; ils occupèrent des sièges épiscopaux, firent édifier de nouvelles églises et des monastères et luttèrent à la fois contre le paganisme encore répandu parmi les populations des montagnes et contre le mazdéisme perse et son culte du feu. C'est ainsi, par exemple, qu'Abibos, l'un des Pères syriens et évêque de Nekresi, fit éteindre un foyer sacré gardé par des prêtres de Zoroastre et fut lapidé sur ordre du gouverneur perse. Le chef spirituel de ce groupe de Pères, le moine-évêque Jean porte comme sainte Nino le titre d'Illuminateur de la Géorgie. Il faudra attendre les XIe et XIIe siècles pour que le pouvoir royal centralisé réussisse à imposer, parfois militairement, le christianisme dans les dernières vallées du Caucase.

Le monachisme géorgien

L'arrivée du christianisme en Géorgie, au ive siècle, correspondait au mouvement de retour aux sources et de renouvellement de l'Église dans l'esprit du Christ qui se répandait dans l'Empire romain, particulièrement dans les provinces orientales, en Égypte, en Syrie et en Asie Mineure. Les structures officielles de l'Église devaient s'adapter à l'ordre politique pour l'ouvrir aux valeurs chrétiennes; en réaction contre cette évolution, des chrétiens préférèrent se retirer à la périphérie des centres de civilisation et de culture et renouer avec les sources spirituelles du christianisme; leurs efforts contribuèrent à faire rayonner celui-ci bien au-delà des limites de l'organisation ecclésiastique. Le mouvement monastique fut amorcé, d'une part, par les moines cappadociens et arméniens qui, sous la conduite de Grégoire l'Illuminateur, avaient apporté le christianisme en Ibérie, et, d'autre part, par sainte Nino et ses compagnes de captivité. Les moines missionnaires célébraient la liturgie avec les Géorgiens dans la langue du pays et travaillaient à la version géorgienne des Écritures, gagnant ainsi la population à l'idéal monastique.

Les moines géorgiens développèrent cependant rapidement des formes de vie monastique nouvelles, recherchant non seulement la solitude pour vivre en ermites, mais voulant même imiter l'apatridie du Christ. L'anachorétisme, le mode de vie des moines errants, fut pratiqué en Géorgie dès le ive siècle, représenté surtout par Évagre (Evagrius) le Pontique, né à Ibora sur l'Iris (aujourd'hui Iverönü sur le Yesil Irmak ou Fleuve vert, sur la côte turque de la mer Noire, d'où le surnom de Pontique) en 346, et désigné tantôt comme un Ibère, tantôt comme un Iborien mais considéré par les Géorgiens comme leur compatriote. Traversant la Cappadoce pour se rendre à Constantinople, il fut ordonné lecteur par Basile de Césarée et diacre par Grégoire de Nazianze ou Grégoire de Nysse et se gagna une réputation de prédicateur. Il fuya la gloire en se réfugiant en Égypte en 382 et se retira dans le désert de Nitrie (Wadi Natrun, au sud d'Alexandrie). Il s'y consacra à l'ascèse et à l'écriture, jusqu'à sa mort en 399, et sa renommée se répandit dans tout le monde chrétien où, aujourd'hui encore, ses œuvres, rédigées en grec, sont des modèles de vie spirituelle, ascétique et mystique.

Au siècle suivant, le mouvement de réforme fit se rassembler les ermites et les ascètes dans des communautés conventuelles autour de la célébration de la liturgie. Les Géorgiens, qui fondèrent également des établissements monastiques, s'efforcèrent toutefois de concilier cette vie avec leur aspiration à l'apatridie. Pierre l'Ibère illustre parfaitement la manière dont fut réglé ce conflit. Fils du roi Varaz-Bakar, il naquit en 409 et fut envoyé en otage à Constantinople en 422, où il bénéficia d'une excellente éducation à la cour impériale. Ayant réussi à s'enfuir, il se fit moine à Jérusalem en 430. À ce moment, afin de repeupler la ville partiellement détruite, chacun pouvait obtenir gratuitement un lopin de terre: Pierre se porta acquéreur d'un terrain situé au nord de l'église de Sion, près de la tour de David, et y érigea un monastère, le premier monastère géorgien connu de Palestine, appelé alors monastère des Ibères (à l'emplacement de l'actuel Patriarcat arménien). En 452, Pierre, supérieur du monastère, fut nommé évêque de Maïouma près de Gaza. Ses opinions monophysites, malgré son attitude modérée dans la querelle concer-

nant le rapport entre nature divine et nature humaine dans le Christ, l'obligèrent à se retirer dans les déserts d'Égypte où le pouvoir romain ne pouvait pas atteindre les moines monophysites. Pierre mourut finalement en Syrie en 490. Oublieuse de ses tendances monophysites, l'Église géorgienne le vénère comme un de ses plus grands saints. Pierre l' Ibère est représentatif de ces moines géorgiens qui, parcourant toute la partie orientale de l'Empire romain, fondaient des établissements monastiques et tissaient entre la chrétienté et la Géorgie des liens destinés à survivre aux dominations perse et arabe. Des monastères géorgiens furent établis au Sinaï, en Égypte, en Palestine, sur la montagne Noire près d'Antioche en Syrie, à Chypre, sur le mont Olympe en Bithynie (Asie Mineure occidentale), dans les Balkans, à Constantinople et au mont Athos.

Jérusalem et la Palestine comptaient à elles seules vingt monastères géorgiens, dont le plus célèbre est le monastère de la Croix à Jérusalem, existant encore aujourd'hui. La légende place en ce lieu l'arbre dont fut faite la Croix du Christ. Des recherches récentes ont montré que le premier établissement géorgien y fut édifié au ve siècle, peu après la construction de Pierre l' Ibère dans l'enceinte de la ville. Les deux monastères furent rénovés pour les moines géorgiens par Justinien, au vie siècle, mais tombèrent à nouveau en ruines après la prise de Jérusalem par les Perses en 614 et le sac de la ville par les Arabes en 638. Vers 1038, Georges Prochore, abbé d'une communauté géorgienne au monastère grec de Mar-Saba près de Bethléem, fit reconstruire le monastère pour ses compatriotes. En 1192, la reine Tamar envoya Šota Rustaveli porter des présents à Jérusalem afin de raffermir la communauté et restaurer le monastère endommagé par le passage des Croisés. L'église principale fut redécorée au début du xiii^e siècle et les fresques, aujourd'hui dégagées, comptent au nombre des plus belles peintures murales géorgiennes. Les fortifications remontent à l'époque qui suivit l'invasion mongole au début du xiv^e siècle. Lorsque la Géorgie fut occupée par les Perses et les Turcs, elle ne put plus soutenir le monastère; celui-ci, appauvri et incapable d'acquitter l'impôt aux Turcs, fut vendu en 1685 au Patriarcat grec de Jérusalem, désormais en possession des anciens vêtements liturgiques, des objets culturels et de l'ensemble de la bibliothèque comprenant notamment près de 150 manuscrits géorgiens.

Le lien entre l'Église géorgienne et l'Église-Mère de Jérusalem était si étroit que les Géorgiens suivirent le calendrier liturgique de Jérusalem jusqu'au xe siècle, ne l'abandonnant pour la liturgie byzantine que sous la pression de Constantinople désireuse d'unifier la liturgie orthodoxe. Le saint chrême (*myron*), signe sacramentel de communion religieuse indispensable aux consécration dans les Églises orientales, était transporté par des moines géorgiens de Jérusalem dans leur patrie, chaque année jusqu'au ix^e siècle. Le synode de Carthage de 419 disposait que chaque évêque avait le droit de consacrer le chrême et, après l'obtention de l'autocéphalie en 483, le catholicos aurait pu exécuter cette consécration lui-même, mais l'estime dans laquelle les Géorgiens tenaient Jérusalem leur commandait d'y faire consacrer le *myron* par le patriarche local. Ce qui était d'abord une coutume devint ensuite une obligation, dont les Géorgiens furent déliés par le patriarche Serge de Jérusalem (843-859).

Une nouvelle étape dans le développement du monachisme géorgien fut franchie avec l'arrivée des «treize Pères syriens», au milieu du vie siècle. Ceux-ci introduisirent la vie cénobitique en Géorgie, réglant la vie communautaire autour de deux obligations communes, la célébration de la liturgie et l'exercice de la fraternité et de l'amour du prochain. Sur des modèles de Cappadoce et de Syrie, de Constantinople et du Sinaï, des monastères s'élevèrent d'abord autour de Mtsĥeta, puis, à partir du viii^e siècle, dans les principautés du Tao et de Klardžétie, faisant de cette région

située au sud-ouest de la Géorgie une sorte de «Sinaï géorgien». À lui seul, Grégoire de Handzta, mort à 102 ans en 861, y fonda trois monastères pour hommes et deux pour femmes. Les nombreuses ruines d'églises et de monastères qui se dressent aujourd'hui dans la province d'Artvin, au nord-est de la Turquie, témoignent du passé brillant du Tao-Klardžeti; tous ces établissements furent des foyers culturels et spirituels, des centres littéraires dont l'activité rayonna sur toute la Géorgie. C'est dans ces scriptoria que se formèrent la langue, la grammaire et le style géorgiens tels qu'ils ont marqué la culture géorgienne pendant des siècles. Le monastère des Ibères à l'Athos est lui-même, par son origine spirituelle, un rameau des fondations du Tao-Klardžeti.

Le monastère des Ibères (Ivion) sur l'Athos fut sans doute le plus important centre monastique géorgien à l'étranger. Dédié à la Mère de Dieu Portaitissa («Protectrice de la porte»), il fut fondé en 980 sur la côte est de la Sainte Montagne par le prince géorgien Jean Varazvace, son fils Euthyme et son gendre Tornik. Ce dernier, à la tête de ses troupes géorgiennes, avait maté la révolte de Bardas Skléros en Asie Mineure pour le compte de l'empereur byzantin Basile II, en 979, et conquit ainsi un butin qui le mit en mesure de doter richement le nouveau monastère. Une chronique dit qu'aucun autre monastère de l'Athos ni ailleurs dans le monde ne possède une église comparable à celle qui y est consacrée à Marie. Sous l'impulsion d'Euthyme, higoumène de 1002 à 1016, Ivion devint le principal centre de civilisation géorgienne situé en dehors des frontières nationales, célèbre surtout pour les traductions géorgiennes d'œuvres grecques qui y furent réalisées. L'une des pièces les plus précieuses du trésor est l'icône de la Panaghia Portaitissa, une variante du type de l'Hodighitria ou «Guide». Elle aurait été jetée à la mer pendant la querelle des images par une veuve qui ne voulait pas la laisser détruire, et rejetée sur le rivage à proximité d'Ivion quelque deux siècles plus tard, en 1004. Elle est accrochée depuis lors dans une chapelle près de l'entrée du monastère et les moines sont placés sous sa protection. Son prestige est tel qu'au XVII^e siècle le tsar Alexis Mikhaïlovitch voulut l'emprunter pour guérir la maladie de sa fille; doutant de sa restitution, les moines envoyèrent une copie fidèle à Moscou, où elle fut vénérée jusqu'en 1932 dans une chapelle proche du Kremlin sous le titre de «Mère de Dieu Iverskaïa». Le déclin économique et culturel de la Géorgie après l'invasion mongole interrompit le flot de moines arrivant à Ivion, où les Grecs s'installèrent en nombre croissant. Après 1917, les moines géorgiens cédèrent la place aux Grecs dans la laure des Ibères. Celle-ci a toutefois conservé le nom et la chronologie des Géorgiens; les autres monastères athonites sont, quant à eux, fidèles à la tradition byzantine.

Les monastères géorgiens, au pays ou à l'étranger, étaient tous des foyers de culture et de spiritualité et recevaient à ce titre des présents et des domaines étendus de la part des princes. La *Vie de la Géorgie* parle dans les termes suivants de l'attitude du roi David IV le Bâtitseur (1089-1125):

«Il combla de biens les laures, les maisons conventuelles, les monastères, non seulement de ses royaumes, mais encore de la Grèce, de la Sainte Montagne, de Bulgarie, de Syrie, de Chypre, de la montagne Noire, en Palestine; ce fut surtout le tombeau de Notre-Seigneur et les moines de Jérusalem qu'il enrichit de ses offrandes. Allant plus loin encore, il construisit un monastère sur le Sinaï, où Moïse et Élie virent le Seigneur; il lui donna des milliers de pièces d'or, les tentures, tous les livres d'église nécessaires, tous les ustensiles servant aux choses saintes, de l'or le plus pur.»

(*Vie de la Géorgie*, trad. M. BROSSET, 1^{ère} Partie, p. 374)

La lutte pour la souveraineté de l'État contre les Perses et les Arabes et pour l'autocéphalie de l'Église

Après le passage de la Géorgie orientale et de l'Arménie orientale sous la domination sassanide en 364, les communautés religieuses qui n'observaient pas le mazdéisme, religion officielle de l'État, y furent persécutées, comme dans tout l'Empire perse, par Châhpuhr (Sapor) II; les chrétiens, considérés comme des partisans de Rome, eurent encore plus à souffrir que les autres. Basé sur l'enseignement, devenu populaire, de Zoroastre, le mazdéisme présente l'opposition dualiste du dieu bon, Ormazd, créateur et juge du monde, et du dieu mauvais, Ahriman, créateur du mal; à cette opposition divine répond, chez l'homme, le combat des bons et des mauvais penchants. Identifié avec l'ancienne divinité perse Mithra, Ormazd était aussi honoré sous le signe du soleil et du feu.

Beaucoup de Géorgiens payèrent de leur vie leur fidélité au christianisme, mais le poids de l'oppression religieuse et culturelle de la Perse fut tel que bien peu de noms de ces martyrs ont été préservés. Le premier martyr géorgien connu est Ražden, d'origine perse, converti au christianisme après son arrivée dans le Kartli au milieu du ve siècle et condamné à mort par les Perses pour avoir apostasié le mazdéisme. Le second martyr dont se souvient l'Église géorgienne est une femme, Šušānik (Suzanne), emprisonnée par son époux, le prince géorgien Varsken, pour n'avoir pas renié comme lui le christianisme; sa mort est placée en 475.

Pour résister à la domination politique et à la persécution religieuse, l'Église du Kartli se rattacha au catholicosat syrien oriental, lui aussi sous contrôle perse mais détaché de l'Église de Constantinople pour rester fidèle à l'enseignement de Nestorius et autocéphale depuis 424. Cette évolution était somme toute conforme aux règlements ecclésiastiques: le quatrième canon du concile de Nicée (325) avait, en effet, confirmé le principe d'aligner l'organisation ecclésiastique sur l'organisation politique. C'est ainsi que des évêques d'Ibérie prirent part, en 419, au synode syrien de Séleucie-Ctésiphon, au sud de Bagdad, sous la direction du catholicos Mar Jaballaha Ier. L'Église d'Ibérie fut donc amenée à suivre la doctrine nestorienne pendant plusieurs décennies.

Pour que l'Église fût autocéphale et placée sous la juridiction d'un chef propre, il fallait d'abord que le pays gagne son indépendance politique. Ce fut l'œuvre du roi Vahtang Gorgasal, ou «tête de loup» car son casque en était orné. À la tête d'une coalition de Géorgiens, d'Arméniens et d'Albanais, il mena la lutte contre la Perse jusqu'à sa mort en 502, assurant à son peuple une liberté provisoire. Soucieux d'associer indépendance politique et liberté religieuse, il demanda au patriarche de Constantinople de nommer un catholicos géorgien et douze évêques. L'Église de la capitale, attachée aux décisions du concile de Chalcédoine de 451 qui avaient placé ces «pays barbares» sous sa surveillance, refusa de nommer un catholicos qui aurait eut rang de patriarche; Gorgasal se tourna alors vers le patriarche d'Antioche, qui consacra un grec et ami du roi, l'hiéromoine

Pierre, comme catholicos, et douze autres évêques. Vahtang céda au nouveau catholicos sa capitale de Mtskheta et s'installa à Tbilisi. L'Église géorgienne fêta en 1983 le 1500^e anniversaire de son autocéphalie, placée en 483, lors de la libération du joug perse et de la séparation d'avec l'Église syrienne orientale.

À l'époque de Vahtang Gorgasal, la communauté d'Antioche était monophysite, malgré la présence d'une minorité orthodoxe, et les évêques envoyés en Géorgie orientèrent l'Église géorgienne dans la confession monophysite pour près d'un siècle. La tendance orthodoxe n'y disparut cependant jamais totalement et aucun évêque géorgien ne participa au second synode arménien de Dvin (552-554), au cours duquel l'Arménie se prononça en faveur du monophysisme. La venue et l'activité des «treize Pères syriens», au milieu du vie siècle, raffermirent la foi orthodoxe et, sous la catholicos Kyrion Ier (595-610), la Géorgie opta définitivement pour l'orthodoxie, ce qui amena la séparation d'avec l'Église arménienne en 610.

Après la mort de Gorgasal, la Perse soumit à nouveau l'Ibérie en 523 et lutta pendant près de vingt ans contre Byzance pour la domination en Géorgie occidentale; l'empereur Justinien ne conserva la Lazique que moyennant un très lourd tribut. Ces luttes perpétuelles furent dommageables pour les deux parties du pays, la vie économique et l'activité culturelle furent paralysées. La supériorité militaire de la Perse permit au grand roi Khosrô II le Victorieux (590-628) d'arracher à Byzance la Syrie et la Palestine et de prendre Jérusalem en 614 en y dérochant la Sainte Croix. En 624, Héraclius conquiert la Géorgie orientale et fit détruire le temple du feu de Gandzak. En 627, il réussit à défaire les armées perses près de Ninive et conclut avec le fils de Khosrô, Kavâd II Shiroe, un traité de paix incluant la restitution de la Croix et de tous les territoires appartenant auparavant à l'Empire byzantin. La Géorgie, comme les provinces romaines orientales, sortait exsangue de tant d'années de guerre; elle allait offrir une proie facile aux armées arabes.

Peu après la mort de Mahomet (632), sous le règne du second calife, Omar (634-644), les Arabes pénétrèrent en Syrie par la Palestine et conquièrent une grande partie de la Perse. Leur cavalerie fit incursion en Arménie en 640 et s'approcha du Kartli dès 642. Cette même année, la Perse reconnut la souveraineté arabe en renonçant au mazdéisme, considéré par les Arabes comme un culte idolâtre, pour embrasser l'Islam.

La capitale Tbilisi fut prise en 645 et un émirat y fut installé qui subsista jusqu'en 1121 et d'où le pouvoir contrôlait une partie plus ou moins grande du pays, selon l'état de la résistance géorgienne. Pendant quatre-vingts ans, les Arabes chassèrent et volèrent des esclaves dans la Géorgie orientale avant de pouvoir la soumettre entièrement, en 717. Dans un premier temps, les chrétiens furent traités conformément aux prescriptions du Coran et aux lois de l'Islam: les Arabes ne s'immisçaient pas dans les affaires religieuses des Géorgiens mais percevaient l'impôt de capitation. En échange de la sécurité qu'ils assuraient dans le pays, ils exigeaient l'enrôlement de contingents géorgiens dans les armées musulmanes. Malgré un traité conclu en 686 par l'empereur byzantin et le calife sur les frontières, dès 697 les Arabes avancèrent jusqu'en Géorgie occidentale et soumirent la Lazique byzantine. Toute la Géorgie se trouvait désormais sous la domination arabe et les chrétiens soumis à une lourde pression fiscale jusqu'au XI^e siècle.

La résistance géorgienne fut cependant toujours vivace. Plusieurs révoltes secouèrent le Kartli au début du VIII^e siècle, rapidement réprimées par des massacres et des dévastations. Lors de la seconde invasion arabe en Géorgie, en 737, le général Marwân, appelé par les Géorgiens Murvan Kru ou Murvan le Sourd en raison de son insensibilité à toute requête, s'empara des princes

géorgiens David et Constantin et, ne réussissant pas à leur faire embrasser l' Islam, les fit mettre à mort, vers 741. Leurs corps sont conservés et vénérés au monastère de Motsameta, près de Gelati, édifié au VIII^e siècle. En 787, le roi Arčil, priant le général arabe Čičnaum de préserver le pays du pillage, refusa d' apostasier pour prix de sa requête: il fut fait prisonnier et décapité.

Le martyre d' Abo de Tbilisi, relaté par Jean Sabanisdze, remonte à la même époque. Au temps de la domination arabe, les princes géorgiens étaient responsables de l' encaissement des impôts et de la levée des troupes devant le gouverneur militaire arabe, l' émir de Tbilisi. Ceux qui acceptaient de collaborer étaient exemptés d' impôts et jouissaient de privilèges, à condition de se convertir à l' Islam. La fidélité à la foi chrétienne devint ainsi un critère de loyauté nationale. Le récit de Jean Sabanisdze, présentant le cas inverse d' un Arabe, élevé dans l' Islam, qui reconnaît la supériorité de la religion chrétienne, apprend le géorgien et se fait baptiser puis subit le martyre, eut pour effet de renforcer la conscience géorgienne et l' attachement à la foi transmise. La mort d' Abo, en 786, tomba le 6 janvier, date de commémoration du baptême du Christ, ce qui donna au martyre une signification supplémentaire. À la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle, les Arabes, pour mater la résistance, décimèrent l' aristocratie géorgienne; le pays fut livré à l' abandon, les églises dévastées, la vie culturelle et religieuse arrêtée. Seules les régions éloignées de Kağétie, ouvertes à l' est sur la steppe, et du Tao-Klardžeti, au sud-ouest, ne furent pas soumises à la domination arabe. Des principautés indépendantes s' y créèrent dès la fin du VIII^e siècle et c' est du Tao-Klardžeti, resté en contact avec Byzance, que partit le mouvement qui allait assurer à la Géorgie son indépendance politique et sa renaissance culturelle.

Du côté de l' Église, l' occupation perse et arabe empêcha la consécration d' un catholicos, que devait effectuer le patriarche d' Antioche, et entraîna la vacance du siège catholical pendant près de 150 ans. Les Géorgiens envoyèrent finalement une délégation à Antioche, sous la conduite du moine Jean, pour demander la modification de cette pratique; le patriarche Théophylacte (744-751) décida, au cours d' un synode, que les évêques géorgiens éliraient et consacraient désormais le catholicos en leur sein. Jean (Ioane) consacré par Théophylacte au cours de cette mission, fut le dernier catholicos géorgien nommé à Antioche (744-760). L' Église géorgienne obtenait ainsi l' autocéphalie (744). Une chronique géorgienne anonyme explique que l' autocéphalie fut concédée par Antioche et non par le patriarcat oecuménique de Constantinople parce que ce dernier était alors victime de l' hérésie iconoclaste. La chronique ajoute que le VII^e concile oecuménique de Constantinople (680-681) avait déjà octroyé l' autocéphalie à l' Église géorgienne; les actes du concile ne conservent cependant aucune trace d' une telle décision.

La réalisation de l'unité nationale et la renaissance de la culture géorgienne

À l'époque de la domination arabe, l'action de l'Église et des moines sauva la civilisation géorgienne et permit qu'elle s'épanouisse à nouveau. La langue géorgienne, utilisée pour la liturgie, se répandit jusqu'aux confins du pays et servit de lien unificateur entre les différentes provinces, même celles qui s'étaient ouvertes à la civilisation byzantine ou au monde musulman; langue de l'Église, elle devint aussi celle du peuple et favorisa l'émergence de l'idée d'une unité nationale. Les monastères du Tao-Klardžeti furent le point de départ du mouvement de renouveau religieux, culturel et politique dont la naissance est décrite dans la *Vie de Grégoire de Handzta* (mort en 861). Celui-ci fut prolongé, à partir du Xe siècle, par les Géorgiens installés à Constantinople et dans l'Empire byzantin et y recevant leur formation, qui transmirent la civilisation byzantine en Géorgie occidentale, d'où elle rayonna dans les régions orientales occupées par les Arabes.

La fin du VIII^e siècle vit en Géorgie occidentale et en Arménie le renforcement de la dynastie des Bagratides, plus tard divisée en deux branches, arménienne et géorgienne. Le prince géorgien Ašot I^{er} (786-826), honoré par l'empereur byzantin du titre de curopalate, une des plus hautes distinctions de l'Empire, s'appuyant sur la résistance commune contre la domination arabe, commença l'œuvre d'unification des tribus géorgiennes. Les succès rapides permirent à son arrière-petit-fils, Adarnase II, de prendre le titre de roi des Géorgiens, en 888. Dans le nord-ouest de la Géorgie, sur les côtes de la mer Noire, territoire sous suzeraineté byzantine, le prince Léon I^{er} d'Abhazie prit également le titre de roi et étendit son royaume jusqu'en Crimée. Bientôt cependant, les succès militaires et une habile politique de mariages permirent au souverain Bagratide Bagrat III (975-1014) de régner sur la plupart des principautés géorgiennes; il étendit son pouvoir à l'ouest en devenant roi d'Egrisi et d'Abhazie, en 978, et à l'est, roi de Kartli, en 1008. Bagrat III fut ainsi le premier souverain de la Géorgie unifiée. Dans le même temps, la province ecclésiastique de Géorgie occidentale se sépara du patriarcat de Constantinople pour se placer sous la juridiction du catholicos de Mtskheta, qui prit dès lors aussi le titre de patriarche: le nouveau titre de catholicos-patriarche, porté pour la première fois par Melchisédech I^{er} (1012-1030, 1039-1045), manifeste que l'Église géorgienne a droit à la même dignité que les patriarchats au sein de l'Empire romain et que les catholicosats à l'extérieur. Au début du XI^e siècle, les émirs arabes de Tbilisi, qui ne tenaient plus que la ville et ses environs immédiats, se détachèrent de Bagdad et formèrent un émirat indépendant. En Géorgie, la prospérité économique s'accompagna, comme dans les monastères fondés à l'étranger, d'une renaissance artistique. De grandes églises furent édifiées, comme la basilique patriarcale de Sveti-Tshoveli à Mtskheta (1010-1029), la cathédrale Saint-Georges d'Alaverdi (début du XI^e siècle), l'église de la Mère-de-Dieu du monastère royal de Gelati (XI^e siècle), l'église Saint-Nicolas de Nikortsminda (1010-1014) ou l'église de la Trinité de Samtavisi (1030).

L'énergie dont témoigne cet essor est d'autant plus extraordinaire que, dès le règne de Bagrat IV

(1027-1072), la Géorgie eut à subir les assauts des Turcs Seldjocides, venus d'Asie centrale et ayant adopté la religion islamique au cours de leur longue course vers l'ouest. Arrivés aux portes de la Géorgie, ils y entrèrent une première fois en 1065 et s'établirent en Géorgie dès 1080. Les villes évitaient le pillage moyennant le paiement d'un tribut qui alourdissait encore la charge fiscale sur la population, mais les campagnes étaient systématiquement ravagées : chaque incursion prenait l'allure d'une razzia aussi large que possible, après quoi les Turcs se repliaient sur leurs bases jusqu'à l'expédition suivante. Ces attaques sont décrites par l'historien de David le Bâtitteur :

«(Les Turcs) commencèrent dès lors à faire des incursions, à piller, dévaster, incendier, massacrer tout, enlever des captifs chrétiens... Ils restèrent dans ces contrées jusqu'aux premières neiges, dévorant le pays, massacrant tout ce qui s'était sauvé dans les bois, dans les rochers, dans les cavernes, dans les moindres anfractuosités... Aux approches du printemps, les Turcs revenaient exercer les mêmes ravages; ils partaient en hiver. Cependant il ne se faisait ni semailles ni récoltes; le pays, livré à l'esclavage, n'avait pour habitants, au lieu d'hommes, que des animaux des bois et des bêtes féroces... Les saintes églises servaient d'écuries à leurs chevaux, les sanctuaires du Seigneur de repaires pour leurs abominations. Quelques prêtres furent immolés par le fer, durant l'offrande du saint sacrifice même, et leur sang coula avec celui du Dieu suprême; d'autres furent entraînés dans un rude esclavage, sans égard pour leur vieillesse. Les vierges furent souillées, les jeunes garçons circoncis, les enfants en bas âge enlevés.»

(*Vie de la Géorgie*, trad. M. BROSSET, 1^{ère} Partie, p. 346-348)

La victoire seldjocide sur les armées byzantine et arménienne à Mantzikert, près du lac de Van, en 1071, provoqua l'exode des chrétiens, grecs et arméniens, d'Asie Mineure. La pression exercée à la fois sur Byzance et sur les Seldjocides par les Croisades donna aux Géorgiens, un répit qu'ils mirent à profit pour consolider leur royaume. Au cours des XI^e et XIII^e siècles, des généraux compétents assurèrent au pays une nouvelle stabilité politique, qui renouvela l'essor économique et l'épanouissement culturel.

Le roi David IV le Bâtitteur (1089-1125) s'efforça d'abord de chasser les derniers Seldjocides et Arabes encore dans le pays. À la tête d'une armée de 60.000 hommes bien disciplinés et d'importantes troupes de mercenaires, il reconquit les territoires géorgiens occupés par les Turcs et soumit au pouvoir central du roi, contre la volonté de la noblesse, toutes les principautés sud-caucasiennes. Tbilisi, prise en 1121, redevint la capitale d'une Géorgie unifiée et puissante. Pour asseoir son autorité, David refusa le titre byzantin de *curopalate*, il s'intitula «roi des Abhazes, des Géorgiens, des Ranes et des Kaḥes, *autokrator*» (comme l'empereur byzantin lui-même) et revendiqua non seulement le titre de *sebastos* («auguste»), mais encore celui de *panhypersebastos*. Ses monnaies portant l'inscription «épée du Messie» firent connaître au-delà des frontières géorgiennes sa mission et sa victoire sur l'Islam.

David le Bâtitteur fut aussi un souverain éclairé. Il fit du monastère de Gelati le centre spirituel du pays en y attirant des savants éminents de Géorgie et de l'étranger; un hôpital fut ajouté au complexe monastique, où le roi lui-même soignait les malades lors de ses visites :

«Il eut encore une autre pensée, à l'exemple du Dieu bon, doux, miséricordieux, aimant les hommes; ce fut de construire un hospice, dans un lieu beau et convenable, où il rassembla ses frères affligés de diverses mala-

dies, pourvut à tous leurs besoins, avec une généreuse prodigalité, et assigna des revenus pour subvenir à leurs besoins. Lui-même, il venait les voir, les interrogeait, les embrassait l'un après l'autre, leur prodiguait les tendres soins d'un père, les complimentait, les encourageait à la patience, arrangeait de ses propres mains leurs vêtements, leurs lits, leurs matelas, leurs plats et tous leurs ustensiles; faisait à chacun des aumônes abondantes, animait leurs surveillants et mettait leurs affaires dans le plus bel ordre, suivant l'esprit de la religion.»
(*Vie de la Géorgie*, trad. M. BROSSET, 1ère Partie, p. 358)

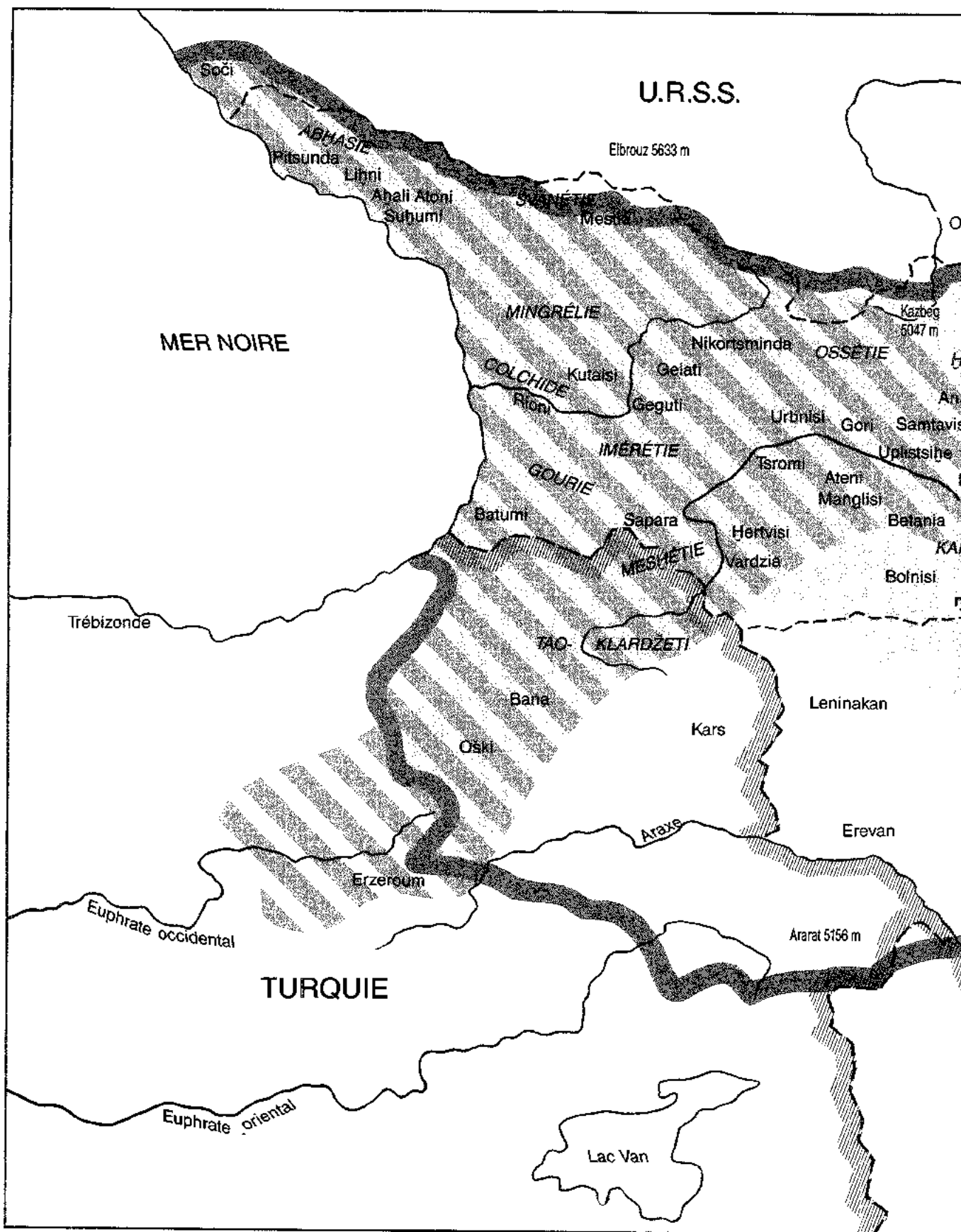
David fonda une autre académie à l'est du pays, à Ikalto, placée sous la direction d'un moine savant formé à Constantinople et nommé Arsène. Près de Tbilisi, l'école du monastère de Šio-Mgvime remplissait une mission similaire. Toutes les sciences importantes, la viticulture et l'agriculture, la médecine et l'astronomie, la philosophie et la théologie, étaient enseignées dans ces centres, qui abritaient chacun une bibliothèque et un scriptorium où étaient recopiés les manuscrits. Protégée et développée dans ces monastères et dans les établissements géorgiens de Constantinople, de l'Athos, des Balkans et de Terre Sainte, la civilisation géorgienne, fécondée par la tradition gréco-byzantine, atteignit son apogée.

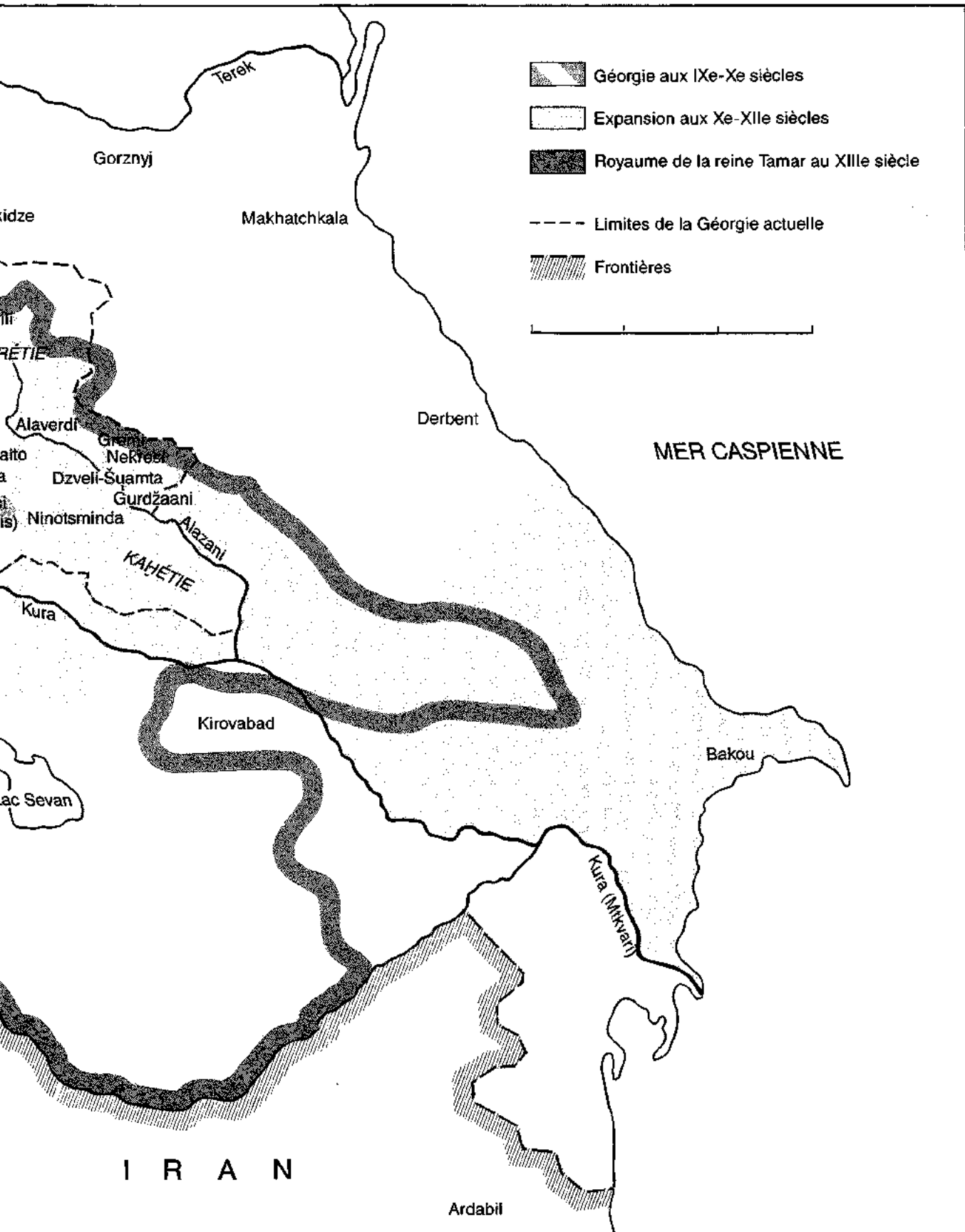
Le souverain s'occupa également de réorganiser la vie de l'Église. En 1103, David convoqua à Ruis-Urbnisi un synode national de l'Église géorgienne, qui comptait alors plus de trente évêchés; sous la présidence du catholicos-patriarche, le synode destitua les prêtres et évêques indignes et raffermi la discipline du clergé et du peuple. Souverain d'une grande partie de l'Arménie, David voulut réconcilier les Géorgiens avec l'Église arménienne, jugée par eux hérétique pour son attachement au monophysisme; il invita des représentants des deux Églises mais le poids d'une aversion séculaire fit échouer la discussion.

David le Bâtitteur, qui lisait aussi le grec et l'arabe, rédigea plusieurs œuvres littéraires. Vers la fin de sa vie, il reconnut qu'il n'avait pas toujours respecté les commandements de Dieu et composa des *Chants du regret*, où il implore la miséricorde divine: «Avec malveillance, j'ai étendu mes limites, j'ai ajouté maison à maison et champ à champ, j'ai soustrait leur part aux plus faibles, cherchant à n'avoir plus de voisin comme si je vivais seul sur cette terre» (*Chants*, v, 2). Rien de cela n'a entaché la renommée du roi David le Bâtitteur, héros national et saint de l'Église géorgienne, qui fit de son pays l'un des états les plus puissants du Proche-Orient. Son chroniqueur le célèbre dans les termes suivants:

«Combien d'églises il construisit, combien de ponts il jeta sur des rivières rapides, combien il pava en pierres de routes pénibles à franchir, combien de temples souillés par les infidèles furent par lui purifiés et rendus au culte, que de peuples païens devinrent fils du saint baptême et furent gagnés à Jésus-Christ! Le but principal de ses efforts, c'était d'arracher toutes les nations au démon et de les consacrer à Dieu: aussi avait-il le don de l'apostolat, comme Paul, comme le grand Constantin.»
(*Vie de la Géorgie*, trad. M. BROSSET, 1ère Partie, p. 374).

La période de paix et de prospérité inaugurée par David IV se prolongea sous les règnes de ses successeurs Demetre Ier (1125-1156) et Giorgi III (1156-1184), marqués cependant par l'opposition de la noblesse, privée de la plupart de ses prérogatives par David. Ces querelles d'ordre intérieur empêchèrent la Géorgie de conserver toutes les régions nouvellement conquises en Arménie et en Azerbaïdjan.





Tamar (1184-1213), fille de Giorgi III, avait d'abord épousé le prince russe Yuri Bogoljubski, fils d'Andrej de Suzdal, union purement politique qui fut bientôt dissoute. Le second élu, préféré au prince seldjoucide Muzaffar ud-Din qui s'était converti au christianisme à cette fin, fut le prince ossète David Soslan. Le règne de Tamar signifia pour la Géorgie une nouvelle période de prospérité; les sciences et les arts refleurirent sous la direction spirituelle des monastères soutenus directement par la souveraine. L'activité de construction fut intense: églises et monastères, munis de bibliothèques et d'académies, palais, forteresses et caravansérails s'élevèrent partout en Géorgie. Des relations diplomatiques furent nouées avec la curie romaine, les Églises catholiques de France et de Chypre reçurent des présents. La Géorgie, en effet, ne suivit le schisme de 1054, qui avait séparé Rome et Constantinople, que lorsque les Croisés pillèrent la capitale byzantine, en 1204, et y proclamèrent un empire et un patriarcat latins. La séparation ne fut cependant jamais totale, et la reine Rusudan (1222-1245), fille et deuxième successeur de Tamar, offrit, dans une lettre adressée au pape Honorius III, de lever une armée qui participerait à la croisade de 1224; le retard des préparatifs et l'invasion mongole en Géorgie ne permirent toutefois pas à ces projets d'aboutir.

Tamar était une souveraine à la fois énergique et diplomate, réussissant à faire exempter de la capitation les Géorgiens vivant dans les états musulmans voisins, et lançant victorieusement ses armées contre le prince seldjoucide d'Iconium qui menaçait d'en faire sa concubine si elle refusait de se convertir à l'Islam. Elle pardonna à son premier mari qui avait soulevé contre elle la Géorgie occidentale à deux reprises, mais, lorsque les Turcs massacrèrent 12.000 chrétiens à Ani, en Arménie, elle n'hésita pas à envahir la cité d'Ardabil, en Azerbaïdjan perse, tuant 12.000 musulmans et réduisant en esclavage les survivants. Malgré cela, sa douceur et sa générosité ont assuré sa réputation aux yeux des Géorgiens; des chansons et des légendes en font une chrétienne exemplaire et l'honorent du titre de «Notre-Dame de Géorgie».

À la mort de son père, avec qui elle avait partagé la royauté pendant six ans, Tamar fut proclamée reine de toute la Géorgie et couronnée par l'évêque de Kutaisi.

Elle gouvernait avec sagesse et prudence, comme en témoigne sa première adresse au synode national convoqué à sa demande: «Ne vous soumettez pas aux riches, mais n'ignorez pas non plus les pauvres. Vous œuvrez par vos paroles, moi par mes actes; vous, par vos connaissances, moi, par mon gouvernement. Défendons ensemble la foi en Dieu si nous ne voulons pas être punis ensemble, vous comme prêtres, moi comme souveraine, vous comme les maîtres de la maison, moi comme sa gardienne...». La reine avait une conscience élevée de sa mission: elle voulait raffermir la vie morale et religieuse du peuple et mettre les politiciens et les ecclésiastiques au service des lois et de la vérité. La réconciliation avec le clergé était une des priorités de Tamar; dès son avènement, en effet, des représentants de l'Église et de la classe politique avaient essayé de réduire le pouvoir de la jeune reine en modifiant les mesures prises par Giorgi III.

La noblesse aussi manifestait ses prétentions. L'aristocratie des sept provinces géorgiennes reconnut Tamar comme souveraine et commandant en chef de l'armée – la reine, en effet, était ceinte du glaive, emblème de l'autorité civile et militaire suprême –, mais réclama en même temps que les fonctionnaires de basse naissance fussent écartés des postes où Giorgi III les avait placés. C'est le sang, et non la compétence professionnelle, qui permettait, selon eux, d'accéder au pouvoir. Les nobles demandèrent la création d'un *karavi*, une sorte de «chambre haute» dont la reine devrait suivre l'avis. Tamar y vit la fin de son autorité et s'y opposa. Des circonstances de poli-

tique intérieure amenèrent cependant les deux parties à faire des concessions : les nobles se soumirent à l'autorité royale et Tamar, à défaut de créer un *karavi*, étendit les pouvoirs du conseil existant, le *darbazi*.

«Reine des reines, fierté du pays et de la foi» : c'est ainsi que les légendes et les anciennes chroniques nomment Tamar, arrière-petite-fille de David le Bâtitteur, qui avait inauguré l'âge d'or de la Géorgie. Tamar fut à la tête d'un État puissant, s'étendant des rives de la mer Noire au rivage de la Caspienne, et s'imposa comme une figure marquante de la chrétienté. Elle mourut le 13 janvier 1213, âgée de 41 ans et après 29 années de règne ; elle fut inhumée au monastère de Gelati. Ses reliques furent plus tard transférées à Jérusalem, conformément à sa volonté. La mort de la grande Tamar sonna la fin de l'âge d'or ; aussitôt après commença le déclin de la Géorgie.

Les invasions mongoles et les affrontements des Turcs et des Perses en Géorgie

Les deux successeurs de Tamar, le roi Giorgi IV Laša (1213-1222) et la reine Rusudan (1222-1245), vécurent sur les acquis antérieurs et se soucièrent peu de la sécurité du pays. La suprématie militaire de la Géorgie s'affaiblit progressivement et le sultan de Horezm, Dželal ad-Din, prétendant éconduit de Rusudan, put dévaster le Kartli et prendre Tbilisi après un siège de trois mois. La ville fut livrée au pillage et les habitants qui refusèrent de se convertir à l'islam furent massacrés. Dželal ad-Din avait été lui-même chassé de son sultanat par les Mongols venus de l'est et contraint de se replier sur la Géorgie, qu'il ravagea cinq années durant, jusqu'à ce que les nouveaux envahisseurs y parviennent également.

En 1235, le khan Batu entra en Géorgie; celle-ci, affaiblie par les dévastations précédentes et la division des princes, n'opposa guère de résistance. Les villes fortifiées furent conquises l'une après l'autre et, en 1240, tout le territoire tomba aux mains des Mongols. Les paysans, tenus de payer l'impôt à la fois aux féodaux Géorgiens et aux Mongols, abandonnèrent leurs terres et se réfugièrent dans les montagnes. Les nouveaux occupants levèrent des troupes, qu'ils firent marcher contre Bagdad, conquise en 1258, et contre l'Égypte; les armées mongoles qui prirent Jérusalem, en 1299, étaient essentiellement composées de Géorgiens. Tout, en Géorgie, était soumis au nouveau maître: les rois géorgiens devaient lui demander leur confirmation, la noblesse dépendait de ses faveurs et dut participer elle-même à l'exploitation du peuple et au pillage de l'Église. Cette «fidélité» assura aux Géorgiens une position privilégiée parmi les nations soumises aux Mongols; et le Kartli et la Kahétie retrouvèrent une certaine prospérité sous le règne de Deme- tre II (1271-1289). Adeptes de la polygamie musulmane et d'autres coutumes mongoles, le roi était cependant le bienfaiteur des pauvres et, pour éviter à ses sujets une nouvelle invasion, il se livra au khan et fut exécuté, d'où son surnom de *Tavdadebuli* ou «sacrifié volontaire».

Tandis que la vie culturelle et que la création littéraire s'appauvrirent, les contacts avec l'Occident se multiplièrent. Le pape avait envoyé des franciscains en Géorgie, vers 1230, et des dominicains, vers 1240, chargés de gagner les Géorgiens à l'union avec Rome. Les moines furent reçus amicalement et purent ériger un monastère à Tbilisi. Mais l'Église géorgienne ne pouvait accepter une union que Rome envisageait comme une soumission à la primauté du pape. Dans une lettre adressée au catholicos Abraham Ier (1280-1310), en 1289, le pape Nicolas V l'invitait «à confesser la foi catholique de l'Église romaine et à se rattacher à elle de bon cœur et de plein gré, sans hésitation et sans réserve», et les missionnaires imposèrent aux rares convertis le rite latin romain. L'Église géorgienne refusa l'union mais continua à entretenir des relations avec l'Italie et la France.

Après un siècle de soulèvements incessants, la Géorgie parvint à se libérer du joug mongol. Le prix était lourd: le pays dévasté, les systèmes d'irrigation endommagés, les champs trans-

formés en steppes par les troupeaux des nomades. Le redressement fut lent et il fallut attendre le règne de Giorgi v le Brillant (1314-1346) pour voir l'économie reprendre vigueur et l'autorité royale rétablie par des réformes et par l'élimination des grands propriétaires terriens qui refusaient de se soumettre. La trêve fut de courte durée.

En 1386, Tamerlan (Timour Leng ou Timour «le Boiteux», 1336-1405) fit s'abattre à nouveau la terreur mongole sur la Géorgie. La marée déferla six fois en l'espace de vingt ans, détruisant tout sur son passage: les vergers et les vignes furent déboisés, les champs détruits, les églises, les monastères et les fortifications rasés, y compris la basilique patriarcale de Sveti-Tshoveli à Mtsheta, qui resta en ruines jusqu'au xve siècle. La Géorgie ne se remit jamais des ravages de Tamerlan. Après la mort de ce dernier, Alexandre Ier (1413-1443) put régner sur une Géorgie à nouveau unifiée, mais l'invasion de Djahan-shah, venu d'Azerbaïdjan et élevant des pyramides de crânes sur son passage (1440), provoqua le morcellement du pays en vingt-six principautés rivales. Les plus puissantes furent les royaumes du Kartli, de Kahétie et d'Iméréti et les principautés d'Abhazie, de Gourie, du Samtshe et du Tao-Klardzheti, d'où était parti le premier mouvement d'unification au ix^e siècle.

Les Turcs ottomans s'emparèrent de Constantinople, en 1453, et de l'Empire de Trébizonde, allié de la Géorgie, en 1461. L'Église de Géorgie occidentale se sépara du catholicosat de Mtsheta pour se soumettre à l'autorité du patriarcat d'Antioche. Totalemment isolée désormais des autres nations chrétiennes et coincée entre l'Empire ottoman, à l'ouest, et la Perse, qui renaissait à l'est, la Géorgie allait servir de champ de bataille à ses deux puissants voisins. En 1545, les petits États géorgiens s'unirent une dernière fois pour lutter contre le sultan Soliman le Magnifique (1520-1566), qui avait vainement assiégé Vienne en 1529, mais furent écrasés. En 1555, les Empires perse et ottoman se partagèrent le territoire de la Géorgie en la vassalisant. Le sultan et le shah réclamaient des esclaves, que les Géorgiens recrutaient parmi les tribus des montagnes. Les rois et les princes n'avaient plus les moyens d'entretenir des armées pour se protéger et à chaque invasion devaient fuir et chercher abri avec leur suite au-delà du Caucase. Les perses chiïtes dominaient la Géorgie orientale, tandis que les Ottomans sunnites contrôlaient les principautés de Géorgie occidentale, auxquelles ils accordaient plus de liberté en échange de leur loyauté et du versement du tribut. C'est ainsi que l'Iméréti, vassale de la Turquie, connut une réelle prospérité. Les princes du Tao-Klardzheti, du Samtshe et d'Abhazie se convertirent souvent à l'Islam et régnaient sur leur peuple, islamisé depuis 1625, comme des pachas musulmans. Dans la province d'Artvin, au nord-est de la Turquie, l'histoire géorgienne appartient aujourd'hui au passé, mais à un passé dont témoignent aussi bien les ruines des cathédrales érigées dans le Tao-Klardzheti aux xi^e et xii^e siècles que les parlers géorgiens des tribus montagnardes.

La Géorgie orientale, avec les royaumes du Kartli et de Kahétie, fut plus profondément influencée par la vie sociale et religieuse de la Perse; les rois ou princes y étaient confirmés, voire imposés, par le shah et tenus d'adopter la religion islamique. Le shah Abbas Ier (1586-1628) décida, à partir de 1614, d'implanter des Perses et des Arméniens en Géorgie, tandis que des centaines de milliers de Géorgiens étaient déportés dans les lointaines provinces perses de Chirvan et de Masandera; beaucoup périrent de faim, de soif ou de maladie au cours de ces marches interminables. Ceux qui parvenaient au but étaient aussitôt convertis à l'Islam. En Géorgie même, les chrétiens qui résistaient encore furent exterminés, 70.000 furent tués et 100.000 réduits en esclavage. Les comportements héroïques furent nombreux. Le roi Luarsab II (1606-1615) de Kartli qui tenait tête au shah fut étranglé dans le fort de Chiraz, en 1622; comme lui, la reine Ketevan

figure au nombre des martyrs de l'Église géorgienne: refusant d'abdiquer sa foi, elle fut suppliciée à Chiraz, en 1624.

La Russie aussi avait entamé sa progression vers le Caucase. La première place forte cosaque sur le Terek fut élevée en 1579; en 1586 eut lieu la première réunion de représentants du tsar Fédor (1584-1598) et d'Alexandre II de Kahtétie; plusieurs ambassades furent encore échangées au cours des années suivantes. La politique russe manifesta ses visées impérialistes lorsque Fédor se proclama «seigneur des rois de Géorgie», puis lorsque l'ambassadeur du tsar Boris Godounov (1598-1605) exigea en vain que le roi Constantin de Kahtétie se déclarât vassal du tsar, en 1604. Le roi Teimuraz Ier, qui avait célébré dans un poème le martyre de sa mère la reine Ketevan, fut le premier à prêter serment d'hommage au tsar Michel III Romanov (1613-1645), en 1639, dans l'espoir d'obtenir le soutien de la Russie contre la Perse. Après lui, Arçil II de Kartli (1664-1675) sollicita également l'aide de la Russie contre les Perses et les Turcs. En vain. Ce furent au contraire les Géorgiens qui, grâce à leur combat pour l'indépendance, ouvrirent aux Russes le chemin de la Transcaucasie.

Les contacts avec l'Europe occidentale se renforcèrent par l'intermédiaire des capucins envoyés par Rome à la fin des années soixante du XVII^e siècle; à défaut d'amener les Géorgiens à l'union des Églises, ils eurent une action bénéfique dans les écoles et les hospices, rendant familières aux nobles géorgiens les langues et les littératures italiennes et françaises. Quelques princes et membres du clergé se convertirent au catholicisme, espérant gagner plus de liberté politique par leurs relations avec les États chrétiens d'Occident, principalement la France, elle-même désireuse d'accroître son rôle économique en Orient. Seule la France réalisa ses ambitions, car la Géorgie, elle, ne put acquérir la souveraineté et les moines occidentaux ne réussirent pas non plus à imposer le rite romain. Le roi Vahtang VI (1703-1737) est un symbole de ces espoirs déçus.

Souverain éclairé et homme de lettres, Vahtang VI s'attacha à restaurer l'agriculture en organisant le retour des paysans de Kahtétie et du Kartli, le repeuplement des villages abandonnés et la remise en état des canaux d'irrigation. Il rétablit le droit et l'ordre dans les villes et fit battre monnaie. Emprisonné par les Perses pour son attachement au christianisme, il fit appel, en vain, à Louis XIV pour être libéré. Relâché, il se résolut à passer à l'Islam et se tourna vers le tsar Pierre le Grand. Loin de lui apporter aucun secours, cette alliance suscita la vengeance des Turcs et des Perses et le roi dut se réfugier à Moscou. L'Église aussi était impliquée dans l'évolution politique. La mission des capucins avait échoué, mais elle avait encouragé le catholicos Anton Ier (1744-1788) à réformer l'Église géorgienne. Favorable au catholicisme, il fut destitué par le synode géorgien de 1755 et émigra en Russie où il jouit de la protection de la tsarine Elisabeth et jeta les bases du traité de protection de 1783. À son retour en Géorgie en 1762, il récupéra son patriarcat et édifia des écoles et des séminaires sur le modèle russe.

Entretiens, les troupes russes étaient entrées en Transcaucasie, en 1722; dans la partie orientale, les Perses avaient cédé le terrain aux Turcs ottomans, qui soumièrent la population mâle à la capitation. Une tentative de restauration de l'Empire perse eut lieu sous Nadir-shah (1736-1747) qui défit les Turcs et exigea de la Géorgie orientale un impôt sur les arbres et le bétail. Le roi Teimuraz II protégea les paysans en les transférant dans des régions montagneuses d'accès difficile. Déporté en Inde par le shah, il assista au sac de Delhi, en 1739. L'assassinat de Nadir-shah, en 1747, marqua l'effondrement définitif de l'Empire perse.

L'annexion de la Géorgie et son oppression par la Russie tsariste

Le royaume de Géorgie orientale connut ses dernières heures glorieuses sous les règnes de Teimuraz II (1744-1762) et de son fils Irakli II (1762-1798). En 1762, ce dernier conquiert le Kartli, déjà à moitié islamisé, et le réunit à la Kağétie et soumit également des territoires arméniens et azerbaïdjanais, faisant du nouveau royaume unifié un état multinational. Inspiré des modèles européens, Irakli voulut organiser une armée permanente, ouvrit une université à Tbilisi, modernisa l'exploitation des mines et stabilisa la monnaie. La vie intellectuelle et littéraire s'orienta de plus en plus vers l'Europe et s'ouvrit aux idées progressistes. En matière économique, l'agriculture fut distinguée du commerce, qui se trouvait aux mains des Arméniens. Seuls les privilèges des grands propriétaires terriens ne purent pas être diminués et les paysans continuèrent à souffrir du poids des impôts.

L'évolution fut similaire en Géorgie occidentale. En 1757, Solomon I^{er}, roi d'Iméréti depuis 1752, remporta une importante victoire sur les Turcs, qui limita leur pouvoir en Géorgie occidentale. Il renforça l'autorité royale, unifia le pays et lutta contre le commerce des esclaves qui avait atteint des proportions énormes et qui, depuis les invasions mongoles du XIII^e siècle, s'alimentait principalement auprès des Géorgiens dont il décimait la population. En 1758, les deux royaumes d'Iméréti et de Kartli-Kağétie se rapprochèrent par la conclusion d'un traité d'assistance militaire mutuelle. La tsarine Catherine II, qui avait besoin de l'aide militaire des deux royaumes, les soutint dans leur guerre contre la Turquie (1768-1774), mais les oublia lorsqu'elle signa le traité de paix avec les Ottomans, livrant les Géorgiens sans protection aux Turcs et aux Perses. Pour protéger son peuple, le roi Irakli fut contraint d'accepter le protectorat russe, en 1783. Le traité garantissait la souveraineté de la dynastie des Bagratides en Kartli-Kağétie, tandis que la politique extérieure était dictée par les autorités de Saint-Pétersbourg. Le shah de Perse Agha Mahomet fit à Irakli une offre semblable, en 1792, garantissant la souveraineté d'Irakli en Géorgie et en Azerbaïdjan contre la reconnaissance de l'autorité perse. Fidèle à la Russie, dont il ne reçut pas le soutien stipulé par le traité, Irakli fut écrasé par le shah trois ans plus tard, Tbilisi fut prise d'assaut et mise à sac, les religieux massacrés et de nombreux Géorgiens emmenés en esclavage en Perse. Les survivants furent lourdement rançonnés et seul le meurtre du shah en 1797 épargna à la Géorgie d'autres cruautés.

À la mort du successeur d'Irakli, Giorgi XII, en 1800, un mouvement de panique s'empara de Tbilisi à l'approche des Avars, venus du Daghestan et livrant le pays au pillage. Le Sénat de Saint-Pétersbourg engagea le tsar à annexer le Kartli et la Kağétie. Un corps expéditionnaire russe, commandé par le général Lazarev, vainquit les Avars et, en 1801, installa sur le trône le fils de Giorgi, David XI, avec le titre de vice-roi russe. Les membres de la famille royale des Bagratides qui ne s'étaient pas réfugiés en Perse furent emmenés de force en Russie. La Géorgie orientale était devenue une province russe, administrée dans un premier temps par un vice-roi.

En Géorgie occidentale, les principautés, qui avaient également fait appel à la protection russe contre la Turquie, furent annexées à l'Empire des tsars. Puis vint le tour du royaume d'Imérétie et de la principauté de Gourie, après une vaine insurrection (1818-1820); la Mingrélie fut annexée en 1857 et l'Abhazie en 1864. Celle-ci profita de la guerre russo-turque de 1877-1878 pour se soulever, mais la répression russe fut telle que beaucoup d'Abhazes préférèrent émigrer dans l'Empire ottoman. La Svanétie, qui avait demandé le protectorat en 1846, fut occupée par les troupes russes en 1857. Enfin, les derniers territoires du Samtsḥe furent attribués à la Russie après la victoire de 1878.

À cette date, la Géorgie était de nouveau unifiée... mais au sein de l'Empire des tsars, où elle était considérée comme une colonie. Le territoire, administré par un vice-roi russe qui exerçait les pouvoirs civil et militaire, fut divisé en districts dirigés chacun par un officier. Le russe devint la langue officielle de l'administration et de la justice, les postes importants étaient confiés à des fonctionnaires russes.

Une des principales victimes de la russification fut l'Église géorgienne, transformée en une province ecclésiastique russe soumise au synode de Saint-Pétersbourg. Le dernier catholicos-patriarche, Anton II, y fut «invité», en 1810, et «nommé» membre du synode; l'année suivante, il devait renoncer à ses fonctions de chef de l'Église géorgienne. Son successeur, Alexandre, fut encore géorgien, mais il fut forcé d'abdiquer en 1817. Depuis lors, et jusqu'à la révolution de 1917, l'Église géorgienne fut dirigée comme un exarchat russe par des évêques russes. Quatre seulement des vingt-cinq sièges épiscopaux furent maintenus et occupés par des évêques russes; le slavon remplaça le géorgien comme langue liturgique, les livres et les usages liturgiques russes prirent la place des géorgiens. Bien des églises, quand elles ne furent pas détruites, virent leurs fresques recouvertes de peintures russes. Enfin, les biens immobiliers de l'Église furent confisqués.

Ces mesures suscitèrent même l'opposition des milieux russophiles. À partir de 1804, des révoltes éclatèrent un peu partout dans le pays, toutes noyées dans le sang. Le poids de la bureaucratie, qui n'hésitait pas à recourir à la corruption, à la force et au pillage, et qui avait banni l'usage de la langue géorgienne dans la vie publique, anéantit la vie culturelle.

Sur le plan économique, cependant, la pacification de la Transcaucasie permit le développement de l'agriculture et de l'industrie dès les années trente du XIX^e siècle. La production de blé, de vin, de thé, de tabac et de plantes fourragères crût rapidement, des usines furent construites dans les villes, la population se remit à augmenter. Le système du servage qui pesait sur les paysans subsista jusqu'aux réformes des années soixante et septante. L'ouverture économique du pays, la construction du chemin de fer, la poursuite de la politique industrielle et l'exploitation du charbon et du manganèse permirent d'améliorer le niveau de vie de la population.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la politique coloniale de la Russie et la prise de conscience par les Géorgiens de leur passé provoquèrent un mouvement de libération qui trouva sa première expression dans le domaine littéraire. La Géorgie ne possédant ni établissements d'enseignement supérieur ni instituts scientifiques, les jeunes étaient obligés d'acquérir leur formation en Russie. Sous le régime plus libéral du tsar Alexandre II (1855-1881), les jeunes russes et géorgiennes, qui se fréquentaient aux études et sur les champs de bataille, se rapprochèrent. Les Géorgiens furent autorisés à publier des livres, des périodiques et des journaux. À la fin du siècle, quand ceux-ci exprimèrent trop ouvertement les ambitions nationalistes des

Géorgiens, les privilèges furent abolis, le vice-roi remplacé par un gouverneur général et la langue géorgienne bannie des écoles primaires.

Rien de tout cela, cependant, ne parvint à briser la fierté des Géorgiens et leurs aspirations nationales. La population se détourna même de l'Église totalement russifiée et sembla abandonner pour un temps la foi chrétienne. C'est dans cette atmosphère de désolation spirituelle, où régnaient les idées socialistes, qu'un certain Soso Džugašvili fréquenta le séminaire théologique de Tbilisi; il entra dans l'histoire sous le nom de Yosif (Joseph) Vissarionovitch Staline (1879-1953). En dépit des critiques récentes, les Géorgiens le comptent parmi leurs plus grands personnages parce qu'il a su dominer les Russes eux-mêmes, qui avaient si longtemps opprimé la Géorgie.

Vers 1880, les idées marxistes pénétrèrent en Géorgie par l'intermédiaire des jeunes, particulièrement des membres de l'aristocratie, qui étudiaient en Russie. Comme ils rêvaient d'un mouvement international, l'aspiration patriotique fut d'abord passée sous silence et le Parti Ouvrier Social-Démocrate de Géorgie n'était qu'un sous-groupe du parti russe. Le Parti Social Fédéral, créé en 1904, revendiqua ensuite l'autonomie administrative dans un cadre fédéral et l'indépendance culturelle de la Géorgie. La première révolution russe de 1905 ne suscita en Géorgie que des révoltes paysannes, désignant les paysans comme victimes des expéditions punitives russes.

Durant la première guerre mondiale, la Géorgie servit de front contre l'Empire ottoman et eut à subir les conséquences douloureuses des opérations militaires; les Russes durent d'ailleurs céder une partie des territoires arméniens aux Turcs.

C'est la révolution russe de 1917 qui marqua pour les nations de Transcaucasie une date importante, notamment par l'octroi, le 2 novembre, du droit de sécession pour tous les peuples de l'ancien Empire. Libérées de la tutelle de Moscou, la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan en profitèrent pour déclarer leur indépendance. En Géorgie, l'Église retrouva la première son ancienne autocéphalie, proclamée par l'élection du catholicos-patriarche Kyrion III le 12 mars 1917, et rétablit l'usage du géorgien comme langue liturgique. Le patriarcat de Moscou, restauré également le 28 octobre 1917, ne reconnut pas cette autocéphalie et considéra l'Église géorgienne comme schismatique. La Géorgie fut la seule province de l'ancien Empire où le Parti Socialiste obtint la majorité absolue lors des élections de 1917-1918. Ce furent les premières – et les dernières – élections générales libres en Géorgie. Celle-ci se constitua en État démocratique indépendant le 26 mai 1918, reconnu par le gouvernement soviétique de Moscou.

La Géorgie dans l'Union Soviétique

Dès 1903, le Parti Ouvrier Social-Démocrate s'était scindé en deux branches, celle, radicale, des bolcheviks, et celle, plus modérée, des mencheviks. Après la révolution d'octobre 1917 et les élections du 8 décembre, les bolcheviks sous la conduite de Lénine, sur le point de subir une défaite, décidèrent de dissoudre l'Assemblée constituante en janvier 1918 et fondèrent le Parti Communiste de Russie. Appuyés par l'Armée Rouge, ils déclenchèrent une guerre civile qui dura jusqu'en 1922 et établirent dans tout l'ancien Empire le pouvoir des soviets et de la police secrète. Le traité de paix de Brest-Litovsk (3 mars 1918) reconnut l'indépendance de la Finlande, de la Pologne et des républiques baltes, ainsi que de la Biélorussie, de l'Ukraine et de la Géorgie, mais dans ces trois derniers États les bolcheviks imposèrent militairement leur régime dès 1922. Selon l'interprétation officielle, les communistes de Géorgie, fusionnés en un seul parti en juin 1920, auraient demandé, en février 1921, l'aide de l'Armée Rouge pour renverser le gouvernement légitimement élu des sociaux-démocrates (mencheviks) : l'Armée Rouge entra à Tbilisi le 25 février et enlevait sa liberté à la dernière des trois républiques sud-caucasiques. Celles-ci furent incorporées à l'Union Soviétique en décembre de l'année suivante, sous le nom de République Socialiste Fédérative de Transcaucasie ; en 1937, la Géorgie reçut un statut autonome et devint l'une des républiques de l'U.R.S.S.

En 1922, le catholicos-patriarche Ambroise s'était adressé à la conférence internationale de Genève qui discutait la reconnaissance de la Russie comme république soviétique ; il dénonça l'oppression politique et religieuse en Géorgie et demanda qu'un référendum sous contrôle international décide de l'avenir de la nation géorgienne. En réponse, les soviets organisèrent à Tbilisi le procès spectaculaire du catholicos, qui fut condamné à huit ans de réclusion et mourut après trois années de détention.

Les premières mesures du pouvoir soviétique en Géorgie portèrent sur la nationalisation de l'industrie et l'appropriation de la terre. La lutte contre l'Église et la vie religieuse fut particulièrement vigoureuse. L. P. Beria, futur chef de la police secrète, fut, de 1931 à 1938, chef du Parti Communiste de Géorgie et, sous sa conduite, la Ligue des Athées Combattants devint le groupe le plus important d'U.R.S.S. avec plus de 145.000 membres. Les chrétiens pratiquants furent poursuivis, les religieux envoyés dans des camps disciplinaires, les églises et les monastères fermés, transformés en entrepôts ou démolis. Un cinquième de la population, environ 700.000 Géorgiens, participa à la « grande guerre patriotique », la moitié d'entre eux y laissa la vie. Certains placèrent leurs espoirs dans l'arrivée des armées allemandes, qui occupaient une partie de la Géorgie sur la route des champs pétrolifères de Baku et plantèrent leur drapeau sur l'Elbrouz. Staline exila dans les républiques asiatiques tous ceux qui étaient soupçonnés de collaboration ou de germanophilie. Conscient du rôle que pouvait jouer l'Église, il abolit la Ligue des Athées, autorisa l'Église russe à nommer un nouveau catholicos, Serge, et approuva la réconciliation des Églises russe et géorgienne, dont l'autocéphalie fut reconnue le 31 octobre 1943. Sous Khrouchtchev, une nouvelle vague de persécution s'abattit sur les Églises en U.R.S.S.

Les Géorgiens, qui avaient développé une civilisation brillante bien avant que les Russes n'apparaissent dans l'histoire, supportent parfois difficilement d'être dirigés depuis Moscou, mais ils savent aussi que seule la protection russe les a sauvés de l'extermination par leurs voisins turcs et perses.

Lothar Heiser

En Géorgie, l'art de l'orfèvrerie remonte aux débuts de l'âge des métaux (4e-3e millénaires av. J.-C.), et la facture des bijoux atteignit rapidement un niveau très élevé, qu'illustrent par exemple ces boucles d'oreilles aux cavaliers, en or (8 cm, décor au poinçon avec filigrane et granulation; ive siècle av. J.-C.), provenant de Vani, en Géorgie occidentale, et conservées au Musée Džanašia à Tbilisi. Dans l'Antiquité, l'or de Géorgie était renommé jusque en Europe, comme en témoigne la légende des Argonautes, selon laquelle Jason, avec l'aide de Médée, fille du roi de Colchide, se serait emparé de la Toison d'Or. Selon la tradition, l'or de la Colchide antique était recueilli dans les torrents de montagne au moyen d'une peau de bœuf posée dans le courant et retenant les fines paillettes d'or dans sa toison, d'où le mythe de la Toison d'Or.





La Géorgie, à peine deux fois plus grande que la Belgique, présente une étonnante variété de paysages: des chaînes de montagnes enneigées, au nord, avec le Kazbek (alt. 5033 m); à l'ouest, au bord de la mer Noire, des régions subtropicales – comme ici à Sūhumi – ; ailleurs encore, des régions marécageuses alternent avec des étendues désertiques ou des terrains fertiles.

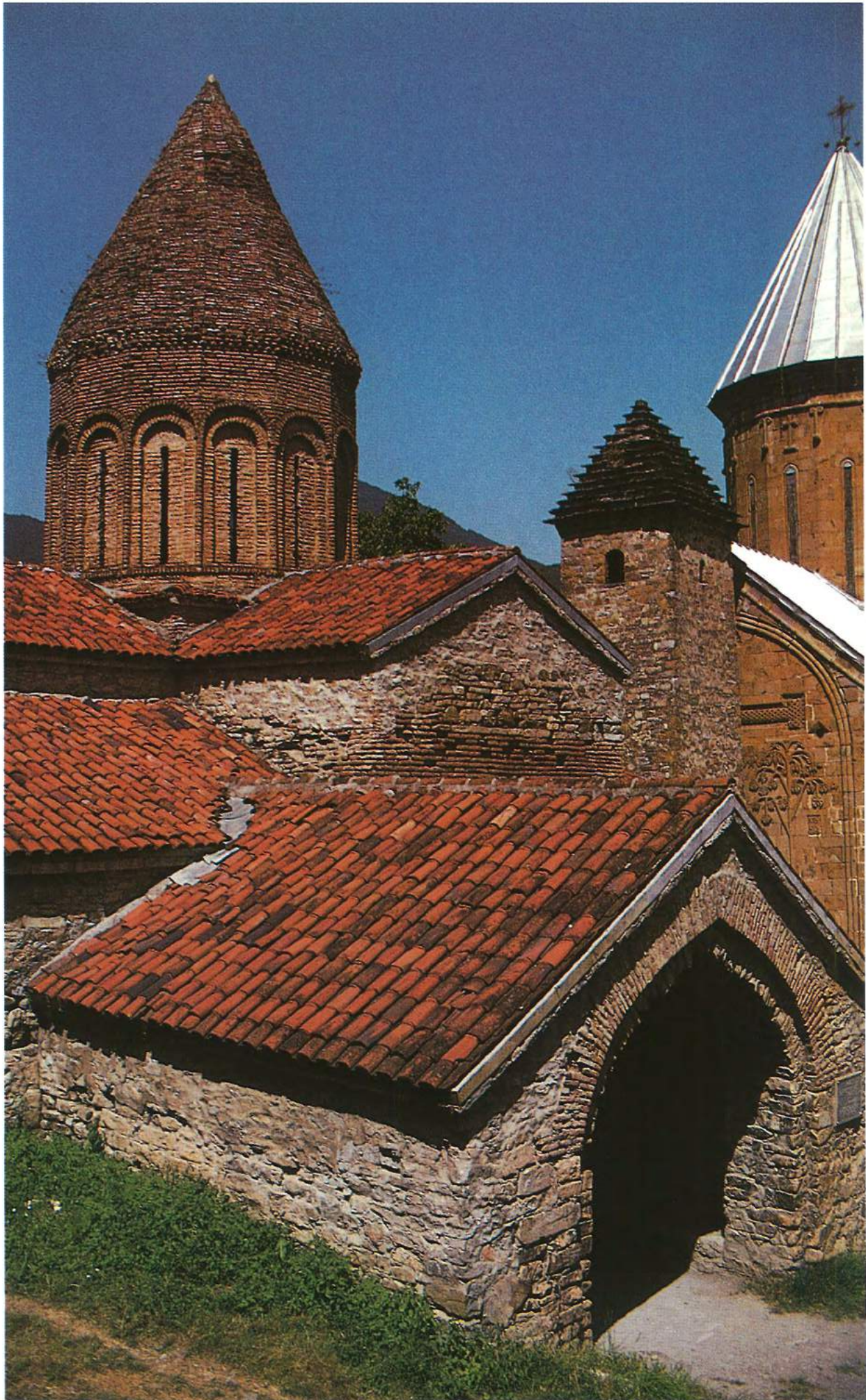


Route militaire de Géorgie. Défilé de Darial.

Pendant des millénaires, cette vieille route commerciale fut la seule voie de liaison nord-sud à travers le Grand Caucase, tantôt chantée par de nombreux poètes pour sa sauvage beauté, tantôt redoutée des voyageurs pour ses avalanches et les attaques permanentes des peuplades montagnardes. Au XIX^e siècle, les Russes en firent une route militaire. Le Terek, qui de ruisseau se fait rivière impétueuse à l'approche de l'hiver, traverse le défilé de Darial, qui était au Moyen Âge la "porte du Caucase" entre l'Europe et l'Asie.

À droite: Ananuri, églises de l'enceinte supérieure (XVII^e siècle). Au sud du col de la Croix, la route militaire de Géorgie passe devant le site fortifié d'Ananuri, à 65 km de Tbilisi. Les deux églises sont du XVII^e siècle: la plus petite, celle du Sauveur, est une basilique à trois nefs à coupole, édifiée en briques; l'église de la Dormition, en croix inscrite et à coupole, est en maçonnerie fourrée revêtue de pierres de taille.





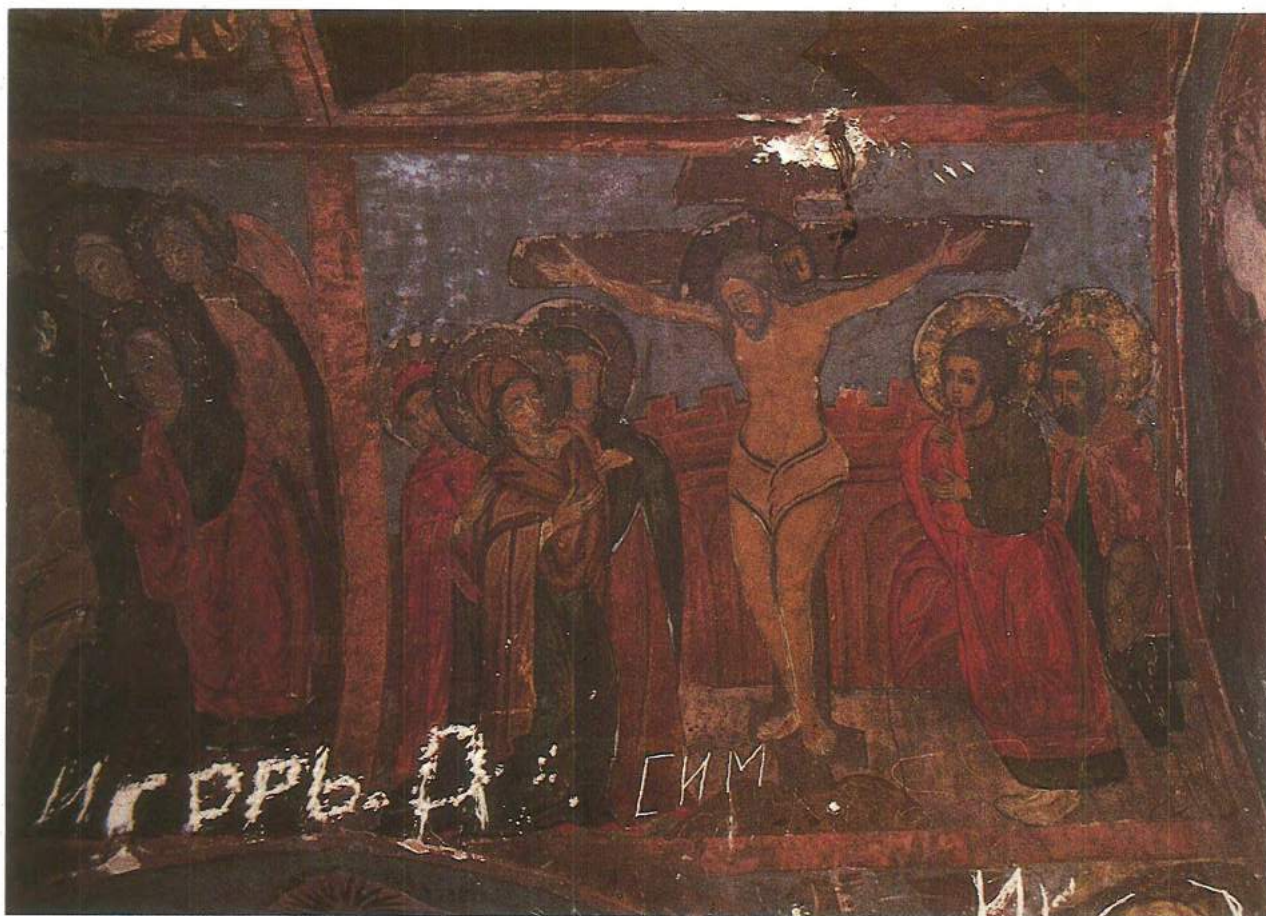
Ananuri, fortifications (xvii^e-xviii^e siècles) et vue sur la vallée de l' Aragvi.

La résidence des puissants éristhaves ou princes de l' Aragvi servait souvent de refuge aux souverains. Un lac artificiel remplit aujourd' hui la vallée de l' Aragvi, autrefois protégée par les murs imposants d' Ananuri, et recouvre de ses eaux le château et le village d' Ananuri, situés en contrebas.

À droite: Ananuri, église du Sauveur, fresques de l' Annonciation et du Baptême du Christ dans le Jourdain.







Ananuri, église du Sauveur, fresques de la Crucifixion et de la Dormition de la Vierge (xvii^e siècle).

Peu de visiteurs remarquent ces fresques, rarement mentionnées dans les guides, mais la présence de graffiti en écriture cyrillique prouvent qu'elles ne passent pas toujours inaperçues.





Mtsheta, chapelle à coupole dans le monastère de Samtavro (Ive siècle).

Le roi Mirian, qui fit du christianisme la religion officielle de la Géorgie, aurait fait ériger cette chapelle à l'endroit des jardins royaux, dans lesquels sainte Nino avait trouvé refuge. Cet édifice est une des premières constructions géorgiennes à coupole centrale.

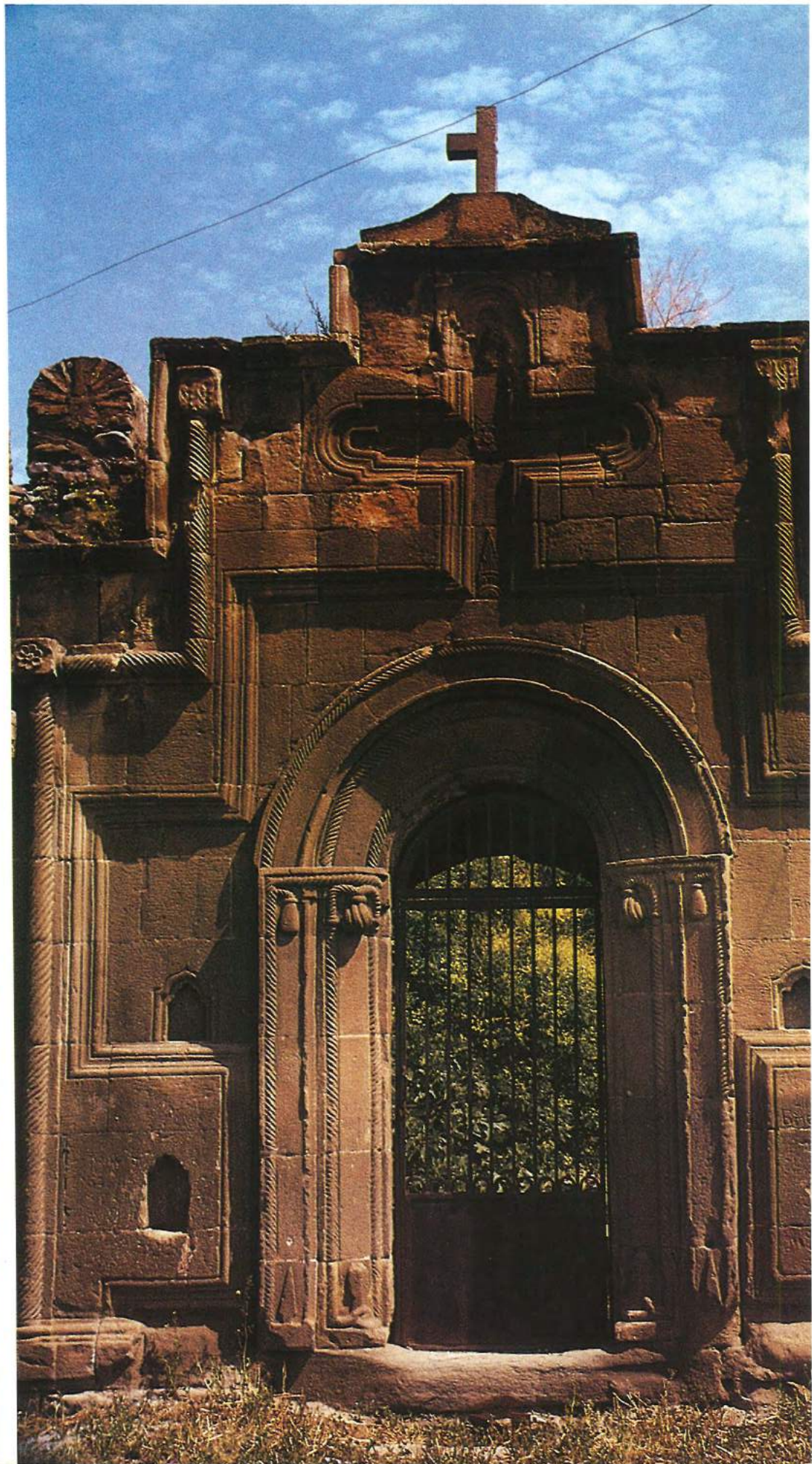
Mtsheta, église de la Croix (entre 586/587 et 604/605).

L'église de Džvari, qui signifie croix en géorgien, dominant l'ancienne capitale de Mtsheta, s'élève à l'endroit où sainte Nino, au début du ive siècle, renversa l'image d'Ormuzd et dressa une grande croix de bois – d'où le nom de l'église –, signe visible de la victoire de la foi chrétienne sur le paganisme. Chef-d'œuvre des édifices cruciformes à coupole, l'église de Džvari "à toutes les époques, a représenté pour le peuple géorgien un peu le symbole de l'histoire de son pays" (A. Alpago-Novello).

Mtsheta, Sveti-Tshoveli, portail sud de l'enceinte (xviii siècle).

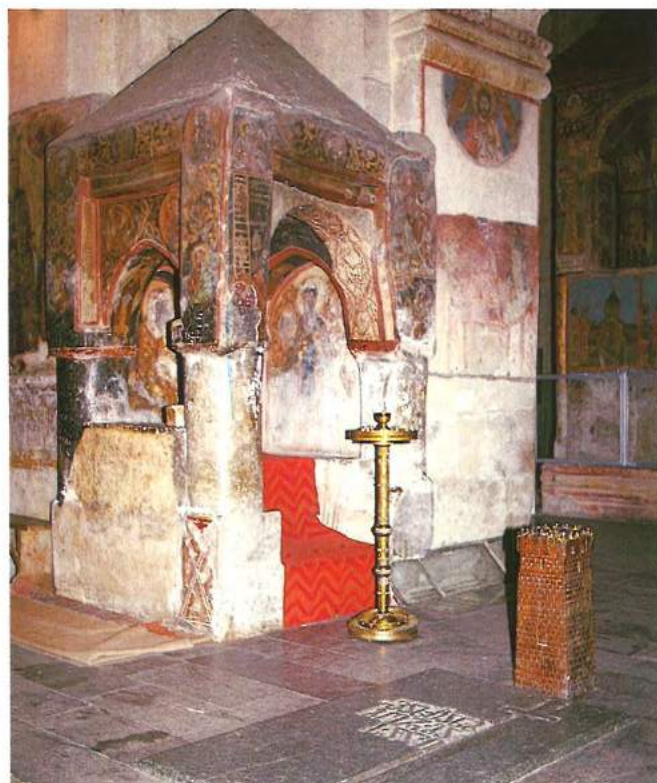
Des fortifications crénelées hautes de cinq mètres, restaurées au xviii siècle, forment l'enceinte de la cathédrale de Sveti-Tshoveli à Mtsheta. Les monastères et les églises de Géorgie étaient souvent fortifiés pour se protéger des attaques fréquentes des Perses, des Arabes, des Mongols ou des Turcs.







Mtskheta, cathédrale
de Sveti-Tshoveli
(1010-1029), façade est.



Mtsheta, trône royal dans la cathédrale; vue d'ensemble de la façade nord.

Lors de la construction de Sveti-Tshoveli, qui signifie en géorgien "pilier vivifiant", la principale cathédrale de l'Église géorgienne, l'architecte Arsukidze engloba les ruines de la basilique de Vahtang Gorgasal (ve siècle). La décoration de la façade orientale, particulièrement intéressante, reprend des éléments de l'ornementation de l'édifice antérieur. Des niches triangulaires, assez profondes, délimitent à l'extérieur l'emplacement de l'abside. C'est dans cette cathédrale que furent couronnés et inhumés les rois de Géorgie orientale; la tradition veut que Vahtang Gorgasal lui-même y soit enterré.



Mtsheta, au confluent de l'Aragvi et de la Kura, vue depuis l'église de la Croix.

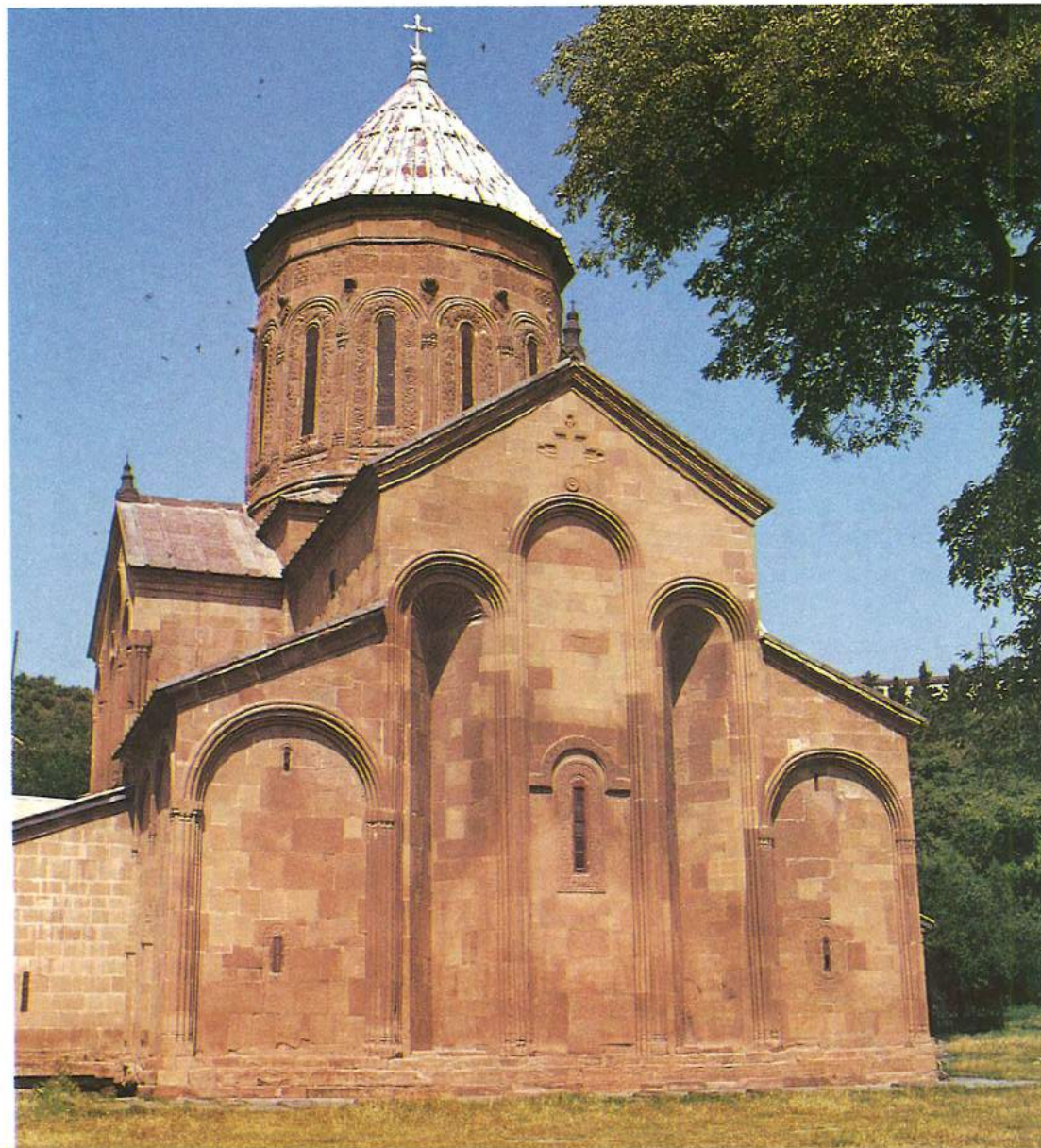
Pendant près d'un millénaire, Mtsheta fut la capitale de l'Ibérie (Kartli) et un important nœud de communications, où se croisaient les routes commerciales du Caucase du nord et celles reliant la Méditerranée à l'Asie. Au ve siècle, le roi Vahtang Gorgasal transféra sa capitale à Tbilisi, mais Mtsheta continua à servir de lieu de résidence aux patriarches géorgiens.

Mtsheta, église de Džvari, bas-relief du tympan de la porte sud: Exaltation de la Croix.

Mtsheta, église du Sauveur de Samtavro (première moitié du xie siècle), façade est.



L'abondance des moulurations, la variété des motifs qui encadrent les fenêtres et les portes, caractérisent cette église, dans la ligne artistique de la cathédrale de Sveti-Tshoveli.





La "croix de sarments" de sainte Nino.

Au début du IV^e siècle, Nino, originaire de Cappadoce, convertit le roi d'Ibérie au christianisme et le fit baptiser avec son entourage. Selon la tradition, sainte Nino, "l'apôtre de la Géorgie", aurait noué des sarments de vigne en forme de croix au moyen de ses propres cheveux. Après la restauration de la cathédrale de Sion, à Tbilisi, cette croix y a trouvé une place d'honneur, à côté de l'iconostase.

À droite: Sułumi, portail de la cathédrale Saint-Jean-Chrysostome, détail: sainte Nino (1986).

Monastère de Samtavro, chapelle privée.

Le monastère de Samtavro, occupé en grande partie par un séminaire pour prêtres, ne laissait que peu de place aux religieuses. Certaines d'entre elles utilisaient même la chapelle comme chambre à coucher. Aujourd'hui, le séminaire occupe de nouveaux locaux à Tbilisi, avec la nouvelle académie religieuse fondée en 1988.



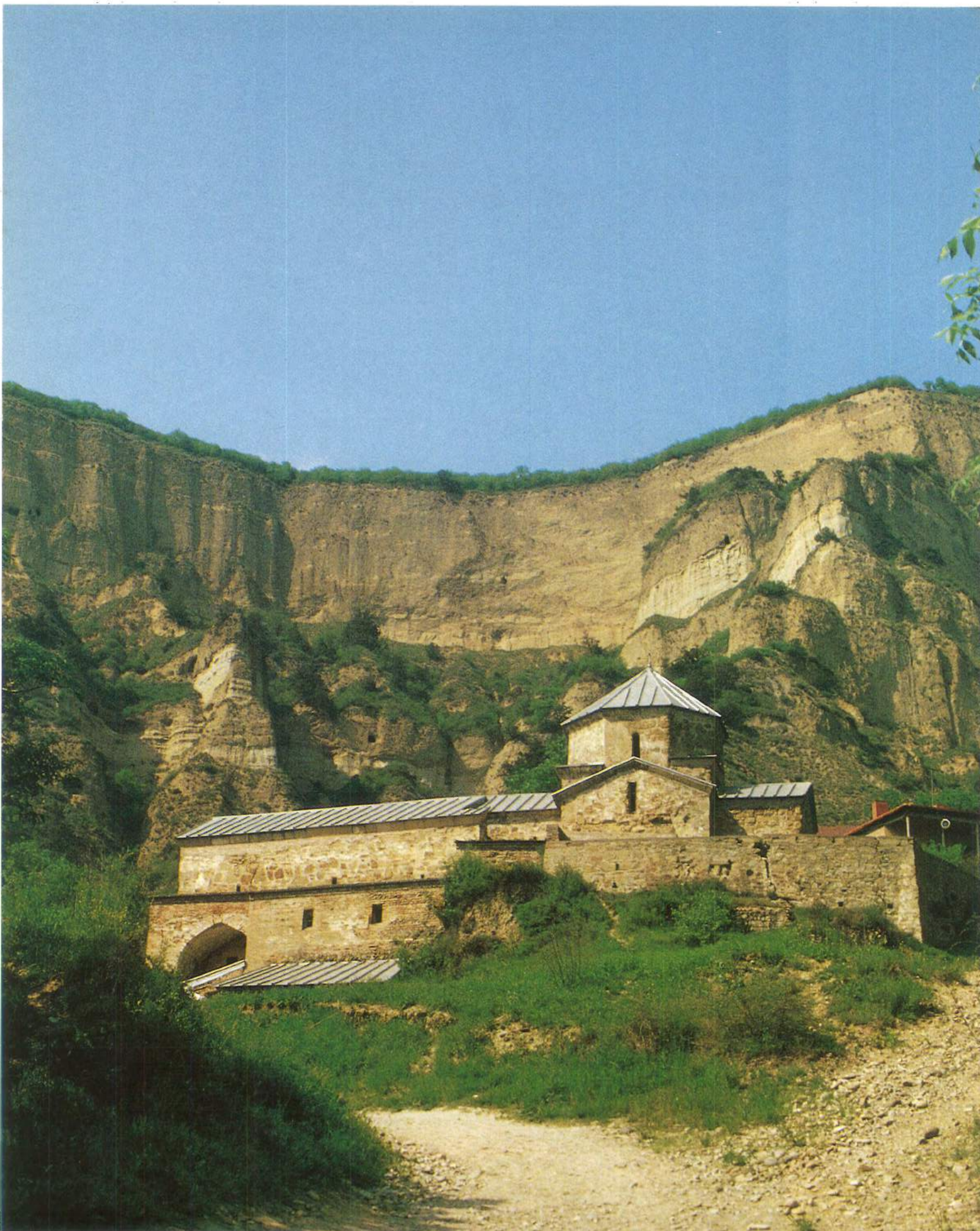


Mtsheta, église
du Sauveur de
Samtavro,
tombeau du roi
Mirian et de son
épouse Nana.



Šio-Mgvime, église
Saint-Jean-Baptiste
(première moitié du
vie siècle).

Saint Šio est l'un des
"treize Pères syriens"
venus en missionnaires
vers le milieu du vie
siècle pour parfaire
l'évangélisation du pays
et y organiser la vie
monastique. La petite
église en croix grecque
libre et à coupole, à
demi enterrée, fut
édifiée au-dessus de
l'entrée de la grotte
dans laquelle saint Šio
se fit murer vivant. Le
patriarche encouragea
le saint ascète en disant:
"Que le Seigneur fasse
de cette grotte une
échelle qui t'élève au
ciel. Qu'il fasse de
l'obscurité du lieu un
moyen d'accéder à la
lumière éternelle."
La grotte est encore
visitée aujourd'hui par
de nombreux pèlerins.

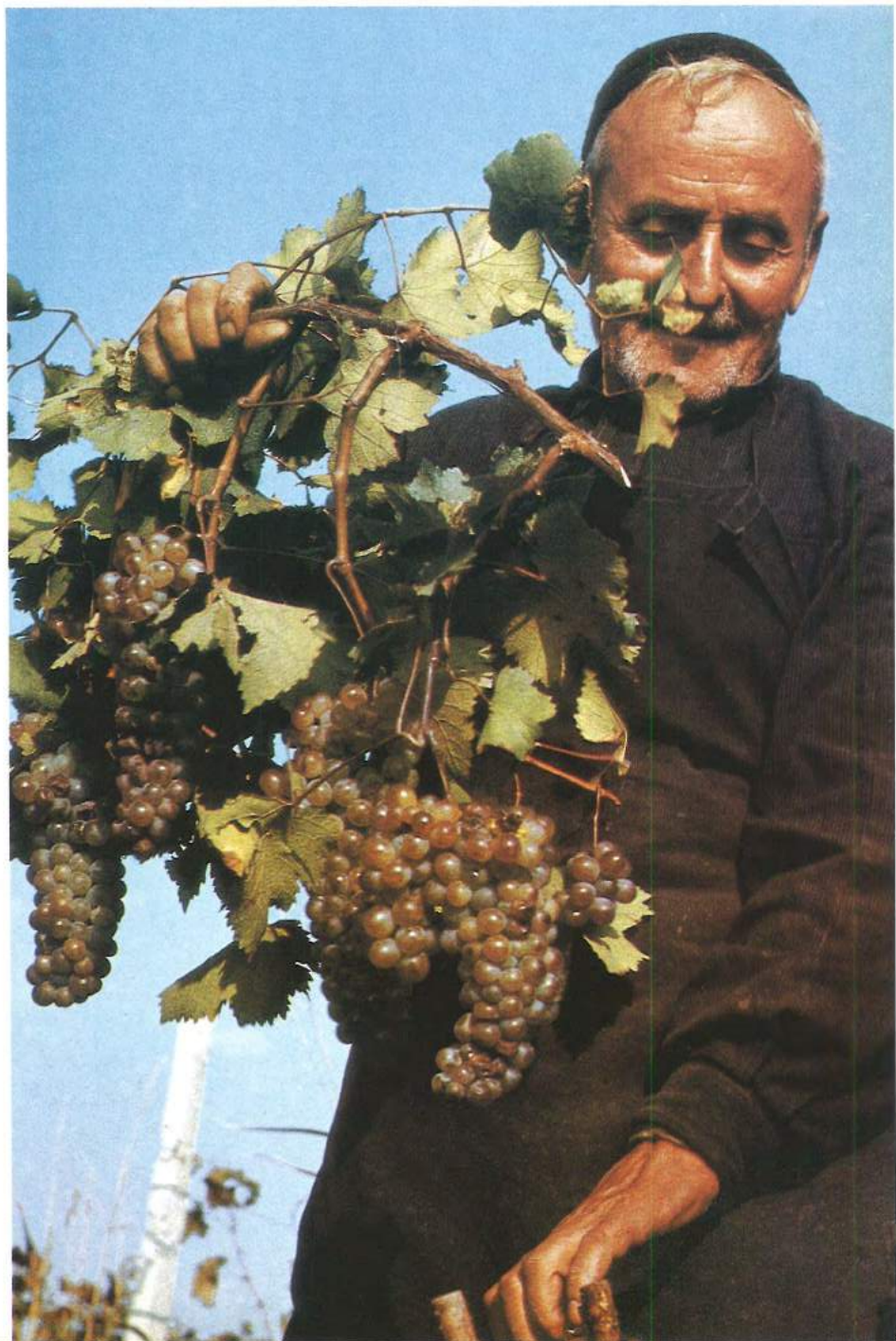




Monastère de Šio-Mgvime (VIII^e au XVIII^e siècle).

Comme les autres fondations des “treize Pères syriens”, le monastère de saint Šio, situé à six kilomètres de Mtsĥeta, dans une vallée en forme de chaudron, fut un foyer d’évangélisation et de culture pour les régions avoisinantes. Il compta jusqu’à mille moines, vivant dans des grottes creusées dans la falaise. Le roi David le Bâtitseur (1089-1125) contribua au développement économique et culturel du monastère et en fit un centre de civilisation florissant, à l’instar de Gelati et d’Ikalto. Le monastère, fermé à l’époque de Khrouchtchev, est réoccupé depuis peu par l’Église.

La vigne est cultivée depuis toujours en Géorgie orientale. Les Géorgiens ont fait du cep de vigne – qui figure aussi dans les armes de la République Socialiste Soviétique de Géorgie – un “symbole de la vie du peuple géorgien” et l’appellent “le nerf vital qui a façonné tant l’économie et la vie quotidienne des Géorgiens, que leur caractère et leur vision du monde”.







Telavi, vue depuis l'hôtel Intourist Kaĥeti.

La végétation luxuriante, l'abondance des mûriers et des platanes donnent à Telavi, ancienne capitale de la province historique de Kaĥétie aux xvii^e et xviii^e siècles, l'aspect d'une cité-jardin. C'est ici, en effet, dans la forteresse de Batonistsiĥe, que les rois de Kaĥétie transférèrent leur capitale, après le sac de Gremi par le shah Abbas au début du xviii^e siècle. Le palais royal d'Irakli II (1744-1798) abrite aujourd'hui le Musée ethnographique et une galerie de peinture. Devant l'ancienne forteresse s'élève le monument d'Irakli II.

Tbilisi, Musée de l'Architecture et des Arts populaires de Géorgie: dépôt de provisions et jarres à vin.

Les grandes jarres à vin, appelées *kvevri* en géorgien, étaient enterrées par les vigneron, et leur ouverture fermée par une ardoise recouverte de terre. Le vin était ainsi à l'abri des regards et parfaitement conservé.

Ci-dessous: Telavi, maison de Géorgie orientale.





Monastère d'Ikalto,
église de la Trans-
figuration (VIIIe-IXe
siècles).

L'église abrite
aujourd'hui un musée
de littérature.



Jérusalem, monastère de la Croix: fresque de Sota Rustaveli âgé (xiii^e siècle).

L'apparence du poète demeura inconnue, jusqu'à la découverte de ce portrait en 1960.

À droite: Ikalto, Académie, bâtiment à deux étages (premier quart du xiii^e siècle).

À l'exemple de Gelati en Géorgie occidentale, David le Bâtisseur adjoignit au monastère fondé par saint Zénon vers 600 une académie pour le territoire de la Géorgie orientale. Le maître le plus célèbre en fut le philosophe Arsen Ikaltoeli, dont Sota Rustaveli, l'auteur de l'épopée nationale *Le chevalier à la peau de tigre*, a pu être l'auditeur au cours de ses études.



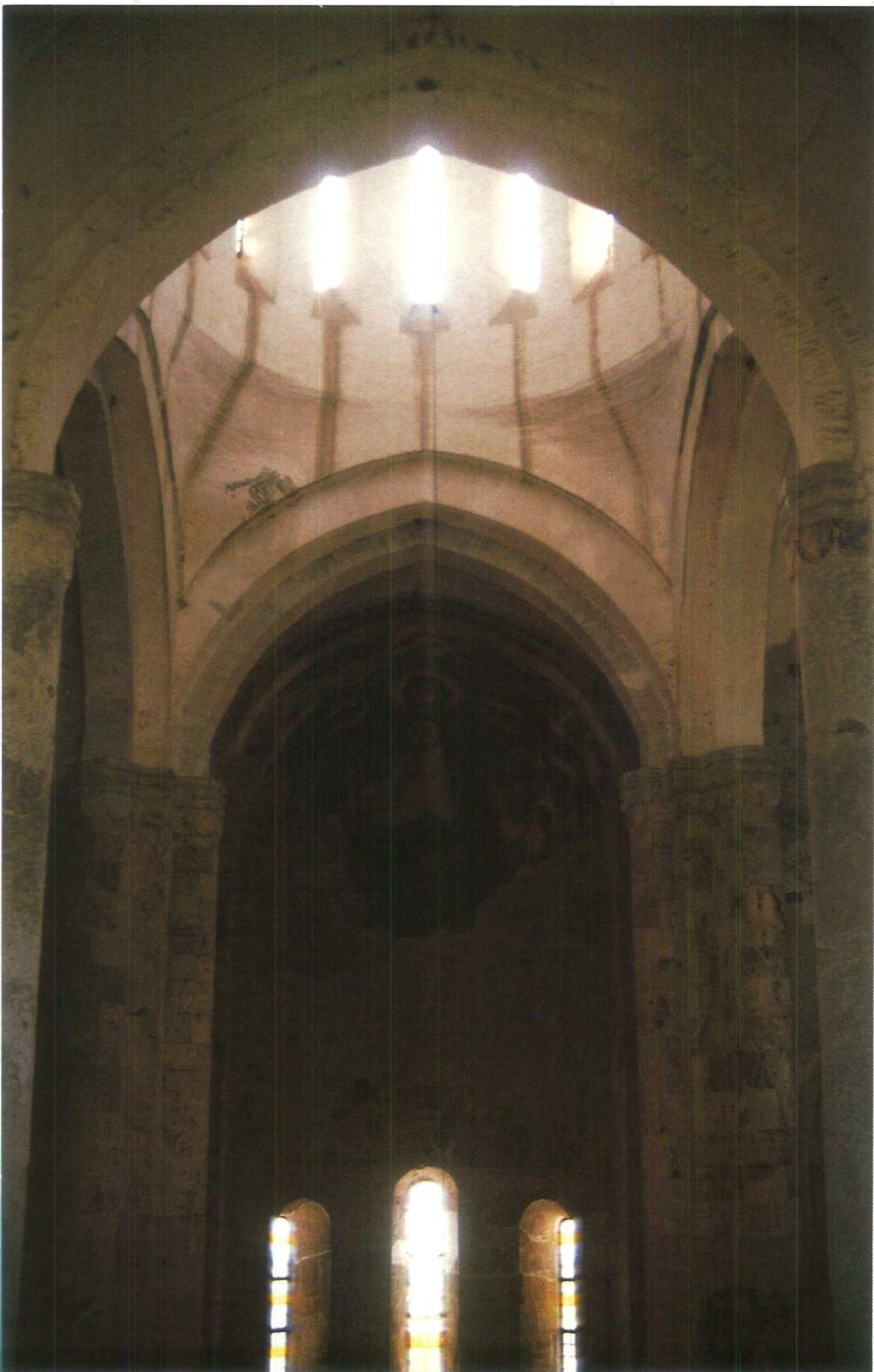


À gauche:
Dzveli-Šuamta,
église à coupole
(fin du vie / début
du viie siècle).

Dzveli-Šuamta,
basilique, abside de
l'autel (ve siècle).

Du monastère de
Dzveli-Šuamta
("Vieux-Šuamta"),
probablement fondé
au ve siècle, il reste
un complexe de
trois églises. La plus
ancienne témoigne
déjà de solutions
architecturales
propres au plan
basilical et annonce
le type de la basi-
lique à trois églises
accolées: un colla-
téral entoure sur
trois côtés (nord,
sud et ouest) la
haute nef centrale,
avec laquelle il com-
munique, sur les
longs côtés, par
deux arcades à
piliers. La clôture
du chœur, en pierre,
est un des plus
anciens exemples de
cet élément architec-
tural très répandu en
Géorgie. L'église à
coupole (ci-contre,
à gauche) reprend le
modèle de Džvari,
bien que de taille
réduite et de plan
plus simple. La
seconde petite église
à coupole, de la
même époque, servit
de chapelle funé-
raire.





Alaverdi, croisée du transept de la cathédrale Saint-Georges (premier quart du ^xe siècle).

Consacré au saint patron de la Géorgie, l'édifice est l'une des trois cathédrales nationales érigées à l'époque où le royaume était puissant et centralisé. Elle se dresse à l'endroit d'un ancien sanctuaire païen, transformé en monastère et en siège épiscopal dès le ^ve siècle.

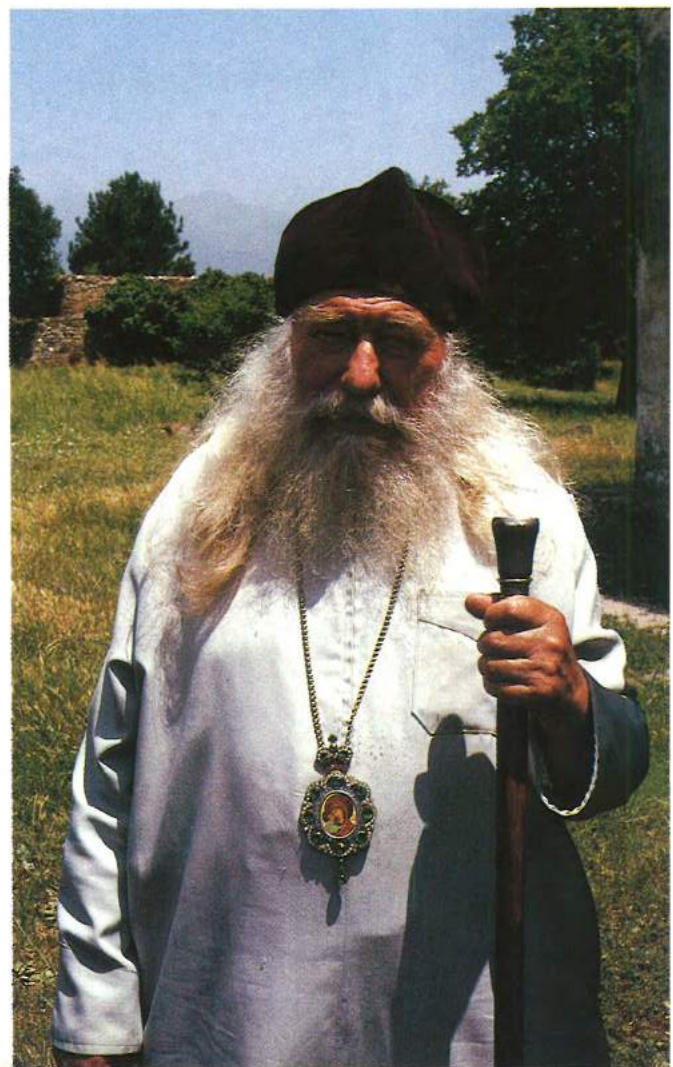


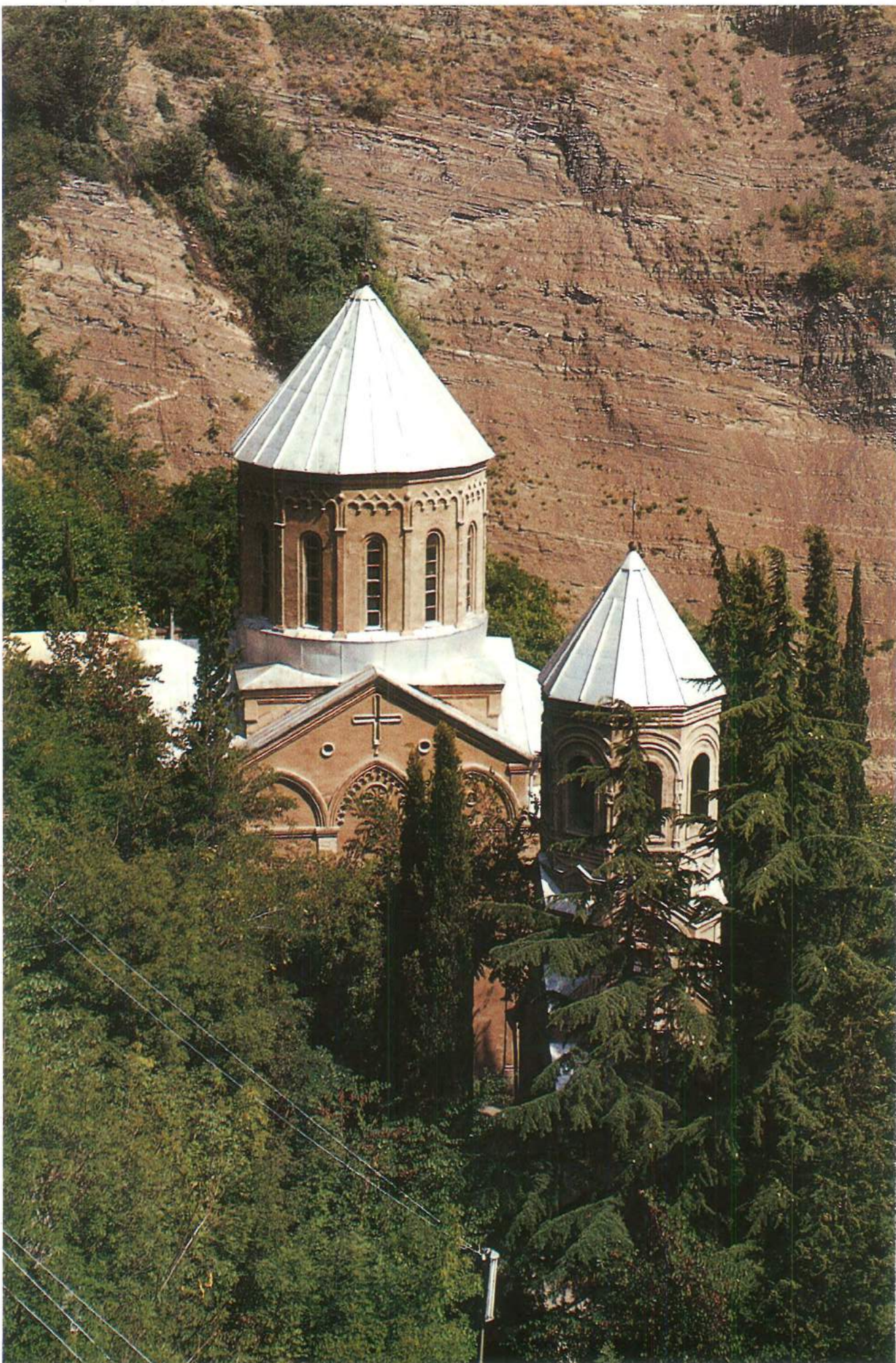
Baptême à Alaverdi.

Après des années difficiles, l'Église géorgienne connaît un nouvel essor, et un nombre croissant de parents font baptiser leurs enfants.

Ci-dessous: Alaverdi, bâtiments monastiques (xv^e-xvii^e siècles).

– Le métropolite Grigori (Tsertsvadze) d'Alaverdi.





Tbilisi, église
Saint-David
(1855-1859).

L'église se dresse à l'endroit où, au VI^e siècle, saint David, un des "treize Pères syriens" comme saint Sio, fonda un monastère, sur le flanc de la Montagne sainte ou Mtatsminda, à Tbilisi. Depuis 1925, ce lieu abrite le Panthéon des Écrivains et des Hommes illustres de Géorgie; c'est là, aux côtés de la mère de Staline, que reposent aujourd'hui les plus célèbres poètes et artistes de Géorgie.

À droite: David-Garedža, réfectoire du monastère d'Udabno (début du xie siècle), vue vers le sud.

Le complexe troglodytique de David-Garedža, composé de plusieurs monastères, s'étend sur une longueur de 25 km; il est aussi une fondation de saint David et de son disciple Lucien. Les peintures murales ornant les églises et les réfectoires, réalisées du xe au xiii^e siècle, témoignent de la maîtrise des artistes formés sur place.



Tbilisi, la Kura et la forteresse de Narikala.

Le site est occupé depuis plus de 3.000 ans; au ve siècle, le roi Vahtang Gorgasal transféra sa capitale de Mtskheta à Tbilisi; depuis lors, la ville a été plus de 40 fois assiégée, conquise, pillée, incendiée, et chaque fois reconstruite. L'aménagement de la forteresse de Narikala a duré jusqu'au xvii^e siècle.



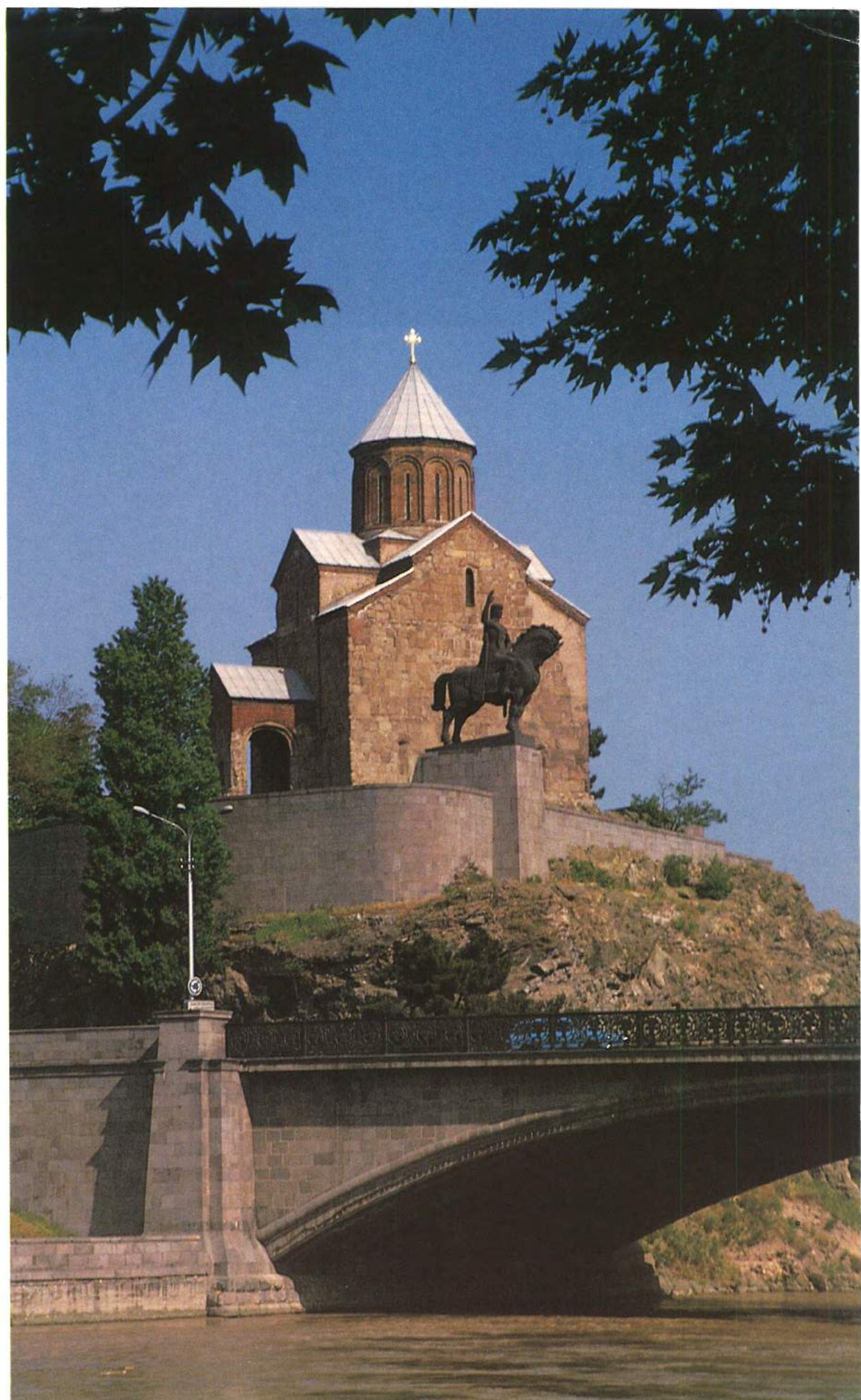
Tbilisi, la ville nouvelle.

Les rues larges et les nombreux espaces verts contribuent à l'aspect de la Tbilisi d'aujourd'hui, une cité moderne, de plus d'un million d'habitants, comprenant une Académie des Sciences et onze écoles supérieures.

À droite: Tbilisi, église de Metehi (1278-1289) et statue équestre de Vahtang Gorgasal (1967).

Dressée sur un escarpement dominant la Kura, l'église de Metehi est le seul édifice conservé de l'ancien complexe palatial des souverains de Géorgie. Elle fut détruite en même temps que le palais de la reine Tamar, en 1235, puis reconstruite sous le roi Demetre II, dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Les autres bâtiments du complexe, édifiés par après, servirent en dernier lieu de prison et furent démolis en 1967. La statue équestre de Vahtang Gorgasal rappelle la fondation de la ville, il y a 1.500 ans.



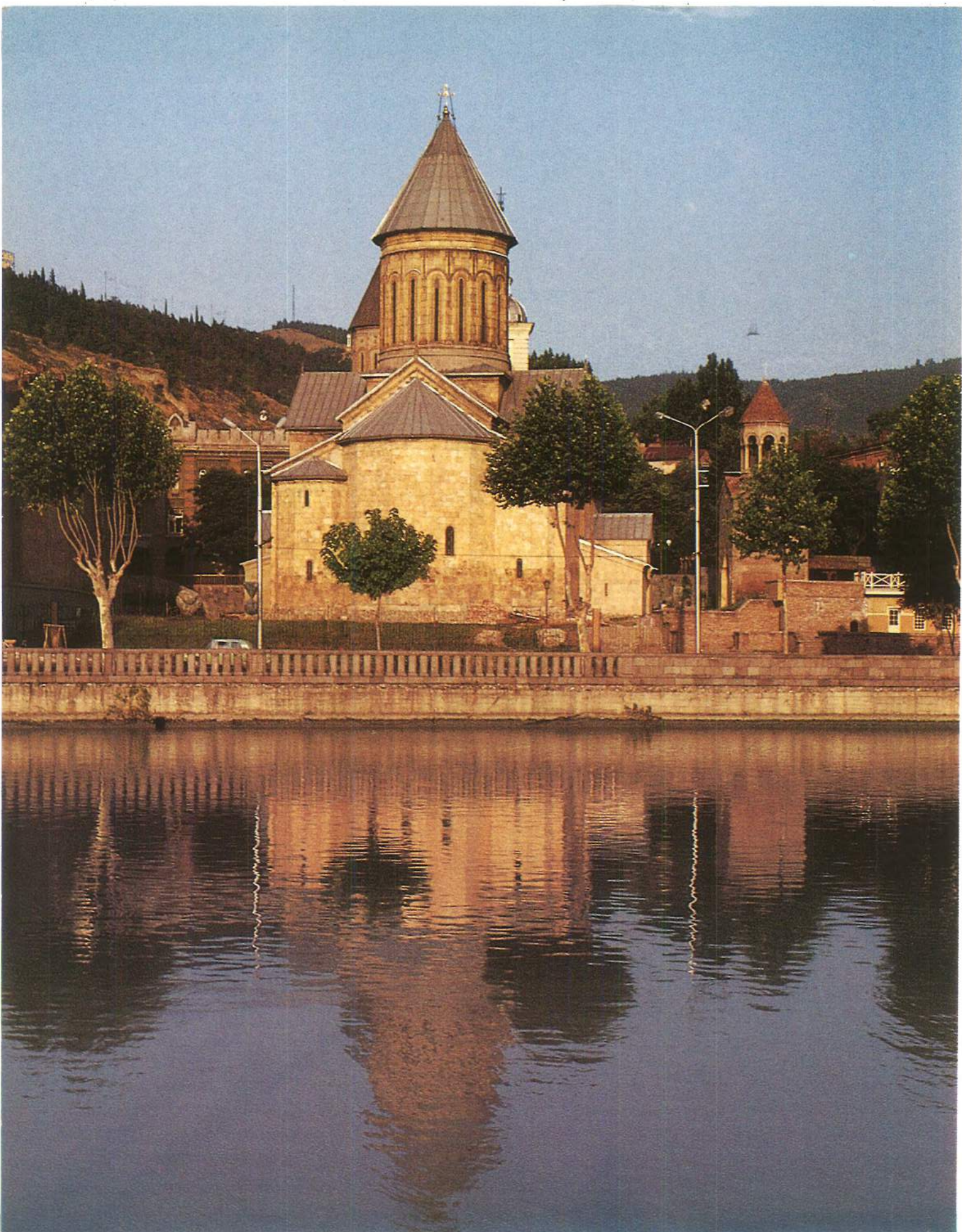




L'église de Metehi, après avoir servi de salle de concert, est redevenue un lieu consacré et le souvenir de sainte Šušānik, une martyre des débuts du christianisme, y reste bien vivant, à l'emplacement de son sarcophage, malheureusement pillé.

À droite: l'affluence est grande lors des offices du soir dans la cathédrale de Sion à Tbilisi.





À gauche: Tbilisi, cathédrale de Sion (xviii siècle).

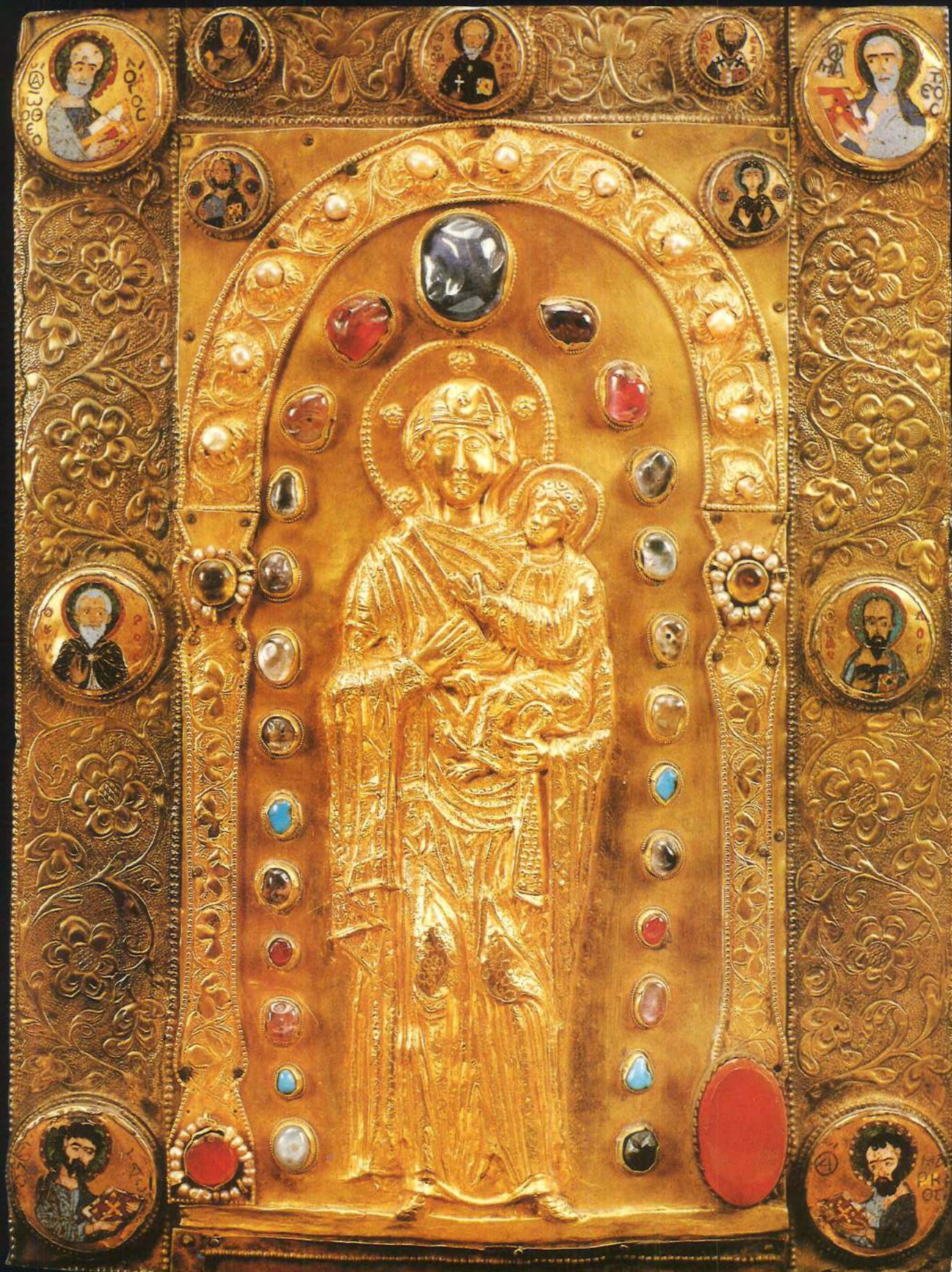
Les origines de la cathédrale patriarcale remontent aux vi^e et vii^e siècles, mais l'église fut détruite à plusieurs reprises. À toute heure du jour, des fidèles nombreux viennent y prier, dont beaucoup de jeunes.

Le catholicos et patriarche Ilia II dirige, depuis 1977, l'Église orthodoxe de Géorgie, déclarée Église officielle par le roi Mirian dans la première moitié du i^{ve} siècle, peut-être en 337.

Page suivante: icône de la Mère-de-Dieu de Martvili (xe siècle), orfèvrerie (Tbilisi, Musée national des Beaux-Arts de Géorgie).

L'icône de la Mère de Dieu "Hodigitria", c'est-à-dire "guide", est exécutée au repoussé sur une plaque d'or. Les émaux, byzantins et géorgiens, datent des xi^e et xii^e siècles, les bordures du xvii^e siècle.





Saint Georges
de Hirḥonisi (fin du
xe / début du xie siècle),
argent repoussé (Tbilisi,
Musée national des
Beaux-Arts de Géorgie).

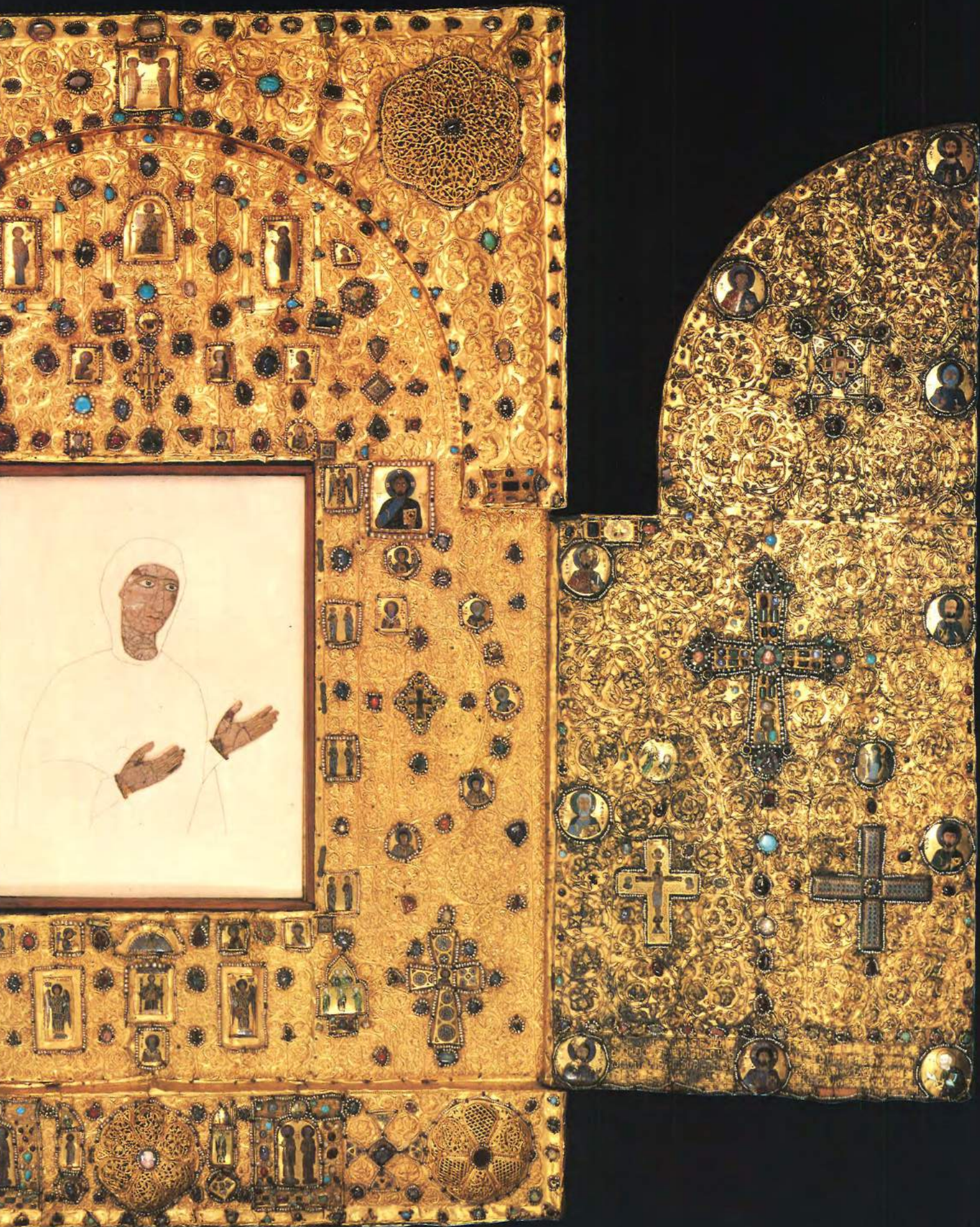
Ci-dessous: Tbilisi,
basilique d'Ančišati
(vie siècle), vue nord-
ouest.

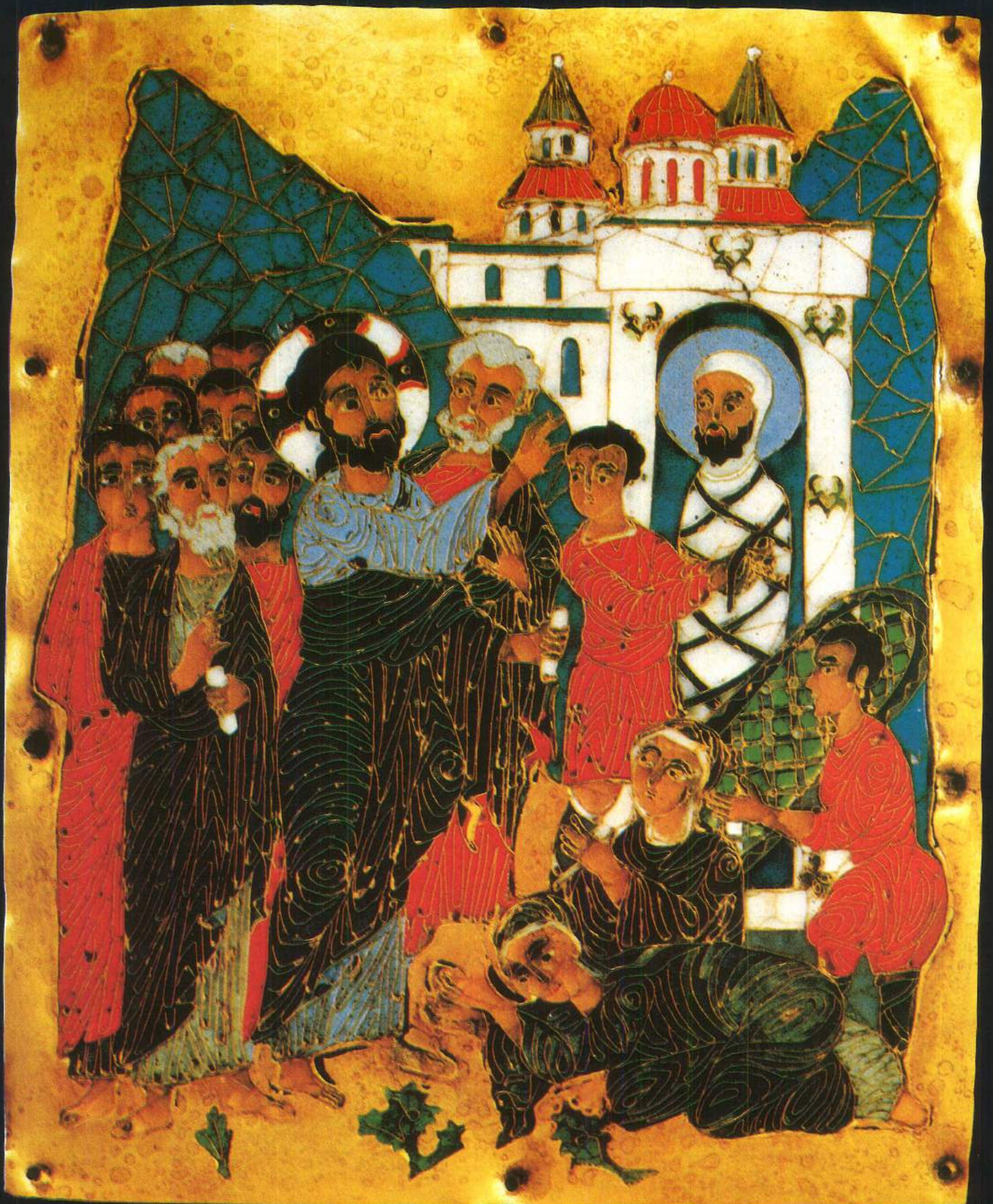


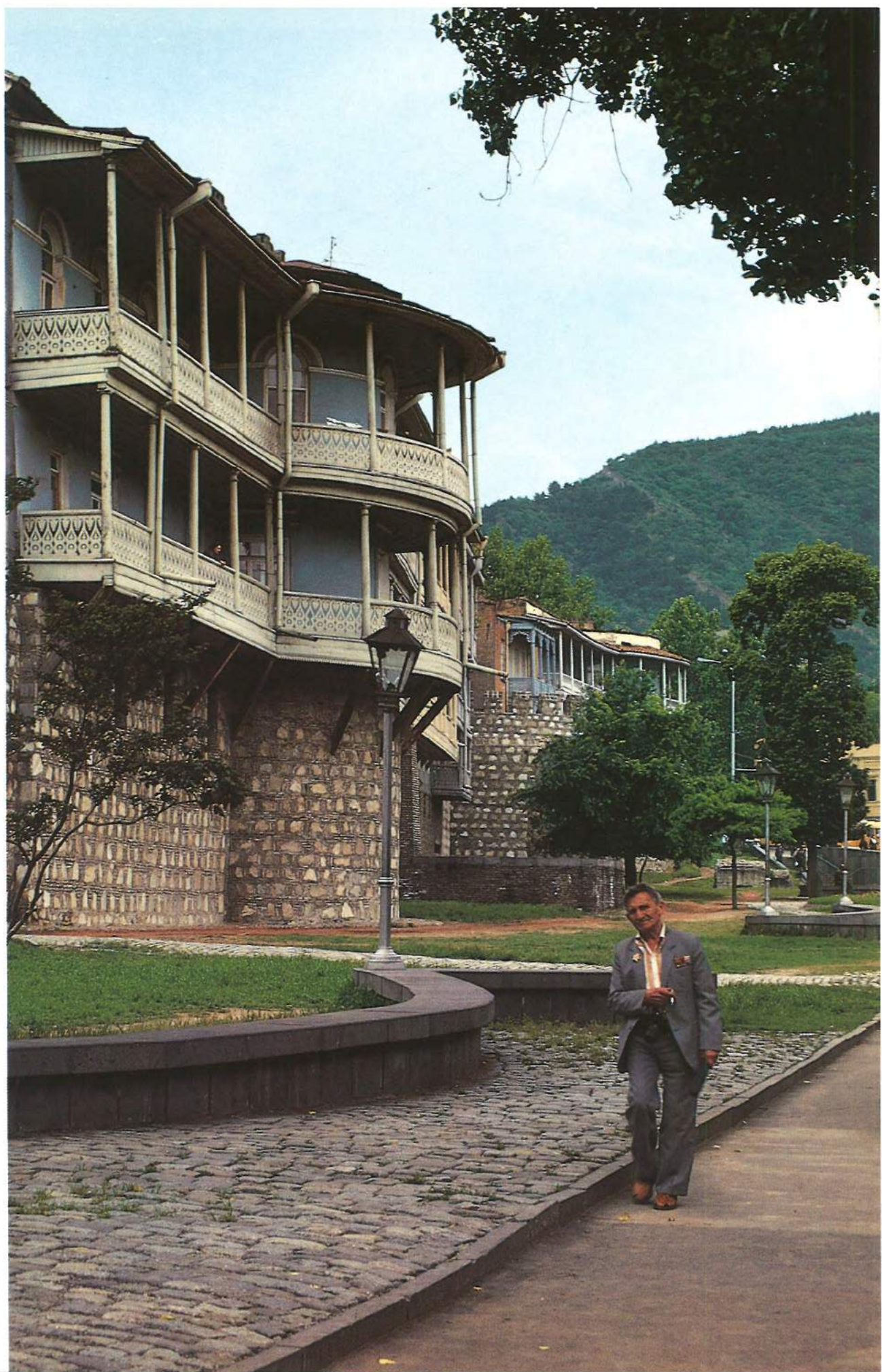
Triptyque de la Mère-de-Dieu de
Ḥaḥuli (xe-xii^e siècles), or, argent,
émaux cloisonnés, pierres précieuses,
bois, 104,5 × 200,7 cm (Tbilisi, Musée
national des Beaux-Arts de Géorgie).

Il ne reste que quelques fragments de
l'icône proprement dite, une représen-
tation de la Mère-de-Dieu provenant
du monastère de Ḥaḥuli. L'ensemble du
tryptique est une des plus belles
réalisations de la technique de l'émail
cloisonné. Les panneaux intérieurs ont
été travaillés au monastère de Gelati;
parmi la centaine d'émaux qui par-
sèment cette œuvre exceptionnelle,
certains sont de facture byzantine.









À gauche: résurrection de Lazare (XII^e siècle), or, émail cloisonné (Tbilisi, Musée national des Beaux-Arts de Géorgie).

Tbilisi, rue Baratašvili.

Chaque année, depuis 1979, un tronçon de rue de la vieille ville – site historique protégé depuis 1975 – est restauré et inauguré en octobre lors de la grande fête populaire du Tbilisoba. La rue Baratašvili fut la première bénéficiaire: les maisons du XIX^e siècle, érigées sur les vestiges de l'ancienne muraille de l'enceinte, ont été restaurées, et des bâtiments nouveaux, construits dans l'esprit de l'époque, sont venus combler les espaces vides.



Ci-dessus: Niko Pirosmani (1862-1918), Repas familial (Tbilisi, Musée national des Beaux-Arts de Géorgie).

Une salle entière du Musée est consacrée à cet artiste autodidacte, peintre naïf et témoin de la vie quotidienne en Géorgie. L'écrivain russe Constantin Paustovski dit de lui dans son *Autobiographie*: "Si je n'avais pas connu Pirosmani, je n'aurais eu du Caucase qu'une vision sous-exposée et floue, sans couleurs ni nuances, sans détails ni contours, et sans la brume bleue qui baigne ses étendues mi-orientales, mi-européennes. À mes yeux, Pirosmani a rempli le Caucase de la douceur des fruits et de la dureté des couleurs. Il m'a fait participer à la vie de ce pays, où se mélangent la joie et une douce et indicible langueur."

À droite: les *panduri* et les *čonguri*, sortes de luths géorgiens, sont restés des instruments importants de la musique populaire.



En beaucoup d'endroits, comme ici à Ahmeta en Kahétie, le folklore traditionnel, toujours authentique, n'est pas seulement destiné aux touristes. Il est étonnant de voir avec quelle maîtrise la jeune génération exécute les vieilles danses du pays, qui requièrent à la fois force et souplesse des jambes.



La Kahétie est un pays de vignobles, et le chant y est à l'honneur. "Dans tout groupe de dix hommes, il y a au moins six bonnes voix", disait John Steinbeck.



Plusieurs groupes de qualité, comme l'Ensemble Rustavi, exaltent la vie des peuplades montagnardes par des danses fougueuses.



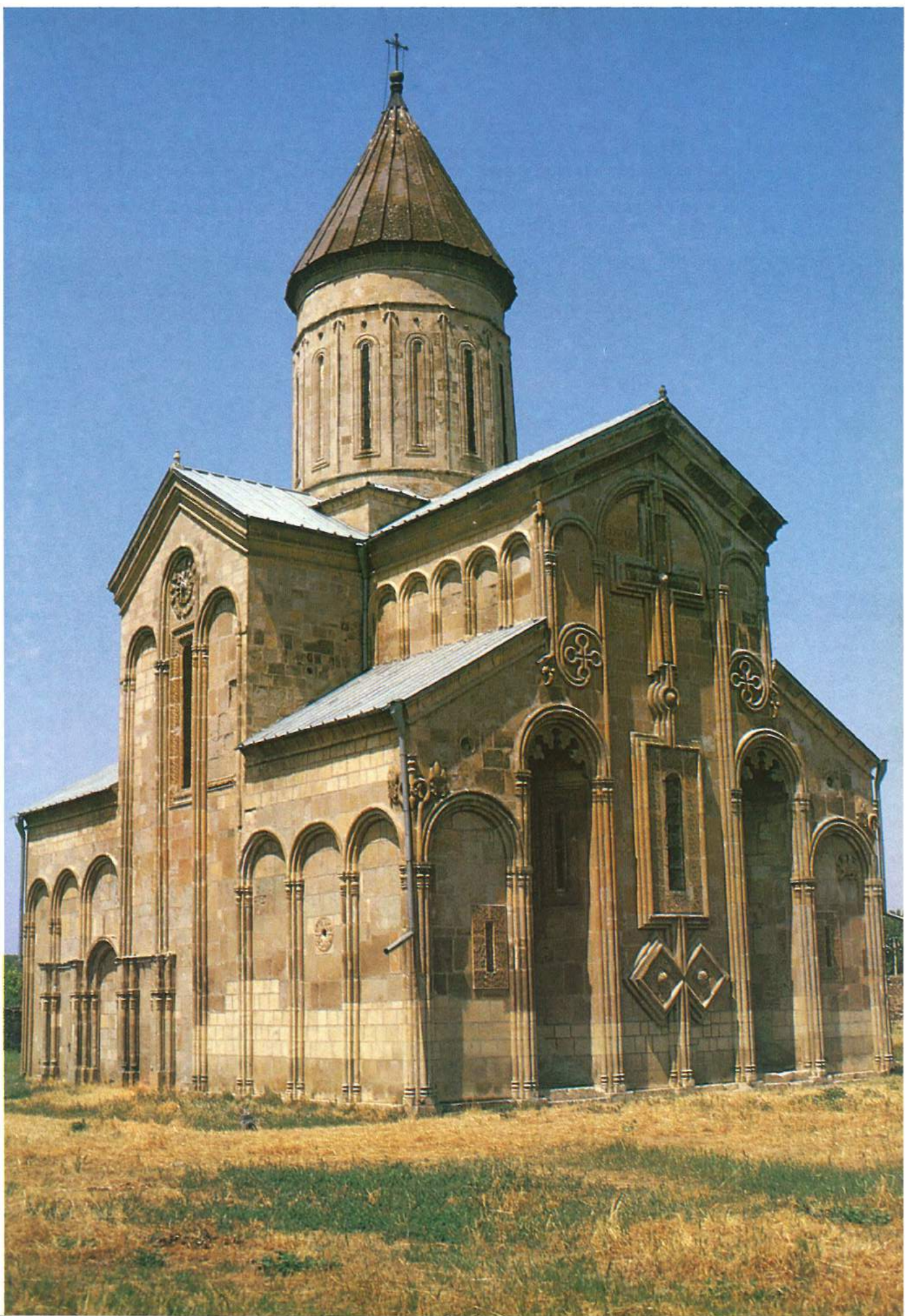
Les jeunes filles
de Kahétie
portent fièrement
leur costume
national.



À gauche:
danseuse de
l'Ensemble Rustavi.

Devant le décor
impressionnant du
Grand Caucase,
lors de la fête des
cavaliers à Aĥmeta,
ce jeune paysan
pose à cheval dans
la même attitude
que le roi Vaĥtang
Gorgasal devant
l'église de Metehi
à Tbilisi.





Samtavisi, cathédrale épiscopale (achevée en 1030), vue sud-est.

Variante plus petite des grandes cathédrales géorgiennes du XI^e siècle, l'édifice est surtout remarquable pour l'harmonie du décor de la façade orientale.

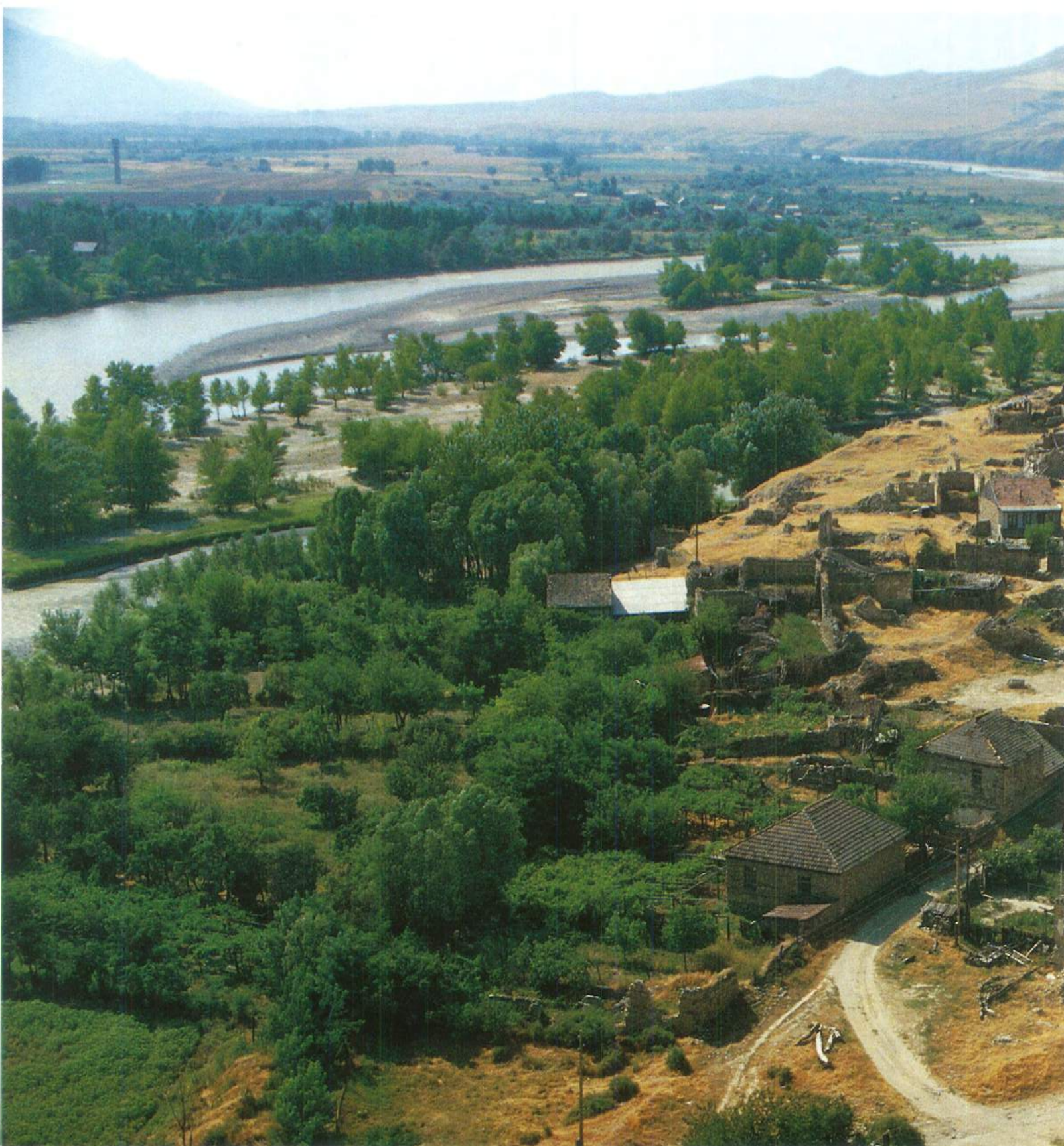
Joseph Džugašvili, qui se faisait appeler Staline, n'est pas oublié en Géorgie. Sa maison natale de Gori, protégée par une sorte de temple, est encore considérée par certains comme un lieu saint, et quelques monuments perpétuent son souvenir, à Gori ou à Tsromi. "Tout lui est reproché, uniquement parce qu'il était Géorgien", répètent certains: c'est que l'intelligentsia géorgienne — au sein de laquelle Staline a sévi plus encore que dans les milieux russes — le considère de manière très critique.



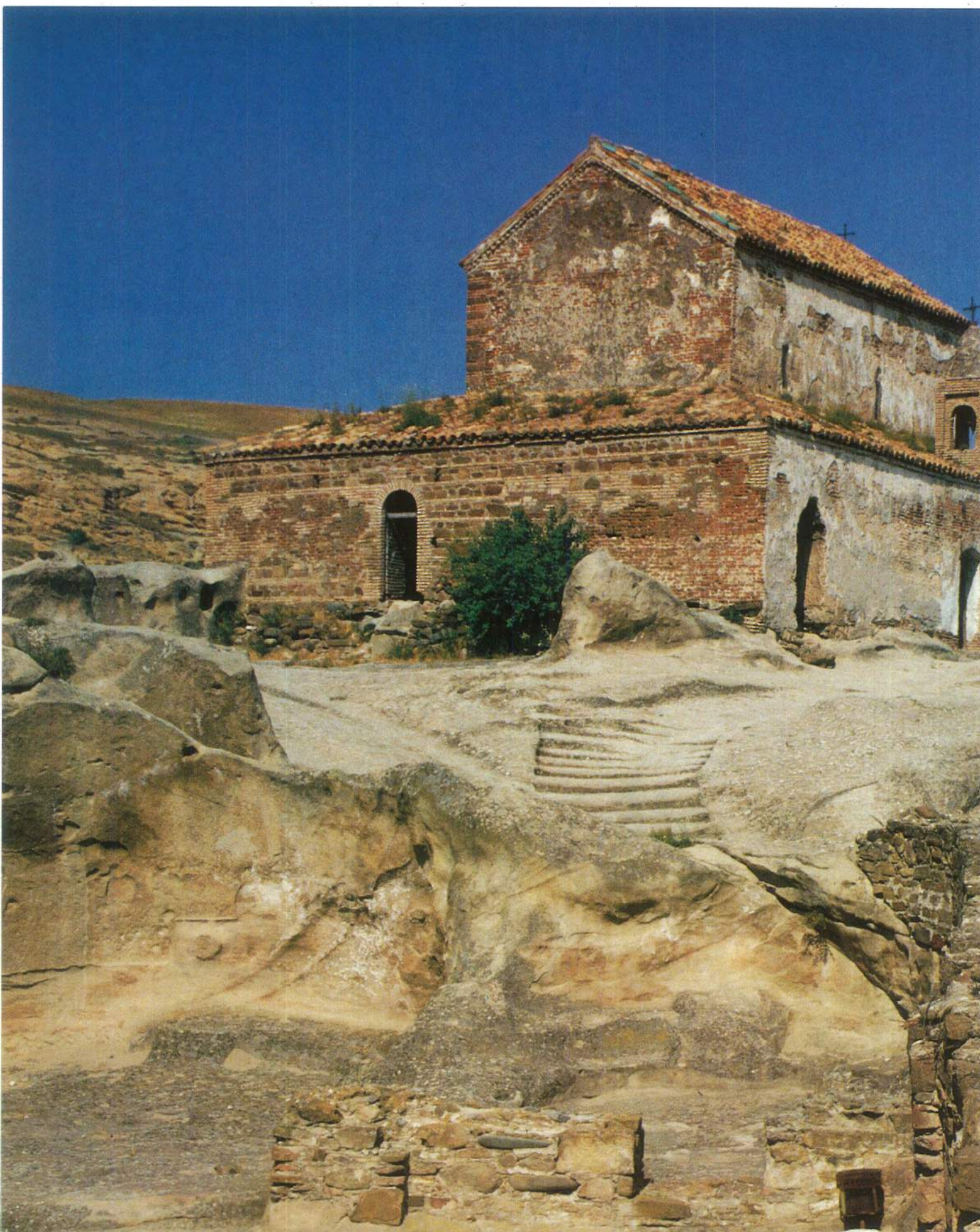


La vallée de la Kura vue depuis Uplistsiḡe.

La nécropole urbaine, recherchée depuis longtemps, fut découverte le long de la Kura, en contrebas de la cité troglodytique d'Uplistsiḡe, non loin de Gori. Le village qui s'élevait à cet endroit a été déplacé pour permettre aux fouilles de se poursuivre sans entraves.









Uplistsihe, basilique à trois nefs (ixe / xe siècle).

La sœur aînée de la cité troglodytique de Vardzia fut excavée de la montagne, pierre par pierre, dès l'âge du bronze; située sur une importante liaison est-ouest, elle connut son plus grand développement au Moyen Âge, lorsque 20.000 personnes y vivaient. Uplistsihe fut détruite par les Mongols au xiii^e siècle, mais la dernière famille ne quitta le site qu'au début de ce siècle.



Kintsvisi, église Saint-Nicolas, fresque de la paroi nord: l'ange de Kintsvisi (début du XIII^e siècle).

Les fresques de Kintsvisi comptent parmi les meilleures de la grande époque de la peinture murale. Le poète géorgien Levan Gotua consacra un récit, *L'Ange de Kintsvisi*, au séduisant messager de Dieu envoyé sur terre, et représenté ici au-dessus des portraits des rois Giorgi III et Giorgi IV Laša et de sa mère, la reine Tamar.

Samtsevisi, ruines du château fort.

Datant du Moyen Âge, le château est situé sur une colline, tout près de l'église cruciforme à coupole de Samtsevisi, et contrôle la route des caravanes. La tour d'habitation des maîtres du lieu, la famille Tsitsisvili, et les murailles datent probablement des xv^{e} - $xvii^{e}$ siècles.





Ci-dessus: Urbnisi, basilique à trois nefs et à piliers (vie siècle).



À gauche: Ateni, église de Sion, bas-reliefs de la façade sud.

À droite: Ateni, église de Sion (vii^e siècle), vue ouest.

L'église de Sion, érigée dans la vallée encaissée de la Tana, affluent de la Kura, appartient au groupe des édifices construits sur le modèle de l'église de Džvari à Mtsheta. L'intérieur conserve des fresques du x^e siècle, mais, suite à de nombreux remaniements, il n'y a plus d'unité de composition entre les bas-reliefs des façades extérieures.







Atenistsihē (ixe / xe siècles).

La forteresse d'Ateni fait partie d'une chaîne de fortifications qui devaient assurer la sécurité des routes; la plupart protégeaient la voie commerciale menant de Géorgie occidentale en Géorgie orientale.

Ci-dessous: Lendžeri (Svanétie), église de l'Archange, fresque de la paroi sud (xive/xve siècles): saint Théodore.



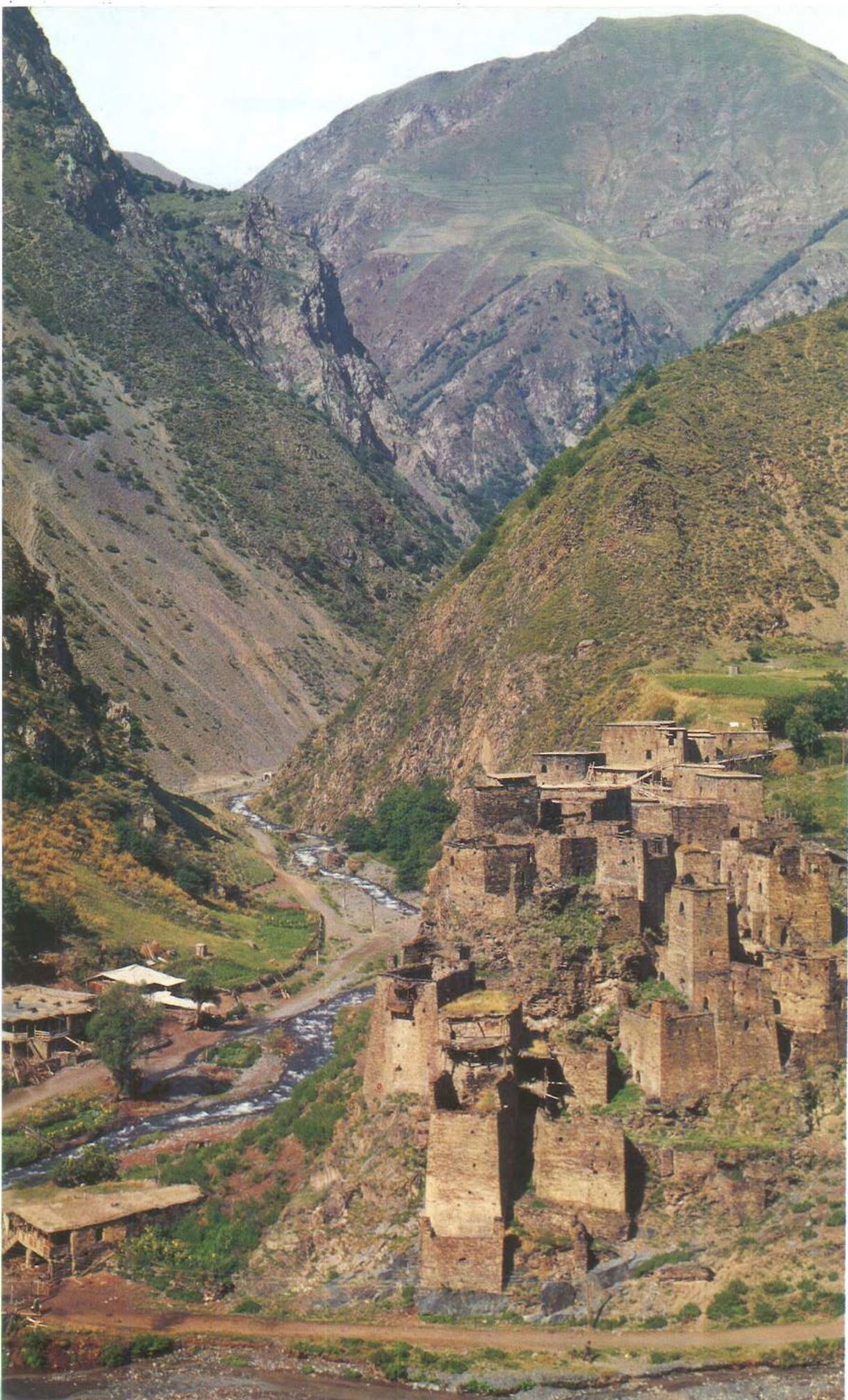


Page de gauche: Lendžeri (Svanétie), église de l'Archange, fresque de la paroi nord (xive/xve siècles): Crucifixion.

Ušguli, en Svanétie.

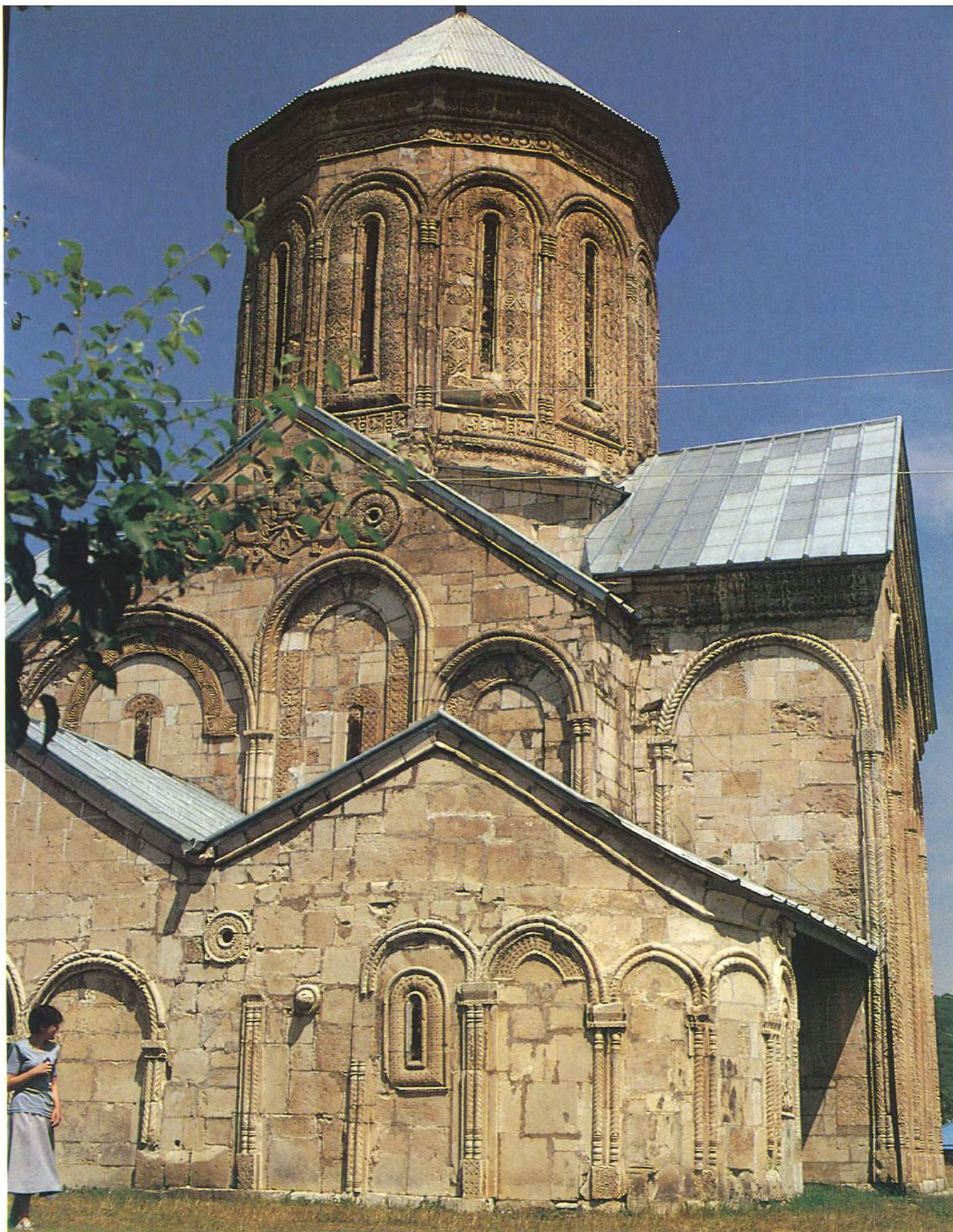
La beauté sauvage de la Svanétie, une région située dans le nord de la Géorgie, attire aujourd'hui de nombreux touristes, mais le pays était resté longtemps isolé grâce à ses hautes montagnes et ses gorges encaissées d'accès difficile. La Svanétie développa une culture particulière et put rester fidèle à sa structure familiale jusqu'au début du xx^e siècle. Les guerres et les attaques continuelles de tribus hostiles leur avaient fait adopter le type d'habitat qui pouvait assurer la meilleure protection: la maison-tour, ou une petite maison surmontée d'une haute tour de guet – un genre d'habitation décrit déjà par Xénophon. Les maisons modernes sont construites selon le même plan, de sorte qu'elles ne perturbent pas l'ensemble. Les habitants de la région, tardivement et partiellement christianisée, décorèrent leurs petites chapelles, dotées de meurtrières, de scènes religieuses très expressives. Les icônes étaient conservées dans la famille, pour des raisons de sécurité.





Šatili, en Hevsurétie,
maisons-tours.

À droite: Nikortsinda,
cathédrale Saint-Nicolas
(1010-1014), vue sud.





À gauche: l'archevêque Ambrosi (Katamadze) de Nikortsminda.

Ci-dessous: Nikortsminda, fresques de la coupole (xvi^e/xvii^e siècles).

À droite: Nikortsminda, sculpture ornementale d'une des façades.

Perchée dans les montagnes de la province historique du Raça, la cathédrale Saint-Nicolas ou Nikortsminda fut érigée par le roi Bagrat III au début du xie siècle. L'église hexaconque, inscrite dans un plan cruciforme à coupole, est somptueusement décorée de bas-reliefs floraux et bibliques. Les femmes se tenaient dans les porches.



À droite, en bas: Kutaisi, cathédrale de Bagrat, chapiteau du porche sud (première moitié du XI^e siècle).





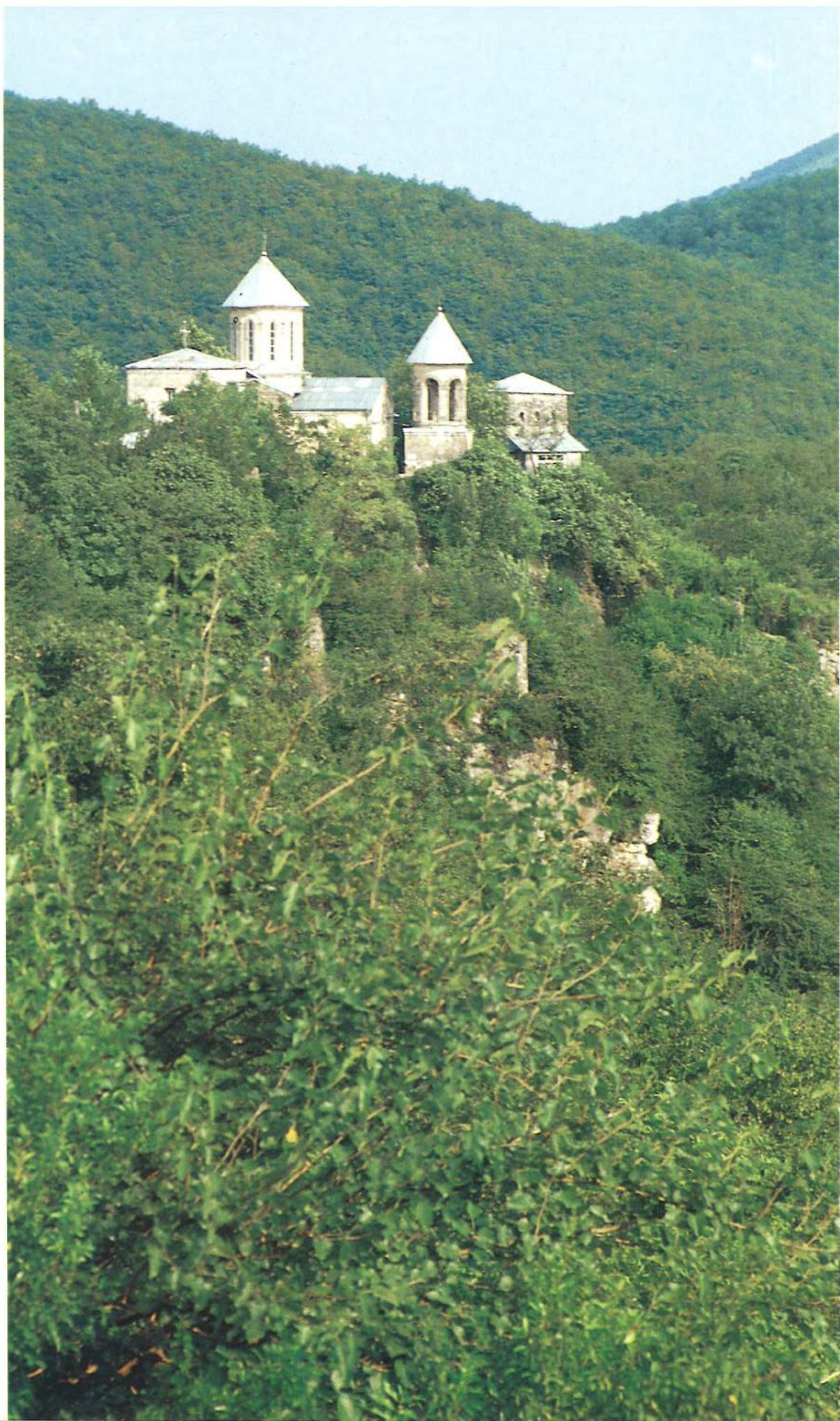
À gauche, en haut: Kutaisi, cathédrale de Bagrat (achevée en 1003), vue nord-ouest.

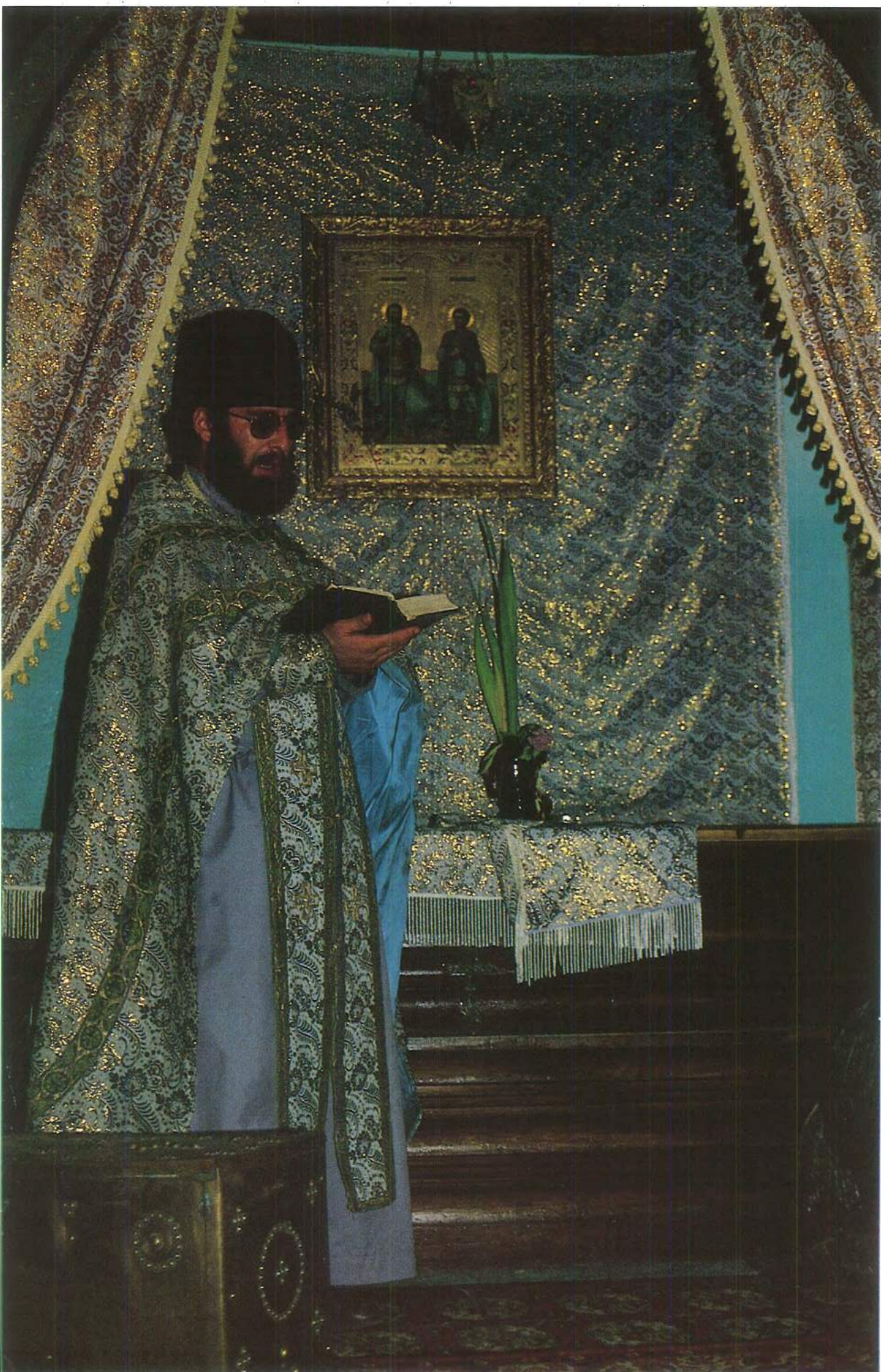
À gauche, en bas: Kutaisi, cathédrale de Bagrat, façade sud et porche.

Après avoir survécu presque 700 ans sans dommage, la monumentale cathédrale de Bagrat III fut détruite par les Turcs en 1692. Les façades, suffisamment conservées, ont pu être consolidées ou complétées lors des récents travaux de restauration, mais l'intérieur a trop souffert pour permettre une reconstruction.

Motsameta, monastère de David-et-Constantin.

Les origines du monastère, encore occupé aujourd'hui, remontent au VII^e siècle, mais l'église actuelle ne date que de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. C'est à cet endroit que, en 741, les deux frères David et Constantin furent précipités par les Arabes du haut de la montagne pour avoir refusé d'abjurer la foi chrétienne.





Un moine donne la bénédiction devant le sarcophage des frères martyrs, à Motsameta.



Motsameta attire des pèlerins venus de régions éloignées. Tous nouent un mouchoir ou un morceau de tissu aux buissons et aux arbres qui bordent le chemin du pèlerinage.

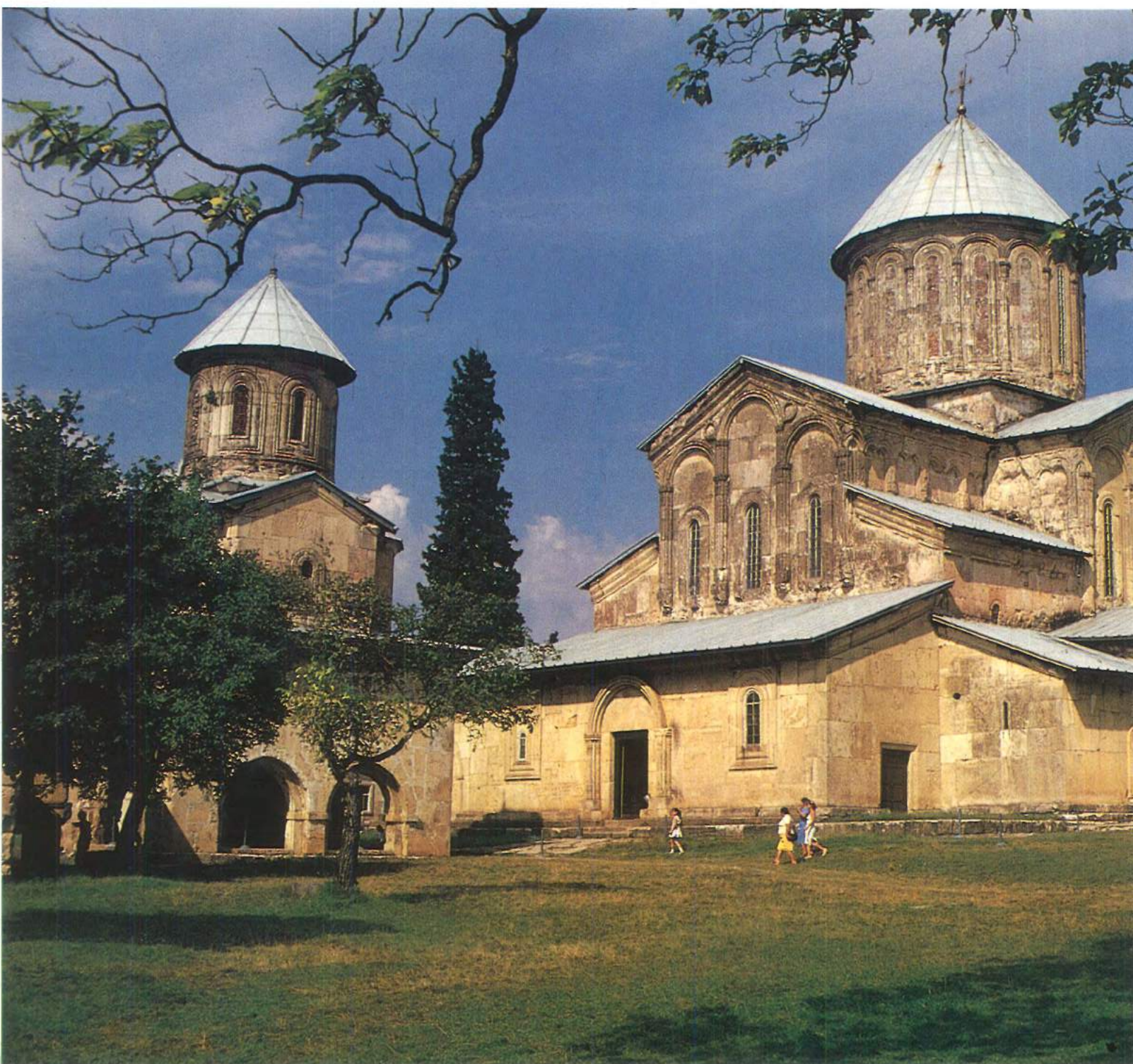
À droite: Gelati, ancienne entrée du monastère et pierre tombale du fondateur, le roi David le Bâtitseur.



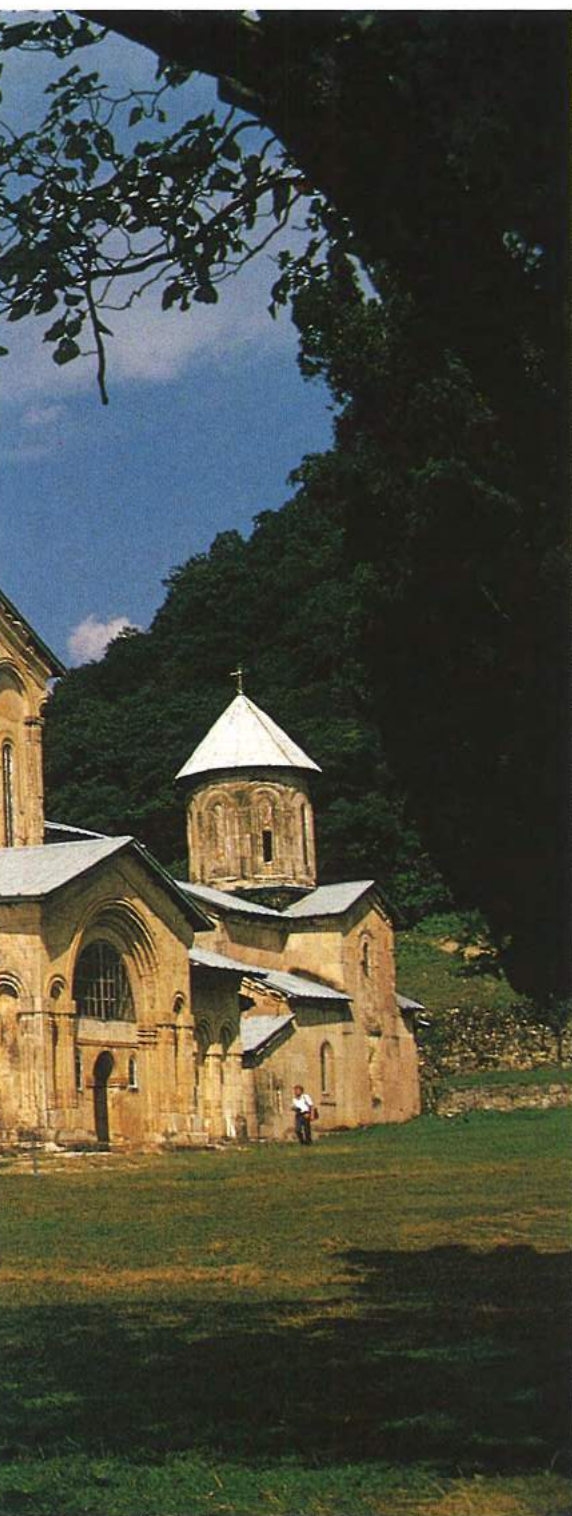
Gelati, complexe monastique (du XII^e au XIV^e siècle).

Le roi David le Bâilleur fonda en 1106 le monastère et l'Académie de Gelati, non loin de la capitale d'alors, Kutaisi. Il y appela des savants réputés pour en faire le centre intellectuel et spirituel de la Géorgie. L'historiographe royal appelle Gelati une seconde Athènes, "une nouvelle Jérusalem pour tout l'Orient..."

L'église principale du monastère, consacrée à la Mère-de-Dieu et achevée en 1125, servit de lieu de sépulture aux rois de Géorgie occidentale. À l'est, l'église Saint-Georges remonte au XIII^e siècle. De la même époque date l'église Saint-Nicolas, dont le niveau inférieur, haut et massif, est ouvert par des arcades sur ses quatre côtés.



Gelati, église de la Mère-de-Dieu, fresque du mur nord (xvii^e siècle): David le Bâisseur tenant le modèle de l'église.



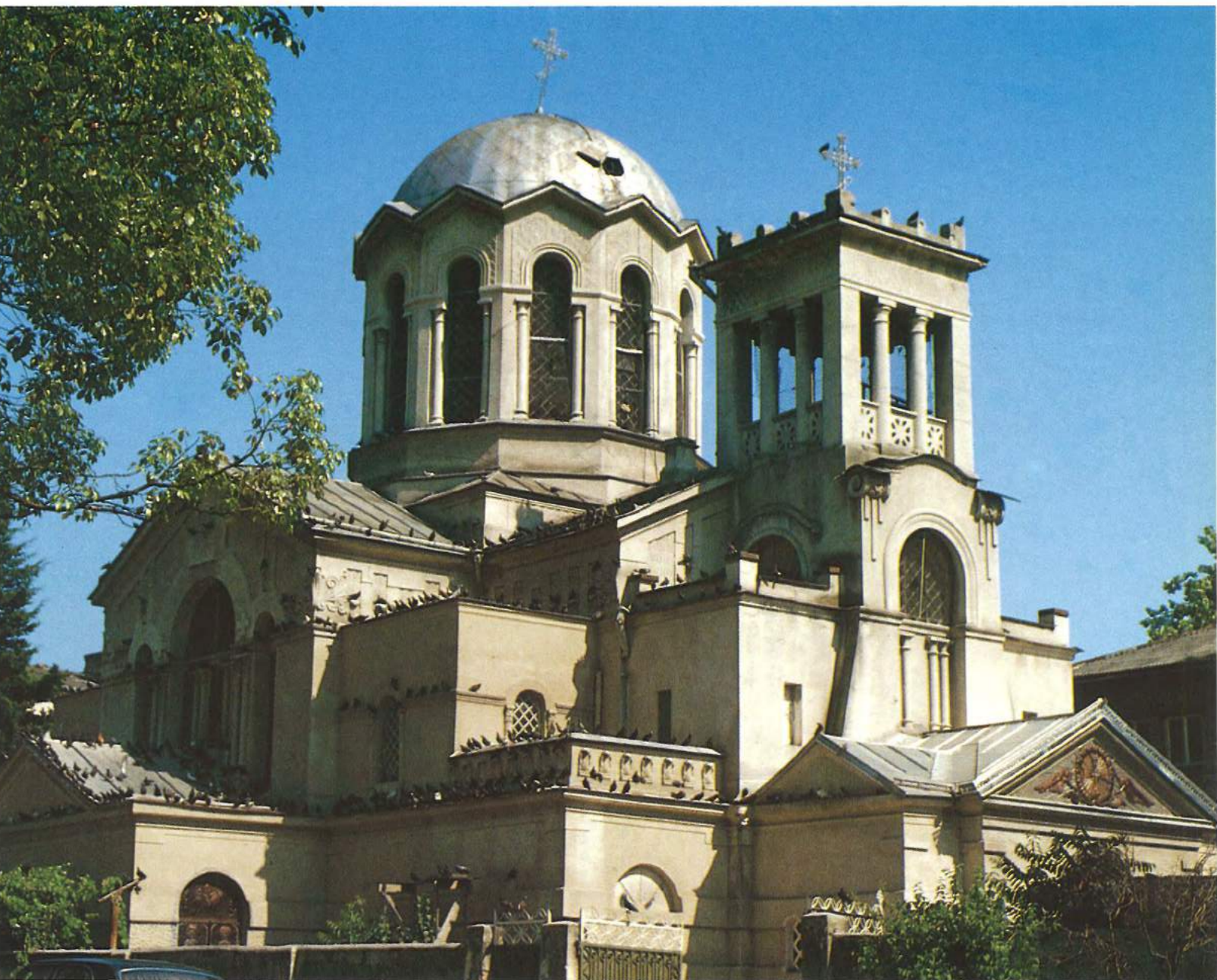


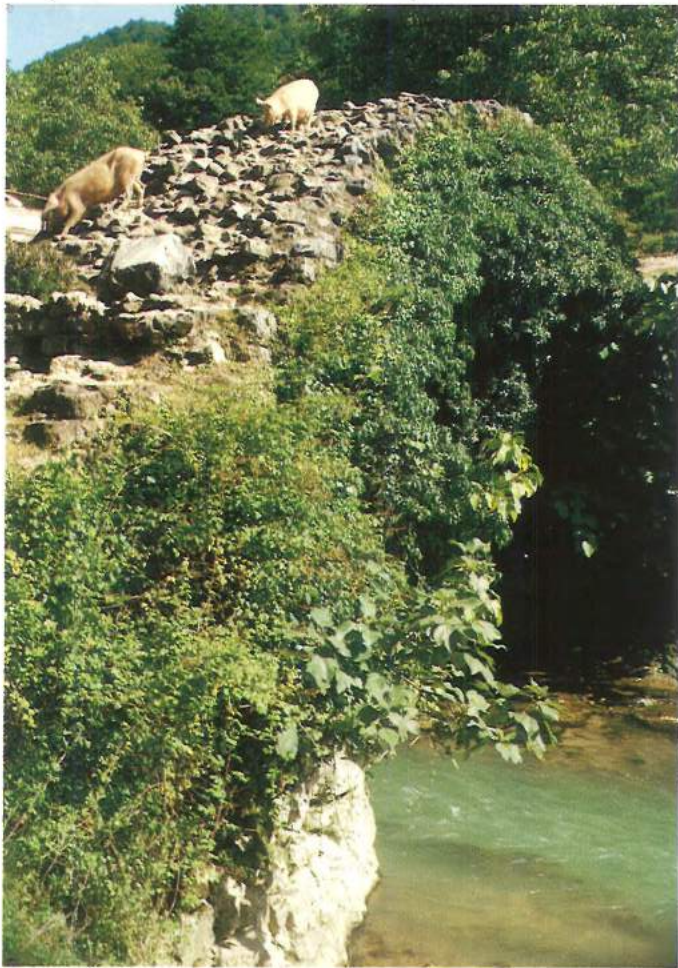
Page de gauche: Vardzia, église de la Dormition, mur nord (1184-1186).

Les peintures murales qui décorent la grande église du monastère troglodytique de Vardzia sont parmi les plus remarquables de Géorgie. Elles sont surtout réputées pour les portraits, plus grands que nature, du roi Giorgi III, fondateur de la cité rupestre, et de sa fille la reine Tamar, qui a transformé en monastère ce qui était initialement un bastion défensif contre les Turcs. Tamar est représentée en fondatrice, portant le modèle de l'église dans les mains. En 1283, un violent séisme détruisit les porches, les chapelles et la canalisation qui pouvait alimenter en eau 800 personnes; le complexe, restauré, fut saccagé par les Turcs au XVII^e siècle et ne put jamais être reconstruit. Près de 500 grottes, creusées dans la montagne, ont déjà été explorées. Vardzia, située aujourd'hui dans une région frontalière très surveillée, n'est pas ouverte aux visiteurs...

Suhumi, cathédrale Saint-Jean-Chrysostome (seconde moitié du XVIII^e siècle; annexes: 1985/1986).

La cathédrale du métropolite d'Abkhazie se dresse à l'emplacement d'une petite église du VII^e ou du VIII^e siècle. Les offices y sont célébrés en géorgien, en ossète, en russe et en grec, reflet de la diversité de la population locale. Les fresques décorant les murs intérieurs ont été endommagées par l'humidité propre au climat subtropical.





À gauche: Suḡumi, pont sur la rivière Besletka (XI^e siècle).

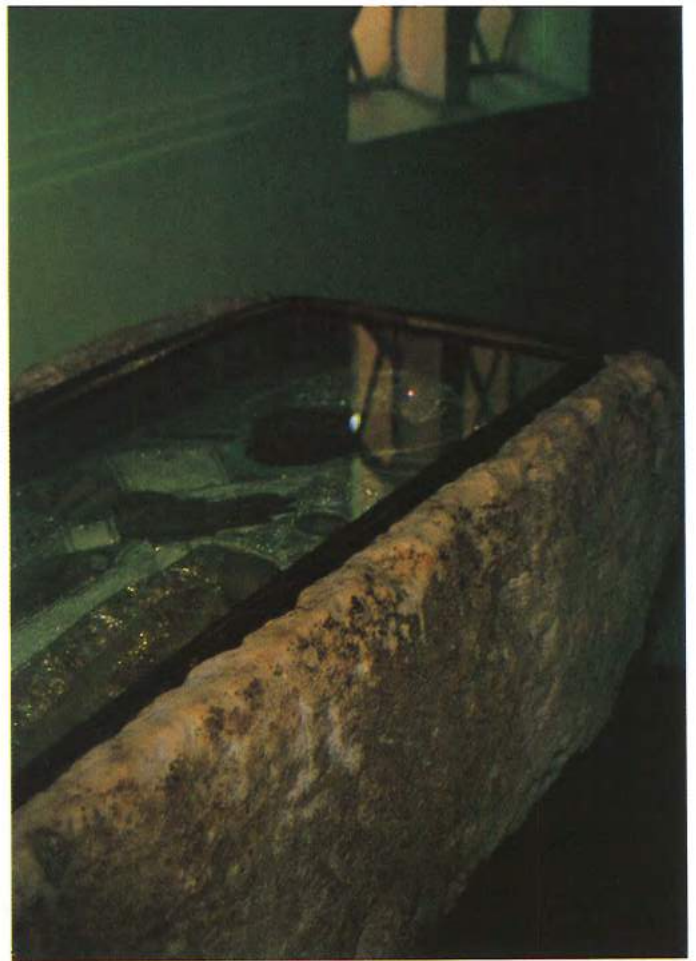
Ci-dessous: Tsiteli-Ḥidi ("Pont-rouge") sur la rivière Ktsia (milieu du XVII^e siècle), vue sud.

Plus d'une centaine d'anciens ponts, à une ou plusieurs arches, sont conservés en Géorgie. Celui de Tsiteli-Ḥidi, long de 175 mètres, était situé sur la route stratégique reliant la Géorgie à l'Azerbaïdjan, l'Arménie et l'Iran; le toit de deux caravansérails, sur chacune des rives, constitue l'accès au pont.



À droite: Suğumi, sarcophage de saint Jean Chrysostome dans la cathédrale.

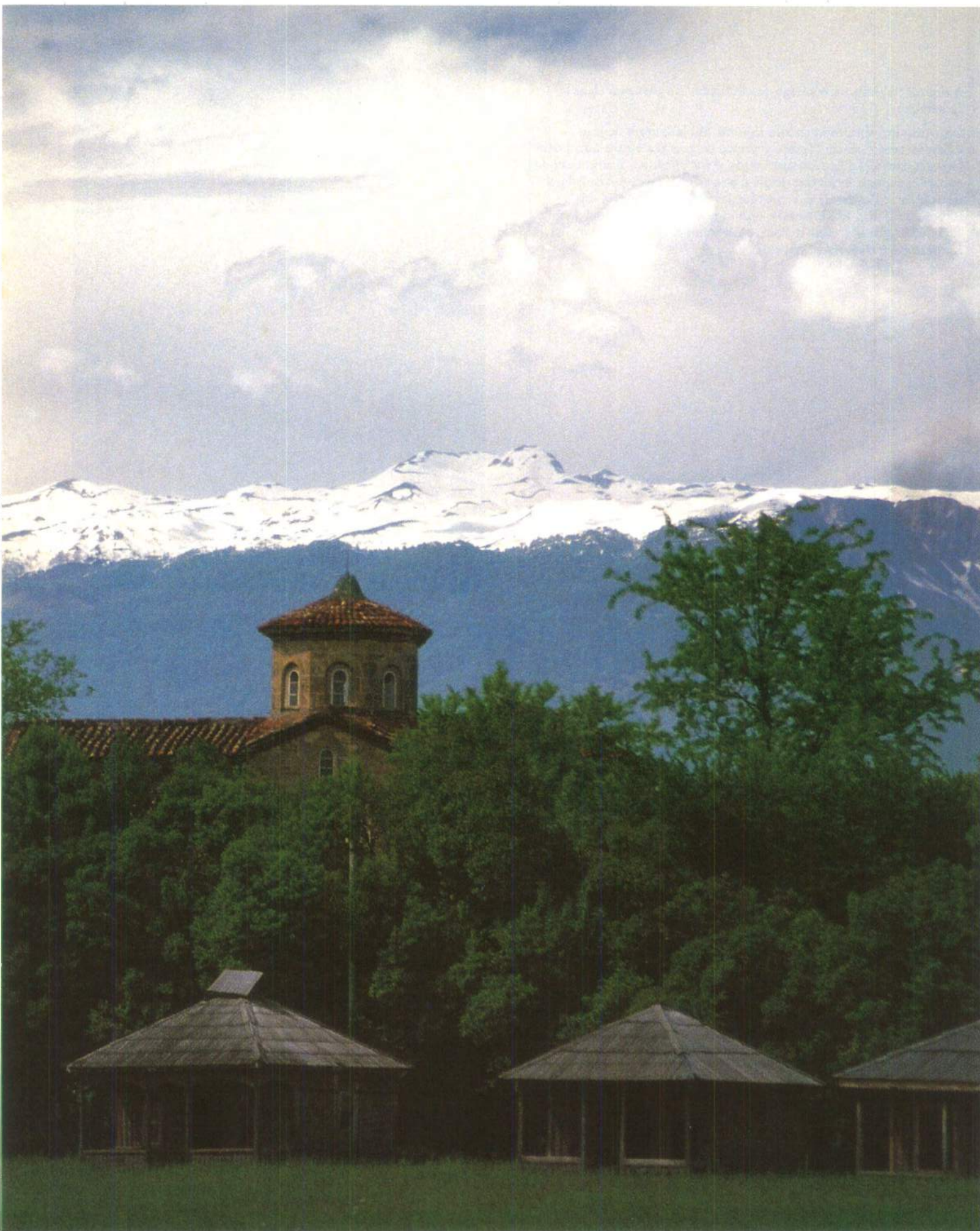
Les orthodoxes utilisent encore aujourd'hui la liturgie de Jean Chrysostome, Père de l'Église grecque, né vers 344 ou 354 à Antioche. Devenu patriarche de Constantinople, il fut victime d'intrigues et dut quitter la capitale byzantine. Exilé d'abord à Cucuse en Arménie, il reçut bientôt l'ordre de se retirer sur les côtes de la mer Noire, à Pityonte, aujourd'hui Pitsunda, non loin de Suğumi. Il mourut en chemin, à Comana, dans le Pont, en septembre 407; ses ossements auraient été transférés à Suğumi par après.



Ci-dessous: Aḡali Atoni (Nouvel Athos), église de Simon-Kananit (xe siècle).

L'église cruciforme à coupole qui s'élève dans l'ancienne Anakopia, antique lieu de sépulture des dignitaires d'Abkhazie, rappelle la mémoire de l'apôtre Simon, que les Géorgiens considèrent comme l'apôtre de leur nation. Longtemps utilisée comme bibliothèque, l'église est aujourd'hui rendue au culte.



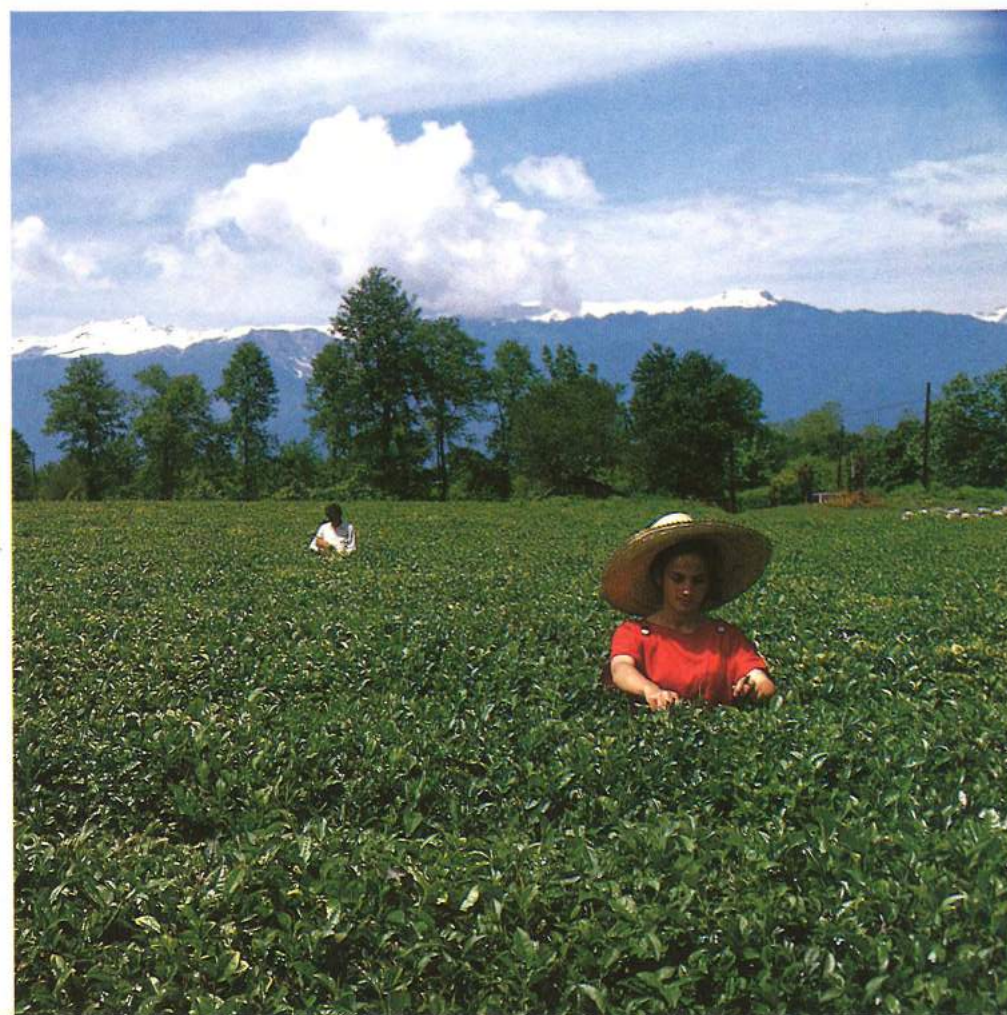




À gauche: Liḡni, église de la Dormition (xe/xie siècles), devant la chaîne du Grand Caucase.

À droite, en haut: Liḡni, palais des princes d'Abkhazie.

À droite, en bas: le thé "russe" est principalement récolté dans les grandes plantations des plaines de Colchide. Des machines spéciales ont permis d'accroître considérablement la production, mais les qualités les plus raffinées sont toujours cueillies à la main.





Des fidèles se rendent chaque jour à l'église de la Dormition de Liñni pour y prier la Mère de Dieu d'Abkhazie et offrir des cierges.

ARTS
DE GÉORGIE

Architecture

Les origines de l'architecture géorgienne

La Géorgie, peuplée depuis les temps les plus reculés, est parsemée de témoignages du passé remontant jusqu'au paléolithique. Des fouilles récentes ont prouvé l'établissement de populations dans le Kvemo-Kartli (Géorgie méridionale), dès le 5^e millénaire avant Jésus-Christ. Les habitations circulaires, en forme de *tholos*, étaient construites en briques crues de torchis autour d'un foyer central, dont la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit conique. Au 3^e millénaire, les habitants du centre et du sud de la Géorgie actuelle élevaient des maisons du type *megaron*: carrées, munies d'un foyer et d'un toit plat en bois soutenu par des piliers, et agrémentées d'un portique à colonnes. Ces deux types architecturaux ne sont pas sans affinité avec ceux du Proche-Orient occidental.

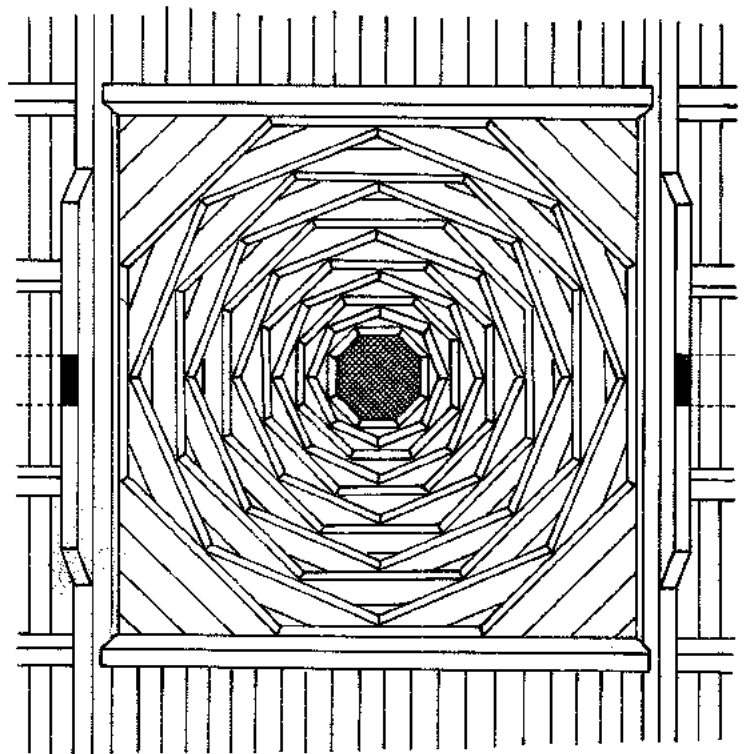
Comme les dolmens en Abhazie, les tombes kourganes, entre autres celles de Trialeti et de Samgori, apparurent à l'âge du bronze. Toutes ces sépultures, la plupart recouvertes en bois et étayées par des piliers, ressemblaient à des tumulus: au-dessus d'elles, en effet, un monticule de terre artificiel était élevé, qui symbolisait la voûte céleste. Outre leur intérêt architectural, les vastes tombes kourganes, souvent de plan complexe, sont remarquables également pour leur riche mobilier funéraire.

Les vestiges des murs de défense du site de Gumbati, épais et hauts de cinq à six mètres, montrent que l'habitat était solidement fortifié dès le second millénaire. Entre le x^e et le vi^e siècle, la cité troglodytique d'Uplistsiḡe, près de Gori, était une implantation urbaine fortifiée et connaissait une civilisation raffinée pour l'époque. Elle a pu compter jusqu'à 20.000 habitants et était encore occupée au xvii^e siècle. Près de 70 chambres ont déjà été restaurées sur un ensemble de 250; certaines d'entre elles datent de l'époque néolithique. Elles s'enfoncent profondément dans l'intérieur de la montagne, où se trouvent entre autres un espace cultuel datant de l'Antiquité, la «salle de Tamar» – une sorte de *darbazi* ou «salle de conseil» – et une grande salle voûtée à caissons. La cité troglodytique de Vardzia, établie à la fin du xiii^e siècle sur le haut cours de la Kura, représente le point culminant de l'architecture rupestre en Géorgie.

Du viii^e au i^{er} siècle avant Jésus-Christ, date de sa destruction dans un incendie, Vani comptait au nombre des cités les plus prospères de la Colchide (Géorgie occidentale): des routes pavées, une porte, des vestiges d'édifices cultuels y furent découverts, ainsi qu'un précieux mobilier funéraire.

C'est à la charnière des iv^e et iii^e siècles que fut édifiée la forteresse d'Armazistsiḡe, à Mtsḡeta, ville située au croisement d'importantes voies commerciales et qui fut la capitale de l'Ibérie (Géorgie orientale) du iv^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au ve siècle de l'ère chrétienne. Les fouilles menées à l'intérieur de l'enceinte ont dégagé les ruines d'un palais et d'un établissement de bains bien équipé, datant des ii^e-iii^e siècles après Jésus-Christ.

L'*Anabase* de Xénophon, historien grec du ive siècle avant Jésus-Christ, relate la traversée de l'Asie Mineure par l'armée grecque; en Arménie, les troupes arrivent à un village important: «On y voyait un palais pour le satrape et la plupart des habitations étaient surmontées de tours.» (*Anabase*, Livre IV, chap. 4). Ce type d'habitat, celui de la maison-tour, se rencontre encore aujourd'hui dans les régions montagneuses du nord de la Géorgie, en Svanétie et en Hevsurétie par exemple; dans chacune de ces régions, les maisons fortifiées présentent toutefois certaines particularités. L'auteur latin Vitruve, contemporain de Jules César, décrit dans son traité *Sur l'architecture* une forme d'habitat qui remonterait à une ancienne tradition géorgienne: «Au royaume de Pont, dans la Colchide, où les forêts fournissent le bois en grande abondance, voici la manière dont on s'y prend pour bâtir: après avoir couché par terre, à droite et à gauche, des arbres dans toute leur longueur, en laissant autant d'espace entre eux qu'il est nécessaire pour placer d'autres arbres en travers, on assemble ceux-ci avec les premiers, par les extrémités, de manière qu'ils enferment tout l'espace destiné pour l'habitation; ensuite, en posant des quatre côtés d'autres arbres qui portent les uns sur les autres au droit des angles et en les mettant à plomb de ceux d'en bas, on élève ainsi les murailles et les tours, en ayant le soin de remplir les intervalles entre les arbres avec des échelas et de la terre grasse. Pour faire le toit, on accourcit les arbres vers les extrémités, en les diminuant insensiblement et par degré à mesure qu'on les élève sur les quatre côtés, de manière à former une pointe au milieu, et l'on enduit le tout de feuilles et de limon; c'est ainsi que l'on fait un toit en croupe d'une manière rustique.» (VITRUVÉ, *Les dix livres d'architecture*, traduction intégrale de C. PERRAULT, 1673, revue et corrigée sur les textes latins et présentée par A. DALMAS, s.l., André Balland, 1965, p. 59).



Toit pyramidal des maisons traditionnelles de Géorgie occidentale.

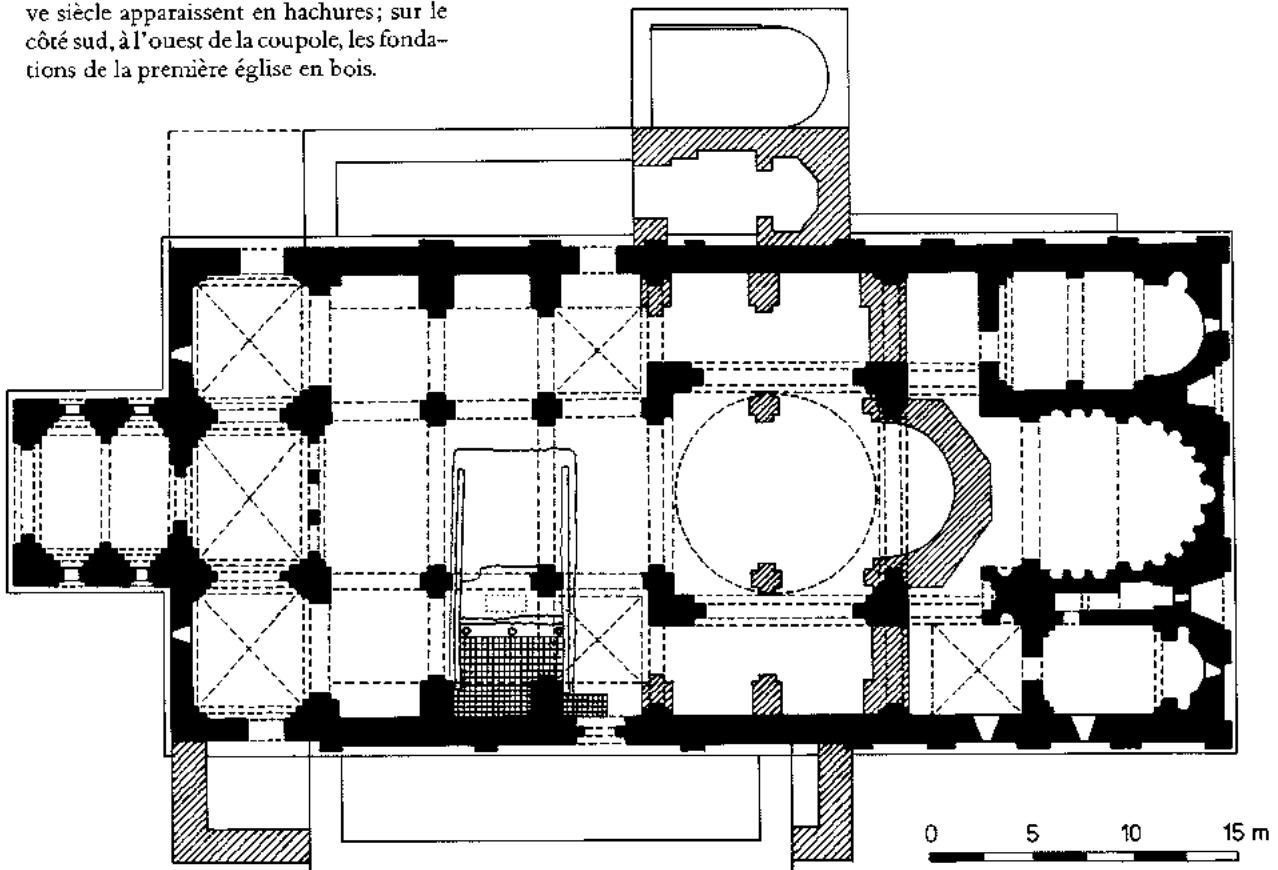
Il s'agit d'une variante de type *darbazi* des anciennes demeures souterraines, construite de manière traditionnelle jusqu'au début de ce siècle: la maison, quadrangulaire, était couverte d'un toit fait de poutres superposées en carré, en octogone ou en dodécagone, de manière à former une pyramide; cette toiture de bois, appelée *gvirgvini*, était munie à son sommet d'une ouverture permettant à la fois l'éclairage et l'évacuation de la fumée. À l'intérieur, les piliers principaux étaient décorés de sculptures.

Tous ces exemples témoignent de la riche et longue tradition architecturale en Géorgie avant même que ne s'imposent les types propres à l'architecture chrétienne.

L'architecture paléochrétienne

La christianisation de la Géorgie provoqua, en effet, un nouvel essor de l'architecture, désormais marquée surtout par l'influence syrienne. Le pays se couvre d'édifices destinés au culte de

Plan de la cathédrale de Sveti-Tshoveli à Mtsheta. Les fondations de la basilique du ve siècle apparaissent en hachures; sur le côté sud, à l'ouest de la coupole, les fondations de la première église en bois.



la nouvelle religion, particulièrement à l'endroit d'anciens sanctuaires païens, et, par après, sur les lieux où vécurent et furent enterrés les «treize Pères syriens».

Les premiers édifices religieux, au ive siècle, furent construits en bois, à Mtsḥeta, par exemple, où les fondations d'une église en bois remontant à l'époque de sainte Nino furent retrouvées lors des travaux de restauration de l'église de Sveti-Tḥoveli en 1970. Le bois fut ensuite remplacé par des blocs de calcaire ou de grès, de taille régulière, ou par des moellons destinés à la construction du vaisseau basilical, selon un type répandu en Arménie et dans le bassin oriental de la Méditerranée, qui consiste à englober les trois nefs sous une couverture unique à deux rampants. Des églises de ce type furent encore construites au xxe siècle, en particulier dans les régions montagneuses.

Dans le monastère de Samtavro, à l'emplacement des anciens jardins royaux de Mtsḥeta, la petite chapelle attribuée au roi Mirian, datée des premières décennies du ive siècle, témoigne de l'émergence d'un type nouveau, celui d'un bâtiment à coupole centrale: la coupole y couronne un espace d'à peine deux mètres de long, terminé par une abside en fer à cheval.

Les temples zoroastriens destinés au culte du feu ont également influencé les débuts de l'architecture chrétienne en Géorgie, notamment à Nekresi, en Kaḥétie. L'église du ive siècle peut passer pour une basilique à trois nefs mais est en fait constituée de trois salles accolées et unies par deux larges arcs, avec une partie centrale très élevée par rapport à sa largeur; l'abside dans l'épaisseur du mur n'est pas visible de l'extérieur. Cet édifice offre le témoignage d'une expérience architecturale nouvelle et significative de la période paléochrétienne en Géorgie.

La basilique de type «hellénistique» – à trois ou cinq nefs, recouvertes d'un toit en charpente et précédées d'un narthex et d'un atrium – n'est pas répandue en Géorgie, le seul cas ancien est celui de la basilique de Bičvinta (Pitsunda), à trois nefs et à colonnes, datée du ve siècle et découverte en 1952.

La Géorgie a privilégié la basilique de type «asiatique», dont l'un des premiers exemples importants est l'église de Sion à Bolnisi, érigée de 478 à 493 d'après les données d'une inscription. Un toit unique recouvre les trois nefs, la nef médiane voûtée en berceau étant plus haute que les deux nefs latérales munies d'une voûte en quart de rond ou demi-berceau; l'abside de la façade orientale est saillante à l'extérieur. L'église se distingue également des basiliques à trois nefs telles qu'elles sont construites en Arménie à la même époque, par la présence de cinq paires de piliers cruciformes soutenant des arcs doubleaux.

À Mtsḥeta, la restauration de la cathédrale de Sveti-Tḥoveli a dégagé les fondations d'une ancienne basilique à trois nefs, datant de l'époque de Vaḥtang Gorgasal, qui devait être deux fois plus grande que le Sion de Bolnisi. La basilique d'Urbnisi (ve-vie siècles) est du même type, mais la nef centrale, plus élevée, a un toit indépendant des collatéraux; l'abside semi-circulaire et les deux petites chambres rectangulaires terminant les nefs latérales sont inscrites dans l'épaisseur du mur. La séparation des nefs n'est plus marquée que par quatre paires de piliers, car l'évolution va dans le sens d'un allègement progressif de la structure de la nef centrale dans les basiliques des vie et viie siècles; à terme, il reste deux paires de piliers à l'église d'Ančišati, à Tbilisi, datée du vie siècle. À l'exception des églises situées sur les côtes de la mer Noire, une région marquée par l'influence hellénistique, les basiliques géorgiennes utilisent les piliers plutôt que les colonnes.

C'est pour répondre à des besoins liturgiques que se développa, dans la première moitié du

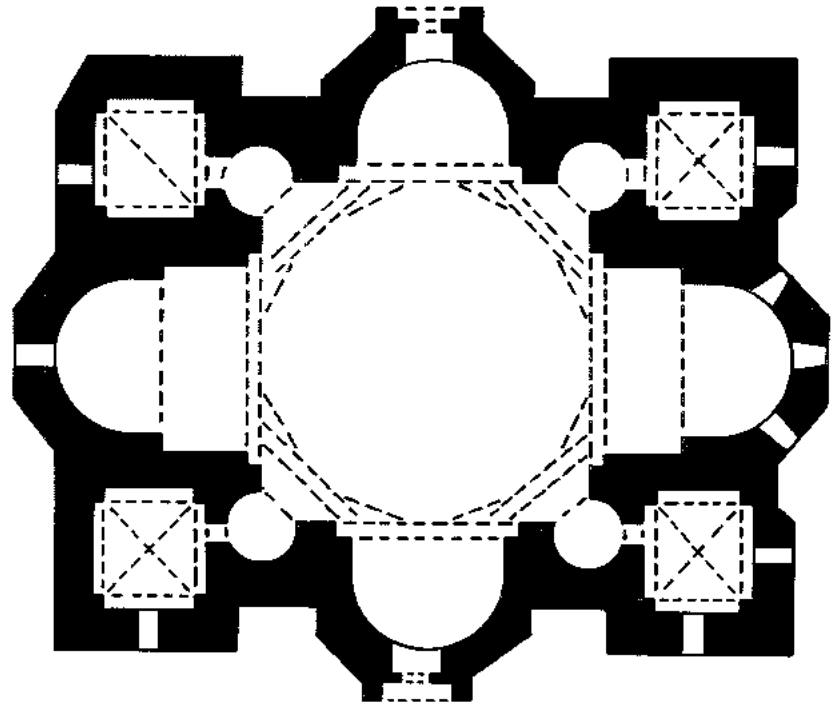
vi^e siècle, le plan, typiquement géorgien, de la basilique dite à trois églises, dans laquelle les trois nefs sont nettement séparées par des cloisons murées ouvertes seulement en certains endroits (Kvemo Bolnisi, Vanati, Ruispiri); cette typologie ne se retrouve pas en Arménie, où l'architecture sacrée est pourtant très proche des modèles géorgiens. Utilisée surtout dans les complexes monastiques, la basilique à trois églises atteignit sa perfection technique et artistique aux vi^e et vii^e siècles, dans les églises principales des monastères de Zegani et de Nekresi et à Vačnadziani (aujourd'hui Šroma).

Toutefois, le plan le plus typique de l'architecture religieuse géorgienne fut le plan central appliqué aux églises à coupole. Le bâtiment de plan central était connu depuis toujours des Géorgiens, qui l'utilisaient pour leurs habitations de type *darbazi*, une demeure carrée munie d'un toit en forme de coupole; dans le domaine de l'architecture sacrée, cette typologie se développa aussi à côté du plan basilical dès le i^{er} siècle. De nouvelles solutions architectoniques furent découvertes, et, dès le milieu du vi^e siècle, les Géorgiens purent construire des églises de plan central de grande taille et d'un haut niveau artistique. Dans l'architecture antique et paléochrétienne, même en Arménie, la silhouette extérieure des édifices centraux à coupole était compacte; en Géorgie, au contraire, le plan extérieur répond au plan intérieur, qui se développe en forme de croix simple, de triconque ou de tétraconque.

L'église Saint-Jean-Baptiste du monastère de Šio-Mgvime, près de Mtsḥeta, est un des premiers exemples d'édifice à coupole en croix grecque libre qui soit conservé en Géorgie (vi^e siècle). Du même type, l'église de la Trinité de Samtsevrissi, non loin de Gori, fut édifiée au vii^e siècle sur un soubassement à degrés; gravement endommagé par un tremblement de terre en 1940, ce joyau architectural fut restauré en 1952-1953.

Le plan tétraconque à coupole, qui offrait plus de possibilités de variations, se développa à côté du plan en croix libre: les plans centraux constituent, en effet, une des thématiques préférées de l'architecture chrétienne d'Orient et il n'est pas étonnant qu'ils y aient connu une vaste gamme de variétés. L'église de Manglisi, reconstruite et fortement remaniée au xi^e siècle, remonte à un simple tétraconque à coupole du dernier quart du ve siècle. L'église de Ninotsminda ou Sainte-Nino, en Kaḥétie (seconde moitié du vi^e siècle), montre l'évolution du tétraconque sur lequel viennent se greffer quatre chambres disposées sur les diagonales, ce qui donne à l'édifice un plan octoconque.

L'église de Džvari, ou église de la Croix, présente le plan le plus typique et le plus parfait de l'architecture paléochrétienne en Géorgie. Dominant Mtsḥeta, elle se dresse à l'endroit où, au i^{er} siècle, sainte Nino aurait érigé une grande croix de bois à l'emplacement d'un lieu de culte païen. Dans la première moitié du vi^e siècle, le prince Guram, érithave ou prince du Kartli, fit construire à côté de la croix une petite chapelle, restaurée depuis 1985. Au flanc de celle-ci, le fils de Guram, Stepane I^{er}, bâtit l'église de la Croix, entre 586/587 et 604/605: l'église est un tétraconque avec un axe est-ouest légèrement allongé; elle est pourvue de quatre chambres d'angle reliées au centre de l'édifice par des niches de passage outrepassées – une typologie qui ne se retrouve qu'en Géorgie et en Arménie. D'après une inscription, la salle d'angle sud-ouest, la seule à comporter un accès vers l'extérieur, était destinée aux femmes. La partie centrale est coiffée d'une coupole reposant sur un système de trompes en trois niveaux; les pendentifs, qui, dans l'architecture byzantine, assurent la transition entre le plan quadrangulaire de la partie inférieure et la structure circulaire de la coupole, ne furent utilisés en Géorgie qu'à partir de la fin du



Plan de l'église tétraconque à coupole de Džvari, près de Mtsheta.

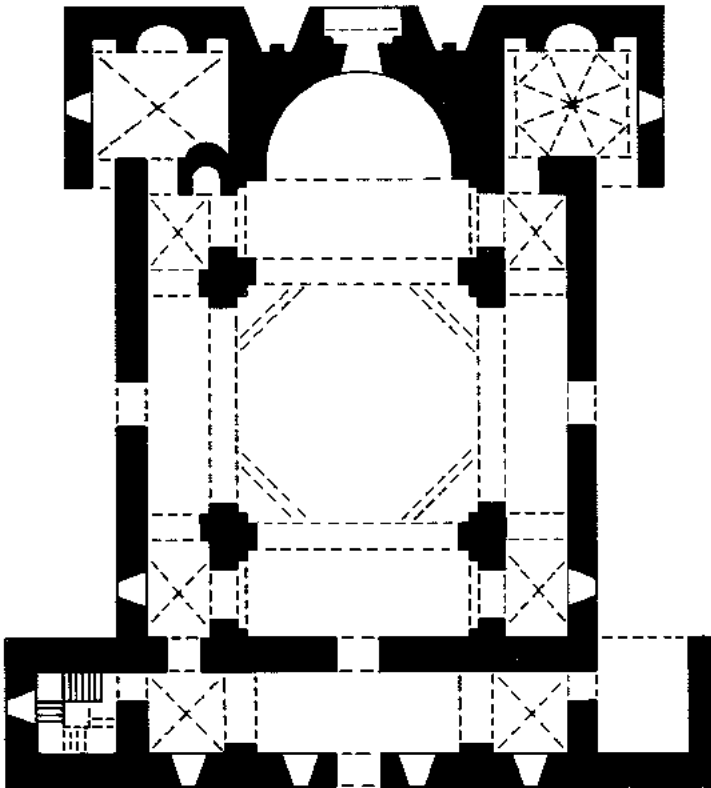
ixe siècle. L'organisation harmonieuse de l'espace intérieur apparaît également à l'extérieur, où se distingue aisément le plan à croix inscrite. Comme la façade orientale butte contre l'escarpement du rocher et que la façade nord est flanquée par la petite chapelle de Guram, seuls les murs ouest et sud furent décorés de bas-reliefs et de sculptures ornementales. L'église de Džvari a servi de modèle à de nombreux édifices, en Arménie, comme le montre par exemple l'église Sainte-Rhipsimé à Etchmiadzin (618), et surtout en Géorgie.

Les deux petites églises du complexe monastique de Dzveli-Šuamta («Vieux-Šuamta») en Kahtétie (viii^e siècle) sont des répliques, réduites et simplifiées, de Džvari; de la même époque, la cathédrale de Martvili en Géorgie occidentale ne se distingue de son modèle que par les proportions entre les différentes parties de l'édifice et par l'ornementation de la façade. L'église de Sion, à proximité du village de Didi Ateni, ressemble aussi à Džvari par sa disposition d'ensemble et par bien des détails; l'intérieur n'a peut-être pas l'harmonie du modèle, mais il est resté quasi intact, contrairement à l'extérieur, modifié au x^e siècle. D'une manière générale, le rôle joué par l'église de Džvari dans le Caucase peut être comparé à celui joué dans le monde byzantin par Sainte-Sophie, édifiée quelque cinquante ans plus tôt et qui a orienté pour des siècles toute l'architecture byzantine.

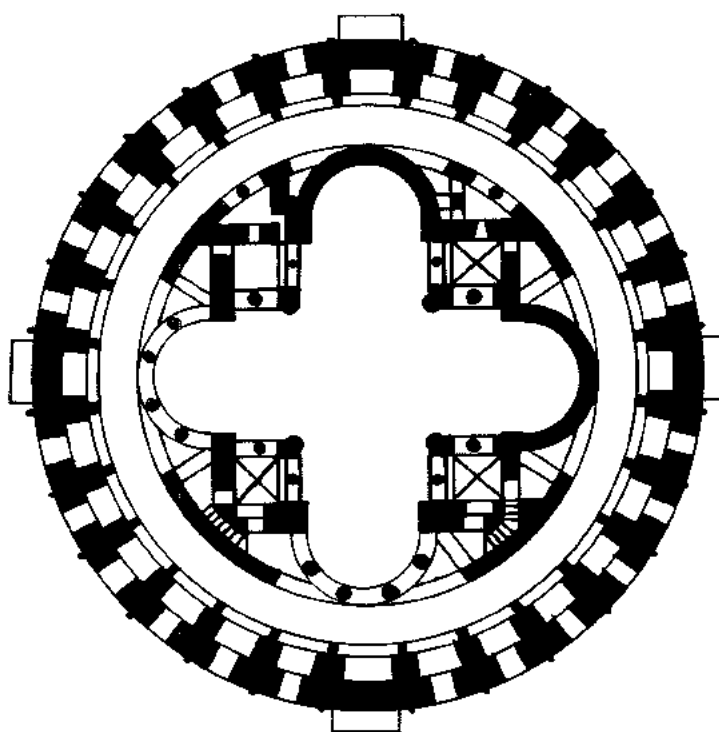
Avec l'accroissement des communautés chrétiennes, il devint nécessaire d'agrandir l'espace intérieur des églises. Plusieurs nouveaux modèles furent expérimentés, témoignant de la capacité d'invention de la culture géorgienne. Dans l'église du Sauveur de Tsromi, édifiée de 626 à 634, la coupole, pour la première fois en Géorgie, ne repose plus sur les murs, mais sur quatre piliers libres; la coupole, qui s'était effondrée, fut remontée en 1985. L'abside, inscrite dans l'épaisseur du mur, est flanquée de deux chambres latérales, mais la façade extérieure est à trois pans

coupés: deux niches triangulaires séparent le mur de l'abside de celui des chambres. Ces innovations furent utilisées dans bon nombre d'églises à coupole à croix inscrite jusqu'au XIII^e siècle, en Géorgie et en Arménie, comme à Sainte-Gaiané de Vagharšapat.

Une autre variété du plan central à coupole qui connut un certain succès en Géorgie est le tétraconque inscrit dans un déambulatoire circulaire à deux niveaux, avec une coupole s'appuyant sur les quatre salles latérales à trois niveaux situées entre les absides; à l'extérieur, l'édifice faisait l'effet d'un cylindre massif. Deux églises dans la province historique du Tao, en Turquie actuelle, relèvent de ce type architectural, un type byzantin des IV^e-VI^e siècles: les églises d'Ishani et de Bana, deux tétraconques à collatéral annulaire. À Ishani, suite à diverses transformations, seule l'abside a conservé l'aspect de l'édifice original des années 630, aujourd'hui en ruines, comme l'église arménienne de Zvartnots fondée vers 645 par le catholicos arménien Nersès III, originaire du Tao, et dénotant une influence byzantine. L'église circulaire de Bana a mieux résisté, car elle ne fut détruite qu'au XIX^e siècle; elle remonterait au VII^e siècle selon les uns, aux années 881-923 selon d'autres.



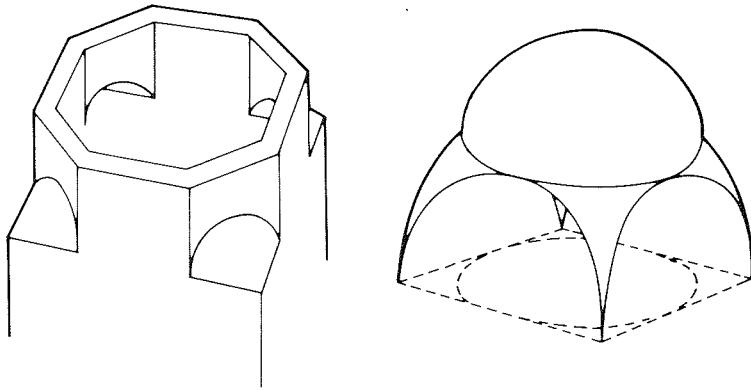
Plan de l'église du Sauveur de Tsromi.



Reconstitution du plan de l'église circulaire de Bana.

La période de transition

Les invasions arabes et la dévastation du pays entraînèrent, dans la seconde moitié du **vii^e** siècle, le déclin économique et culturel de la Géorgie. Seul le Kartli resta durablement sous la domination arabe; le reste du royaume se morcela en principautés, et plusieurs centres politiques se développèrent dans lesquels la culture géorgienne put être entretenue. Au cours des **viii^e** et **ix^e** siècles, le réveil de la conscience nationale relança l'activité créatrice, qui bénéficia aussi du fait que la Géorgie, qui s'était déclarée en faveur de l'orthodoxie dès **610**, était restée à l'abri du mouvement iconoclaste répandu dans l'Empire byzantin à cette époque et si funeste à l'expression artistique. Du **viii^e** au **x^e** siècle, en raison de l'isolement des territoires, les Géorgiens développèrent des types architecturaux particuliers où se mêlent harmonieusement traditions et innovations. Les moines missionnaires propagent l'influence syrienne, tandis que Byzance apporte en Géorgie la coupole sur pendentifs, comme à Vačnadziani (église principale du monastère de Kvclatsminda), et les tribunes, comme à Gurdžani, Samšvilde et Pitsunda.



La coupole peut reposer soit sur des trompes d'angle (à gauche) assurant la transition du carré à l'octogone, soit sur des pendentifs (à droite).

L'allongement de l'axe est-ouest et une tendance à la verticalité marquent aussi les constructions de cette époque; les deux types jusque là distincts du vaisseau basilical et de l'église à coupole sont parfois mêlés. L'église de Kvela-Tsminda ou église de Tous-les-Saints de Gurdžaani en Kaĥétie, basilique à trois nefs du VIII^e siècle, présente même deux coupoles dans l'axe longitudinal – cas unique dans le Caucase – sans que la présence de celles-ci commande l'organisation de l'espace intérieur.

La multiplication des absides est une tendance qui se retrouve dans plusieurs régions de Géorgie. L'église de Katšhi, en Géorgie occidentale, et celle de Bočorma, en Géorgie orientale, sont des édifices hexaconques à plan central; dans la région de Martvili, une église à huit absides fut découverte il y a une vingtaine d'années. L'église de Kumurdo (964), sur le haut cours de la Kura près de la frontière turque, résulte de la contamination d'un plan central hexaconque à coupole et d'un vaisseau basilical: la partie centrale, sous la coupole, est munie d'une abside principale dans l'axe longitudinal et de deux absides de chaque côté, tandis que l'abside ouest est remplacée par une nef. Une variation du même genre apparaît dans la cathédrale de Nikortsminda, dans la province du Rača, au nord-ouest de la Géorgie, construite de 1004 à 1014 sous le règne du roi Bagrat III; elle présente également cinq absides inscrites dans un plan hexagonal, le sixième côté ouvrant sur un bras occidental rectangulaire, mais ici les absides sont placées circulairement autour de la salle centrale à coupole. Si l'intérieur gravite autour de l'axe zénithal, l'extérieur, remarquablement décoré de bas-reliefs figuratifs et ornementaux, donne l'apparence d'une église cruciforme normale.

L'influence byzantine est particulièrement sensible dans les bâtiments religieux édifiés sur les bords de la mer Noire au X^e siècle. L'abside centrale de l'église cruciforme à coupole de Mokvi, une église à cinq nefs, trois nefs principales et deux nefs latérales très étroites, bâtie sous le règne de Léon III (957-967), était à l'origine ornée d'une mosaïque. Comme à Mokvi, l'église de Simon-Kananit à Anakopi, l'actuelle Aĥali-Atoni (Nouvel-Athos), et celle de Liĥni sont couvertes d'une coupole posée sur quatre piliers libres. Dans la seconde, trois grandes arches ont été placées pour protéger les entrées latérales et celle de la façade ouest. Dans l'église de la Mère-de-Dieu de

Pitsunda (Bičvinta), édifice en croix inscrite du xe siècle, la coupole repose sur les murs de l'abside centrale et sur deux piliers libres; la technique de construction, en briques et en pierres de taille, est typiquement byzantine. L'architecture du Tao-Klardžeti, au sud-ouest de la Géorgie, le long des rives méridionales de la mer Noire, fut également riche et variée.

La province du Tao-Klardžeti, en Turquie actuelle, patrie de la branche géorgienne des Bagratides, se remit rapidement des incursions arabes et devint un des plus importants centres de civilisation géorgienne. Les monastères, comme ceux de Oḥta-Eklesia (ou «Quatre-Églises», aujourd'hui Dört kilise), d'Oški et d'Opiza, s'étaient acquis une renommée considérable dans les domaines artistique et scientifique. Dans les premières décennies du ix^e siècle, Ašot I^{er} Bagrationi fit reconstruire le monastère d'Opiza, fondé peut-être à l'époque de Vaḥtang Gorgasal. À côté de la grande église cruciforme à coupole, dont le bras occidental est allongé, des ruines de divers bâtiments monastiques sont encore conservées. L'église du monastère d'Oḥta-Eklesia date du règne de David le Curopalate, souverain du Tao-Klardžeti dans la seconde moitié du xe siècle; il s'agit d'une basilique à trois nefs avec tribunes et munie de quatre paires de piliers situées à intervalles irréguliers; l'élévation de la nef centrale est une innovation. L'église de Parḥali, située dans les étroites gorges d'une petite rivière, et postérieure de quelques années, a été construite sur le même plan.

Le monastère d'Oški, établi dans les gorges du Tortumi, fut un des plus importants centres de la civilisation géorgienne au xe siècle: l'église, fondée par David III le Curopalate et son frère Bagrat Bagrationi vers 960-970, est particulièrement significative de l'architecture sacrée de l'époque. Vu de l'extérieur, l'édifice a l'aspect d'une basilique, mais présente, à l'intérieur, un plan triconque avec un allongement du bras occidental de la croix, qui fait de cette partie une véritable salle. Deux piliers octogonaux et deux autres cruciformes soutiennent une coupole posée sur un tambour dont les vingt-quatre côtés sont ornés d'arcatures aveugles. Devant l'entrée sud, un petit portique ajouré a été édifié et richement décoré; cet élément fera désormais partie de l'ornementation des façades des églises géorgiennes. Le monastère de Ḥaḥuli, situé également dans la vallée du Tortumi, fut un autre foyer culturel important; une chronique géorgienne attribue à David le Curopalate la fondation de la grande église cruciforme à coupole, dans la seconde moitié du xe siècle. Il faut encore mentionner, dans le Tao-Klardžeti, l'église d'Išḥani, construite au début du xie siècle avec des matériaux de remploi provenant des ruines d'un édifice du viii^e siècle.

Le deuxième «âge d'or» de l'architecture géorgienne

La réunification de la Géorgie par le roi Bagrat III (975-1014) et la prospérité économique de la fin du xe et du début du xie siècle permirent à l'architecture de connaître un nouvel essor. Un style nouveau se développa, dont les cathédrales d'Oški et de Ḥaḥuli avaient jeté les bases; la décoration extérieure acquit une importance croissante et le pittoresque devint un argument de style.

Des cathédrales sont édifiées dans les grands centres de Géorgie pour manifester la nouvelle puissance du pays unifié: outre la cathédrale d'Oški, la cathédrale de Bagrat III à Kutaisi en Géorgie occidentale, Sveti-Tshoveli à Mtsjeta dans le Kartli et la cathédrale Saint-Georges d'Alaverdi en Géorgie orientale furent les trois plus grandes églises du haut Moyen Âge.

Kutaisi, métropole de l'ancienne Colchide et lieu de résidence de Bagrat III, souverain de la Géorgie unifiée, resta pendant près de 150 ans la capitale et le plus grand centre culturel du pays, jusqu'à la fin de la domination arabe. C'est là que Bagrat et sa mère fondèrent la cathédrale de la Mère-de-Dieu, achevée en l'an 1003, comme l'indique une inscription gravée sur l'édifice. Elle était alors la plus vaste de toutes les églises géorgiennes et allait dominer de sa silhouette la ville de Kutaisi et l'immense vallée du Rioni pendant près de sept siècles, jusqu'à sa destruction par les Turcs en 1691. La coupole et les voûtes ont disparu, mais les ruines donnent une idée de la majesté de la cathédrale et de la richesse de sa décoration; depuis 1951, des travaux de restauration ont dégagé la cathédrale des constructions postérieures. Comme à Oški, le plan est celui d'une église cruciforme triconque, avec une coupole au centre soutenue par quatre piliers libres, mais ici l'axe longitudinal est divisé en trois nefs, munies d'absides comme le transept. Le bras occidental de la basilique fut augmenté d'un narthex surmonté d'une tribune destinée au souverain et accessible par un escalier. Au début du XI^e siècle, une tour à trois étages, dont il ne reste que la partie inférieure, fut érigée au coin nord-ouest de la cathédrale pour servir d'habitation à l'évêque du lieu ou aux membres de la famille royale; elle interrompt la galerie qui borde toute la moitié occidentale de la cathédrale, de l'abside nord à l'abside sud du transept. Les porches ouest et sud furent ajoutés quelques décennies plus tard; le premier a été reconstruit, mais le second a gardé son aspect original, typique de l'architecture sacrée d'Arménie et de Géorgie. La décoration intérieure a totalement disparu, tandis que les façades extérieures portent encore leurs arcatures aveugles.

Près de Telavi en Kahétie, dans la vallée de l'Alazani, se dresse la cathédrale Saint-Georges d'Alaverdi, la plus haute de la Géorgie médiévale. Aucune source ne précise le moment de sa fondation, qui date sans doute du premier quart du XI^e siècle; la coupole, endommagée par les Mongols, fut rénovée au X^e siècle; l'église fut restaurée une seconde fois après le séisme de 1742. Église cruciforme à coupole, pourvue d'un vaste transept à abside, elle est la dernière représentante du groupe d'Oški et de Kutaisi; ici, cependant, le triconque est contenu dans un rectangle et le bras occidental est augmenté de chaque côté de deux pièces latérales. La coupole repose sur quatre piliers libres, massifs, à colonnes engagées. Un escalier, situé au nord-est, mène à la partie orientale des tribunes, réservée aux chœurs. L'intérieur est impressionnant tant l'élévation exceptionnelle du bâtiment lui confère du dynamisme. Une galerie entourait à l'origine les trois côtés de la partie occidentale (de l'abside sud à l'abside nord) et servait d'entrée; elle fut retirée au siècle dernier. À côté de cette typologie répandue à l'époque, la cathédrale d'Alaverdi possède également quelques traits caractéristiques de Kahétie, comme la sobriété du décor des façades aux arcades aveugles. Les murs extérieurs, en travertin et en moellons, réparés avec des briques au cours du XIX^e siècle, ont été crépis et blanchis pour masquer l'utilisation de matériaux différents.

La cathédrale de Sveti-Tshoveli à Mtsjeta, siège officiel du catholicos-patriarche de Géorgie, est la plus vaste et la plus célèbre des églises géorgiennes. Le nom de Sveti-Tshoveli, ou «pilier vivifiant», était déjà porté par la petite église en bois du IV^e siècle édifiée à l'endroit où, selon

la légende, sainte Nino aurait découvert sous un cèdre du Liban la tunique sans couture du Christ; le tronc de l'arbre fut intégré dans la construction et est encore vénéré aujourd'hui, avec la tunique, dans la cathédrale. Celle-ci fut construite entre 1010 et 1029; le maître d'œuvre Arsukidze, auquel le catholicos Melchisédek avait confié l'entreprise, y intégra des sections de la basilique en pierre de Vahtang Gorgasal (ve siècle), comme l'ont révélé les fouilles des années 1960-1970. Arsukidze allongea considérablement l'axe longitudinal en reculant l'abside principale vers l'est et en ajoutant à l'ouest un narthex et un portique. Quatre gros piliers libres supportaient un tambour d'une hauteur exceptionnelle, surmonté de la coupole. À l'extérieur, les façades présentent un riche décor sculpté et des arcatures aveugles; dans le mur oriental, deux niches triangulaires indiquent la position de l'abside et des deux pastophories qui l'encadrent, chacune à deux niveaux. La plupart des peintures qui couvraient les murs intérieurs ont disparu, mais, dans la conque de l'abside, un Christ du xie siècle a pu être dégagé des couches de peintures successives. La cathédrale de Sveti-Tshoveli, lieu de sépulture des rois de Géorgie, fut détruite à plusieurs reprises et chaque fois reconstruite: après le séisme de 1283 comme après l'invasion de Tamerlan à la fin du xive siècle; peu après, Alexandre Ier, roi du Kartli (1424-1446), remonta la coupole qui s'était effondrée et modifia le bras occidental; d'autres modifications furent apportées à la coupole et à la voûte au xvii^e siècle. L'enceinte actuelle, qui entourait notamment l'église et deux palais, remonte dans sa forme actuelle au xviii^e siècle, mais le porche à deux étages est contemporain de la cathédrale et pourrait bien être l'œuvre d'Arsukidze lui-même.

Kutaisi, Alaverdi, Sveti-Tshoveli: l'importance historique et l'extraordinaire impact artistique de ces trois cathédrales sont résumés par Giorgi Čubinašvili, dont les travaux ont fait progresser d'une manière décisive l'histoire de l'art géorgien: «Chacune de ces cathédrales exprime une nouvelle approche stylistique. Les compositions architectoniques créent des formes pittoresques, modifient la conception de l'espace intérieur et permettent des passages aisés entre les différentes parties des édifices. Aucune de ces parties n'est indépendante des autres, aucune n'a une signification en dehors de celles qui l'entourent; chacune, au contraire, est subordonnée au plan et aux qualités artistiques de l'ensemble du bâtiment. La décoration aussi participe de cette idée: elle se développe d'une manière extraordinaire et donne naissance à une variété infinie de motifs».

À Mtsheta encore, non loin de Sveti-Tshoveli, le monastère de Samtavro abrite l'église du Sauveur, qui remonte également à la première moitié du xie siècle; érigée à côté de la petite chapelle à coupole du ive siècle, elle servit de mausolée au roi Mirian et à son épouse Nana. Du point de vue artistique, cette église cruciforme à coupole se situe dans la tradition de la cathédrale de Mtsheta, bien que présentant un plan plus court et plus sobre. Endommagés par le séisme de 1283, comme à Sveti-Tshoveli, la coupole et le tambour furent réparés à la fin du xiii^e et au début du xiv^e siècle avec les matériaux d'origine; de même, les rénovations des xvii^e et xviii^e siècles n'ont guère altéré la structure de départ. La décoration extérieure a été particulièrement soignée: les surfaces lisses dominent sur les façades est et ouest, tandis que les murs nord et sud sont revêtus de l'ornementation luxuriante typique de cette époque, où de larges bandeaux décoratifs encadrent les portails et les fenêtres. Contemporain de l'église, un élégant porche à coupole surbaissée et voûte en étoile a été ajouté au portail sud et sert de chapelle.

Variante réduite des grandes cathédrales géorgiennes du xie siècle, l'église de Samtavisi est située près de Kaspi, entre Gori et Mtsheta, sur la route reliant la Géorgie occidentale à la Géor-

gie orientale. La coupole et le tambour élevé, soutenus par quatre gros piliers libres octogonaux, ainsi que les arcatures aveugles qui scandent les murs extérieurs donnent à l'ensemble de l'édifice des proportions élancées. Sur la façade orientale, le décor allie virtuosité technique et goût du détail, comme dans les encadrements de fenêtres et dans divers motifs sculptés: griffon, lys stylisés, et surtout la grande croix-arbre de vie au-dessus de la fenêtre de l'abside. Le long de cette croix, une inscription rapporte que la cathédrale fut commandée par l'évêque Hilarion Samtavneli en 1030; une autre, que l'édifice fut achevé en 1186. Victime du tremblement de terre de 1283, puis des Mongols, la cathédrale a encore vu sa coupole, le tambour et la façade ouest rénovés dans les années 1470, si bien qu'aujourd'hui seule la façade orientale et le mur d'enceinte sont véritablement d'origine. Telle quelle, cependant, l'église épiscopale de Samtavisi compte parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture géorgienne médiévale.

Celle-ci a su se maintenir à un niveau artistique et technique très élevé depuis le début du xte jusqu'aux premières années du xiiie siècle: les réalisations d'Iřhani, de Samtavro et de Samtavisi en témoignent, ainsi que les églises du complexe monastique de Gelati. Le monastère, fondé en 1106 par David IV le Bâtitseur (1089-1125) à proximité de sa résidence royale de Kutaisi, était appelé dès l'origine à devenir un centre de culture et de sciences, dans une Géorgie en plein épanouissement. Les constructions furent achevées sous le règne du fils de David, Demetre Ier (1125-1156). Le complexe comprend trois églises, consacrées à la Mère-de-Dieu, à Saint-Georges et à Saint-Nicolas, ainsi qu'un campanile et les bâtiments de l'Académie. Au-delà du mur d'enceinte s'étendait le *soĥasteri*, zone d'habitation des moines – tenus à la règle du silence – avec une hôtellerie, le *xenon*, et un hôpital. Les trois églises, le campanile et l'Académie formaient un ensemble architectural dont le centre était le catholicon, ou église principale, consacrée à la Mère-de-Dieu et construite entre 1106 et 1125, vaste basilique cruciforme à trois nefs, couronnée d'une coupole légèrement déplacée vers l'est. Par la suite, des porches et des chapelles furent ajoutés sur les côtés nord, ouest et sud, ainsi que deux absides latérales à l'est, ce qui porte leur nombre à cinq, toutes semi-circulaires à l'intérieur et polygonales à l'extérieur. Les façades de la partie centrale, au-dessus des porches et des chapelles, sont décorées surtout d'arcatures aveugles; comme dans les églises byzantines, en effet, la décoration se concentre ici à l'intérieur: galeries, étages, tribune au-dessus du narthex, gynécée au-dessus des nefs dans la partie ouest. Les fresques peintes sur l'ordre de Demetre Ier entre 1125 et 1130 ont presque toutes disparu lorsque le catholicon fut incendié par les Turcs au début du xvie siècle; seul le narthex en conserve des fragments. D'autres peintures, des xiiie-xiiiie siècles, ornent le mur sud de l'église. Le reste de la décoration est l'œuvre des rois d'Imérétie, aux xvie-xviiiie siècles, de même que le portrait du fondateur sur la paroi nord. Mais le joyau de la cathédrale date des années 1125-1130, une grande mosaïque à fond d'or sur la conque de l'abside principale représentant une Vierge à l'Enfant entourée des archanges Michel et Gabriel: la présence de cette mosaïque, fait inusité dans les régions du Caucase, témoigne des relations particulières du monastère avec le monde byzantin.

L'église Saint-Georges, du xiiiie siècle, répète en plus petit le schéma du catholicon et sa technique de construction: c'est un édifice cruciforme à coupole à trois nefs, avec des absides saillantes à l'extérieur et des arcades aveugles sur l'abside centrale. Les fresques du xvie siècle présentent des scènes du Nouveau Testament et de la vie de saint Georges et les portraits de plusieurs personnages illustres de Géorgie orientale. De l'autre côté du catholicon, à l'ouest, Saint-Nicolas (xiiiie siècle) fait pendant à Saint-Georges, mais ne lui ressemble guère. Il s'agit d'une

chapelle à deux niveaux – typologie exceptionnelle en Géorgie, mais qui se retrouve en Arménie et à Bačkovo en Bulgarie – ; l'étage inférieur, ouvert sur les quatre côtés par des arcs, servait de passage entre le catholicon et l'Académie proprement dite, tandis qu'un escalier en pierre mène à la petite chapelle située à l'étage. Le campanile fut construit à la fin du XIII^e siècle à côté de Saint-Nicolas, au-dessus d'un puits qui alimentait le complexe en eau. Selon sa volonté, David le Bâtitteur fut inhumé dans le porche sud de l'enceinte, là où passait la route de Kutaisi : les générations allaient ainsi fouler sa tombe et se souvenir de lui.

Du bâtiment de l'Académie, qui comprenait deux niveaux, il ne reste que des ruines : la grande salle de 30 mètres sur 10 était couverte d'un toit en bâtière et éclairée par trois fenêtres en plein-cintre descendant presque jusqu'au sol ; à l'intérieur, la chaire professorale, des sièges pour les étudiants et des niches destinées au rangement des livres et des instruments d'écriture sont encore visibles.

Le monastère de Gelati, que son fondateur, David IV, avait doté de riches propriétés et de nombreux privilèges, resta longtemps un foyer scientifique et culturel ; il fut malheureusement mis à sac et rançonné, lorsque les Turcs ottomans attaquèrent la Géorgie orientale en 1510. Sous le règne du prince d'Imérétié Bagrat III (1510-1565), le monastère fut rétabli et choisi comme lieu de résidence par le patriarche de Géorgie occidentale : le bâtiment de l'Académie servit dès lors de réfectoire aux moines. En 1759, les Turcs pillèrent à nouveau le complexe et dérobèrent les œuvres d'art et les objets précieux. Les bâtiments, qui n'ont pas cessé de se délabrer depuis lors, ont été récemment rénovés ; au mois d'août 1988, le monastère, entre-temps transformé en musée, fut cédé à l'Église géorgienne à des fins liturgiques.

Les architectes géorgiens, qui avaient toujours soigné la décoration des façades de leurs édifices religieux, se mirent, à partir du début XIII^e siècle, à concentrer le décor à l'intérieur. Deux édifices font exception : Gelati et l'église cruciforme de Tigva, fondée par la fille de David le Bâtitteur en 1152, mais les églises de la seconde moitié du XIII^e jusqu'au milieu du XIV^e siècle, surtout dans le Kartli, présentent cette nouvelle caractéristique : aux sculptures des façades répondent, à l'intérieur, des peintures murales d'une grande qualité artistique. La plupart de ces églises sont de taille modeste, situées dans des régions écartées où elles servaient de chapelle puis de sépulture aux princes locaux. Les basiliques à coupole et à trois nefs, en forme de croix inscrite dans un rectangle, suivent les modèles de Samtavro, de Gelati ou de Tigva, mais deviennent progressivement plus compactes, pour aboutir finalement, comme à Pitareti, à une forme carrée. Les coupoles sont plus étroites et le tambour s'élève. Les motifs sculptés qui entourent portes et fenêtres, et même le tambour, sont variés et ne se répètent jamais ; les arcades aveugles qui ornaient jusque là les façades disparaissent peu à peu. L'effet décoratif est désormais assuré aussi par la variété des couleurs dans les matériaux.

La plus ancienne église de ce groupe est celle d'Ikorta, édifiée par un haut dignitaire de la cour de Giorgi III, en 1172. Les façades portent encore des arcatures aveugles, mais les pierres bleu-gris et violet se détachent des hauts plateaux de Tshinvali aux tonalités jaunes et grises. Le plan et la décoration extérieure s'inspirent de Samtavisi : sur la façade orientale, deux hautes niches sont séparées par un double losange sculpté, au-dessus duquel une croix de pierre s'élève jusqu'au faite. À l'intérieur, les peintures murales datent de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle.

L'église princière de Betania, logée dans une gorge boisée non loin de Tbilisi, date des règnes de Giorgi III (1156-1184) et de sa fille Tamar (1184-1213). Les encadrements des portes et des fenêtres

sont tellement ornés qu'ils confèrent aux façades, dépourvues d'arcatures aveugles, un aspect baroque. Des peintures murales, recouvertes de badigeon, furent dégagées en 1974 : les portraits de Giorgi III, de Tamar et de son fils Giorgi Laša ornant la paroi nord ont permis de les dater des dernières années du règne de Tamar.

À Pitareti, les tons violets des pierres alternent avec les ocres, les verts et les jaunes avec les rouges profonds, et ces jeux de couleurs accentuent les bas-reliefs des façades et de la coupole, tandis que des fresques décorent les murs et les voûtes de l'église, construite sous le règne de Giorgi Laša (1213-1222) et étroitement apparentée aux églises d'Ahtala (XII^e-XIII^e siècles) sur le territoire de l'Arménie actuelle, où des fresques datant de la construction ont été conservées, et d'Ikorta, où la grande croix sculptée et les encadrements accentuent la verticalité de la façade orientale.

Quelques édifices sacrés ont également été construits en briques – usage d'influence byzantine – comme l'église Saint-Nicolas de Kintsvisi (début du XIII^e siècle) en Géorgie orientale. Le matériau utilisé renforce l'impression de sobriété de cette église cruciforme à coupole qui s'élève au milieu d'une dense forêt ; une simple mouluration en brique souligne les arcs aveugles sur le tambour. À l'intérieur, les deux absides latérales en forme de chapelles, comme dans beaucoup d'églises géorgiennes, sont surmontées d'une petite pièce servant probablement de trésor et accessible par une porte cachée. Le cycle des fresques contraste, par sa richesse, avec la simplicité de l'architecture.

La période du second « âge d'or » fut propice aussi au développement de la vie monastique : les monastères de Šio-Mgvime et de David-Garedža furent achevés, celui de Gelati fut fondé par David le Bâtitseur et le complexe rupestre de Vardzia acquit une grande importance. Ce site fortifié de la province du Samtshe avait été conçu par le roi Giorgi III comme une tête de pont géorgienne contre les Turcs ; Tamar termina la construction et l'organisa en un complexe monastique unique en son genre. Les innombrables grottes, dont 500 seulement ont été explorées jusqu'à ce jour, s'articulent sur plus de neuf niveaux et sur une longueur de 500 mètres ; au milieu, Tamar fit édifier une grande église à nef unique, semi-rupestre, semi-construite, qui se distingue par sa décoration recherchée et ses fresques, à l'opposé des autres pièces, réfectoire, cellules des moines, chapelles et communs, très simplement aménagés. Une salle voûtée à caissons est cependant décorée de belles fresques représentant des saints. Endommagé par le séisme de 1283, le complexe fut reconstruit par Beka I^{er}, souverain du Samtshe, au tournant des XIII^e et XIV^e siècles ; le campanile date sans doute de cette époque. Peu après, les Mongols de Tamerlan pillèrent le monastère en se laissant descendre le long d'échelles suspendues à la paroi rocheuse ; le site fut finalement détruit au XVII^e siècle après le passage des Perses en 1552 et des Turcs en 1578. Des restaurations sont en cours depuis 1960.

Un dernier aspect de l'architecture religieuse de cette période est constitué par les tours de moines qui, à l'intérieur du monastère, souhaitaient mener l'existence de saint Syméon Stylite. Une tour de ce genre fut érigée à Martvili autour de l'an mil : au-dessus d'un haut passage en plein-cintre dans le mur du monastère, un local habitable était aménagé, avec des niches dans les parois, surmonté encore d'une chapelle. La tour, décorée d'arcades aveugles et de bas-reliefs, fut reconstruite entre 1975 et 1982 sur la base des vestiges conservés. À Ubisi, la tour à quatre étages remonte à 1141. La nourriture était conservée au premier niveau ; au-dessus se trouvait la pièce d'habitation, d'où un escalier de pierre conduisait à la chapelle, au troisième étage, tandis que le dernier niveau était réservé à un usage défensif.

L'architecture religieuse après l'invasion mongole

Les incursions répétées des Mongols à partir de 1220 et les destructions auxquelles ils se livrèrent entraînent un appauvrissement économique et culturel de la Géorgie : les moyens se mirent à manquer, l'énergie créatrice était brisée. L'architecture, florissante jusqu' alors, entra dans une période de stagnation.

Parmi les quelques édifices sacrés de cette époque qui méritent d'être mentionnés, le plus important est l'église de Metehi à Tbilisi. L'origine du site, en face de la forteresse de Narikala, remontait au temps de Vahtang Gorgasal. L'église antérieure, dans l'enceinte du palais de Tamar, fut incendiée par les Mongols en 1235; Demetre II «le sacrifié volontaire» (1271-1289) fit rebâtir une basilique cruciforme, dont les trois absides semi-circulaires saillantes à l'extérieur et la coupole sur quatre piliers libres reprennent des motifs anciens et suivent les fondations ou au moins le modèle de la construction antérieure. La décoration des façades introduit cependant une nouveauté : les arcades aveugles sont remplacées par des faisceaux moulurés horizontaux. Le narthex qui s'ouvre devant le portail nord est d'époque également. Au cours des temps, l'église fut fortement endommagée par le passage des troupes étrangères; rénovée au xv^e siècle, elle fut détruite par les rois islamisés du Kartli et à nouveau restaurée au xviii^e siècle. Face à elle, sur l'autre rive de la Kura, la forteresse de Narikala renfermait aussi une église à coupole, probablement de la même époque; les murs de fondation ont pu être récemment dégagés, permettant une reconstruction actuellement en cours.

Plus dévastatrices encore que les Mongols de Gengis Khan, les hordes de Tamerlan ravagèrent la Géorgie et décimèrent la population à six reprises en l'espace de 18 années, de 1386 à 1404. Lorsque Constantinople tomba aux mains des Turcs, en 1453, la Géorgie se retrouva isolée des autres nations chrétiennes, n'ayant comme voisins que les Perses et les Turcs ottomans. Les voies commerciales traversant le pays furent abandonnées et le déclin économique s'accéléra. Ce fut, pour la Géorgie, la période des siècles obscurs. Aucun bâtiment d'importance, à part quelques églises paroissiales, ne vit le jour; tous les efforts portaient sur la restauration des édifices du passé, et il fallut attendre le xv^e siècle pour assister à une renaissance de l'activité artistique. Le mouvement fut surtout sensible à l'est, dans les provinces du Kartli et de Kahtétie, alors sous la domination des Perses séfévides et qui jouissaient d'une liberté plus grande que les régions sous contrôle ottoman.

L'influence de l'art islamique de Perse se fit désormais sentir sur l'évolution de l'architecture en Géorgie orientale : la pierre naturelle fut remplacée par la brique et le décor des façades consista à représenter au moyen de briques disposées diversement des croix ou des motifs géométriques; l'arc brisé prit la place de l'arc en plein-cintre. La typologie de l'église cruciforme à coupole et du vaisseau basilical fut maintenue, mais le niveau d'exécution et l'expressivité artistique ne pouvaient pas être comparés à la période précédente.

Ces caractéristiques sont bien visibles à Gremi, métropole de la Kahtétie au temps de Levan I^{er} (1520-1574), mais ruinée par les campagnes successives. Le petit village actuel ne conserve du glorieux passé de la ville qu'une église et une tour, à la fois campanile et tour d'habitation, en-

globées dans le système de fortifications. L'église de l'Archange (1565), en géorgien *Mtavarangelozhi*, reprend le plan traditionnel de la croix inscrite à coupole sur deux piliers libres; la hauteur inhabituelle du tambour et de la coupole leur donne l'aspect d'une tour. Au flanc de l'église, se dresse une tour à trois niveaux, érigée par Levan en guise de palais; le petit clocher qui la surmonte aujourd'hui est du siècle dernier.

L'église de l'Archange avait pour modèle une autre église très élancée, de plan cruciforme à coupole, située dans le complexe monastique d'Aḡali-Šuamta ou «Nouveau-Šuamta» fondé par la reine Tinatin, épouse de Levan I^{er}, non loin de Dzveli-Šuamta («Vieux-Šuamta»), à environ 8 km de la future capitale de la Kaḡétie, Tlavi. Les peintures murales représentant Levan, Tinatin et leur fils Alexandre sont contemporaines de la construction (1550).

Des églises, la brique se répandit bientôt aux autres bâtiments, notamment aux campaniles, qui l'utilisèrent aux xv^e et xvii^e siècles. Le plus intéressant d'entre eux, le plus élevé aussi, se situe dans l'enceinte du monastère de Ninotsminda en Kaḡétie. La tour du xv^e siècle comprend quatre niveaux: les trois premiers, de plan carré, abritent des pièces d'habitation – les deux premières voûtées, la troisième à coupole – munies de niches et de cheminées et reliées entre elles par des escaliers logés dans l'épaisseur des murs; un clocher octogonal forme le dernier étage. Sur les façades, des moulurations en briques dessinent des croix, des bandes de rhombes et de fausses niches à arc brisé.

À Tbilisi, la basilique d'Ančishati est également pourvue d'une tour, construite par le catholico de Géorgie orientale, Domenti, en 1675. Le niveau inférieur, cubique et massif, est ouvert par un arc brisé qui sert d'entrée au périmètre de l'église, située légèrement en contrebas. L'étage supérieur comporte deux pièces d'habitation, surmontées encore du clocher octogonal en pierres naturelles avec un toit pyramidal en briques.

La forteresse d'Ananuri, ancienne résidence des éristhaves de l'Aragvi située le long de la route militaire de Géorgie, est l'un des plus imposants ensembles architecturaux des xv^e et xvii^e siècles. Une haute muraille crénelée enferme deux églises. Toute en briques, l'église du Sauveur, plus petite et plus ancienne, s'apparente au plan des édifices à trois nefs et doit remonter au début du xv^e siècle. Collée à elle, la grande église de la Dormition, en croix inscrite à coupole, est datée par une longue inscription de 1689. Contrairement à l'usage de l'époque, le maître d'œuvre de cette dernière n'utilisa pas la brique, mais la technique de la maçonnerie fourrée revêtue de pierres de taille, technique qui permettait une meilleure décoration des façades; celles-ci ne présentent pas, toutefois, les arcades aveugles caractéristiques des édifices sacrés des x^e-xiii^e siècles. Loin d'égaliser la perfection des cathédrales du xi^e siècle, l'église de la Dormition d'Ananuri est la dernière grande réalisation de l'architecture sacrée dans la Géorgie médiévale.

Le rattachement de la Géorgie à l'Empire russe, au début du xix^e siècle, entraîna pour l'Église géorgienne sa subordination à l'Église russe orthodoxe. En art, les formes russes allaient aussi supplanter les éléments nationaux. Aujourd'hui, cependant, que l'Église géorgienne a retrouvé son indépendance, les traditions se mettent à revivre dans l'architecture religieuse.

La sculpture décorative

Dans le domaine des arts plastiques géorgiens, les sculptures décoratives qui ornent les façades des églises occupent une place à part. À défaut de ronde-bosse, qui n'était pas pratiquée dans les pays orthodoxes, c'est dans les bas-reliefs et les motifs ornementaux en pierre que les artistes purent exprimer toute leur maîtrise. En Géorgie, architecture et sculpture décorative ne font qu'un, tant la seconde est présentée en harmonie avec la première. Les sculptures ornèrent d'abord les archivoltes, au-dessus des fenêtres et des portes, les tympanes et les tambours, avant d'envahir progressivement toute la surface des murs.

Dans un premier temps, l'influence sassanide sur le décor architectural fut perceptible, comme sur les chapiteaux du Sion de Bolnisi (seconde moitié du ve siècle); l'un d'eux représente, sur deux registres, un daim galopant entre deux lions et un chevreuil s'enfuyant devant un ours. Sur un chapiteau du baptistère, face à l'autel, une tête de taureau — un motif qui appartient au registre païen — avec une petite croix entre les cornes est exécutée d'une manière très réaliste; les autres faces sont ornées de symboles paléochrétiens: deux paons, une croix géorgienne et un cep de vigne alourdi de ses grappes.

Les motifs floraux complétaient souvent, en effet, le répertoire animalier, comme à Bolnisi et dans d'autres églises des ve-viii siècles. Le cep de vigne était le motif le plus populaire, à la fois symbole chrétien et emblème de la vieille tradition viticole en Géorgie; les sculpteurs se plaisaient à disposer autour d'un long sarment des grappes et des feuilles taillées avec minutie, comme à Martvili. Le lys est un motif plus récent, tandis que des arbres largement et symétriquement ramifiés apparaissent déjà sur des chapiteaux de Bolnisi et des bases de colonnes de Sveti-Tshoveli à Mtsheta (ve siècle).

Les motifs géométriques, issus de l'art populaire et très prisés en Arménie, furent représentés en Géorgie aux ve-viii siècles, mais avec des variations nouvelles: des cercles et des demi-cercles entrelacés ou accolés, comme au Sion de Bolnisi, Sveti-Tshoveli et Tsromi, des triangles et des entrelacs en forme de corbeilles à Ateni et Bana.

Les viii, ix et x siècles constituent, dans l'histoire de l'art géorgien, une période de transition entre le style classique évolué des vi-viii siècles et celui plus décoratif et pictural qui caractérise le xi siècle; dans le domaine de la sculpture, les artistes abandonnent la manière graphique des bas-reliefs peu profonds, sans effets de clair-obscur prononcés, pour développer progressivement le modelé ornemental. Du viii au x siècle, si les motifs géométriques devinrent plus présents encore, bien que plus simples et ayant perdu la perfection technique qui les caractérisait à l'époque classique, cette période de transition fut surtout marquée par la recherche de formes nouvelles et originales, qui apparurent à la fin du x siècle. Les entrelacs floraux et les décors géométriques des églises de Nikortsminda, Samtavisi et Samtavro sont des chefs-d'œuvre de virtuosité. À Ikorta, Betania, Kvatahevi et Pitareti, pour ne citer que quelques exemples des xii et xiii siècles, l'ornementation se simplifie et les motifs se font moins variés, en dépit de trouvailles originales mais isolées. Désormais, la décoration sculptée n'allait jamais retrouver l'éclat des siècles passés.

Les bas-reliefs représentant les fondateurs constituent un autre genre de sculpture décorative.

tive dont les débuts furent également marqués par une influence perse. Les personnages sont le plus souvent représentés en train d'offrir un modèle de l'église – document inappréciable pour les historiens, qui connaissent ainsi l'aspect original de l'édifice. Les trois bas-reliefs représentant, sur la façade orientale de l'église de Džvari à Mtskheta, les fondateurs Stepane Ier, Demetre et Adarnese, forment une composition empreinte d'unité, qu'accentue encore l'ornementation de l'archivolte des fenêtres. Les détails des portraits, comme les cheveux et les barbes, rappellent les reliefs sassanides, sans en avoir toute la plasticité.

À Opiza, un bas-relief de 826 montre un Christ en majesté entouré, à droite, du prophète David, et, à gauche, de l'éristhava Ašot Ier le Curopalate offrant le modèle de l'église qu'il a fondée. Les deux personnages, traités de manière linéaire et plane, sont indépendants l'un de l'autre, et c'est le bras du Christ s'étendant jusqu'à Ašot qui assure la cohésion de la scène. Les visages et les bras sont d'une grandeur disproportionnée; la tête et le tronc sont vus de face, le reste du corps l'est de profil, solutions propres à un stade pré-sculptural de la technique du relief.

C'est au début du xe siècle que le relief s'accentue dans la sculpture. Un peu plus tôt, déjà, l'éristhava Ašot II Kuhi était sculpté en haut-relief sur un pilier de l'église de Tbeti, en Turquie actuelle (H. 113 cm, entre 891 et 918). L'œuvre, conservée aujourd'hui au Musée national des Beaux-Arts de Géorgie à Tbilisi, est encore un peu schématique, mais les détails sont soignés: le vêtement représente une étoffe brodée de griffons. Les sculptures de l'église d'Oški, au xe siècle, sont bien différentes: les éristhaves fondateurs, David et Bagrat, fils d'Adarnese, représentés ici de leur vivant, sont plus élancés et moins hiératiques. Si les têtes, presque sculptées en ronde-bosse, ont été fortement mutilées, le travail des vêtements tombant avec souplesse est une véritable ciselure. Avec les portraits de fondateurs, la sculpture géorgienne a atteint un niveau très élevé, mais sans lendemain: après le xe siècle, en effet, les fondateurs seront peints plutôt que sculptés.

Les reliefs de la corniche occidentale de l'église de Korogo (fin xe-début xie siècle) sont tout à fait exceptionnels. Une suite de tableaux expressifs et réalistes retrace les différentes étapes de la construction, depuis l'extraction et le transport des pierres jusqu'à l'inauguration de l'édifice, en passant par la préparation du mortier et la vie des maçons, auxquels une femme apporte la nourriture. Pareille thématique profane, très rare dans l'art paléochrétien, est unique en Géorgie.

Les sculptures des églises géorgiennes médiévales, en effet, sont généralement d'inspiration théologique. Les Christs en majesté et les Ascensions, thèmes en faveur depuis les débuts de l'ère chrétienne et présents aussi en Syrie, en Asie Mineure et en Égypte, sont souvent représentés au-dessus des portes. L'Exaltation de la Croix est un autre motif fréquent en Géorgie, où il subit un traitement varié, particulièrement à l'église de Džvari: les deux anges portant le médaillon de la Croix épousent la forme arrondie du tympan; au pied de la Croix-Arbre de vie coulent les quatre fleuves du Paradis, figurés par de grands traits ondulés. Cette œuvre a servi par après de modèle aux représentations de l'Ascension, mais aucune n'en a égalé la qualité. Une Glorification de la Vierge figure à côté de l'Ascension du Christ au-dessus de l'entrée sud de l'église de Kvemo-Bolnisi (vie siècle): deux anges, flottant dans les airs, entourent une Vierge à l'Enfant assise sur un trône: des parallèles de cette variante iconographique très rare existèrent en Arménie et en Syrie, mais ne furent conservés que par des miniatures de manuscrits.

Les décorations de la cathédrale de Nikortsminda sont remarquables. Les reliefs des tympan

et des gâbles ont pour thème le retour du Christ, la *Maiestas Domini*, dont un des éléments est l'Ascension, qui apparaît sur la façade sud : deux anges soutiennent une mandorle avec le Christ en majesté. Le même thème apparaît sur le fronton occidental de Sveti-Tshoveli (début du xie siècle), où deux anges entourent un Christ en majesté assis sur un trône et dont les gestes évoquent l'Eucharistie.

Les contacts entre la Géorgie et la Russie, aux xii^e et xiii^e siècles, se reflètent dans l'évolution de la sculpture. L'art russe du territoire de Vladimir-Suzdal a été influencé, par exemple, par les représentations géorgiennes de la Théophanie et les principes décoratifs de l'architecture géorgienne des xie et xii^e siècles se retrouvent à l'église Saint-Dimitri de Vladimir et, non loin de là, à la petite église de l'Intercession-de-Notre-Dame le long de la Nerl.

Aux croix dressées en pierre, les khatchkars, si fréquents en Arménie, répondent en Géorgie les stèles funéraires, sur lesquelles sont sculptés des bas-reliefs ornementaux ou figuratifs ainsi que des croix.

La clôture d'autel en pierre est un élément typique des églises géorgiennes médiévales, qui se différencia rapidement des barrières de chœur ou *templon* connues dans les églises byzantines dès le vie siècle et sur lesquelles, après la querelle des images des viii^e et ix^e siècles, furent appliquées les icônes. Dans l'empire byzantin, en effet, et dans le monde russe, la partie sacrée de l'église est séparée de l'espace public par un mur recouvert d'icônes, l'iconostase ; la Géorgie, au contraire, a conservé l'usage paléochrétien de la clôture en pierre, constituée d'un muret surmonté de colonnes et d'arcades. Ce n'est que plus tard que des panneaux en relief ou des icônes furent placés entre les colonnes. La clôture horizontale était tantôt formée d'une poutre de bois sculptée et placée au-dessus des colonnes, tantôt de panneaux séparés. Les clôtures géorgiennes, assez basses, ne brisent pas la perspective de l'ensemble de l'espace intérieur et ne déplacent pas le regard vers l'abside comme le font les iconostases ; à la différence de celles-ci, en outre, elles ne possèdent qu'une seule entrée vers l'autel.

Rares sont les clôtures anciennes qui ont pu être sauvées entièrement ; la plus ancienne est celle de la basilique à trois églises de Dzveli-Šuamta (ve siècle). La plupart n'ont laissé que des fragments, comme celui de Džvari (vie siècle) et les deux fragments de Tsebelda (vii^e siècle), qui représentent saint Eustache en cavalier sassanide et un sacrifice d'Isaac, entourés de bandes ornementales. La clôture peinte d'Armazi (864), celles de Sioni, dans le nord de la Géorgie, et d'Ubisi, qui se distinguent par le travail des chapiteaux, sont parmi les plus intéressantes clôtures d'autel conservées des viii^e-xe siècles, auxquelles s'ajoutent les fragments de Gveldeski (viii^e siècle) et de Potoleti (xe siècle), richement sculptés de motifs figuratifs, animaliers et géométriques.

La clôture de la basilique de Zedazeni témoigne de l'évolution, déjà constatée plus haut, des bas-reliefs vers une plastique figurative à partir de la seconde moitié du xe siècle ; deux panneaux montrent l'un un prince sans doute abhaze, l'autre saint Syméon Stylite le Jeune perché sur sa colonne. Le même personnage, accompagné de sainte Marthe, est représenté sur l'un des quatre reliefs de la clôture (xie siècle), à l'église Saint-Jean-Baptiste de Šio-Mgvime ; sur les autres panneaux, l'artiste a sculpté avec une grande liberté et beaucoup de précision trois scènes, la visite des trois anges à Abraham, la Crucifixion et un épisode de la vie de saint Šio. De la même époque, les reliefs de Sapara montrent que les sculpteurs géorgiens se sont exprimés avec plus de liberté et de talent sur les clôtures d'autel que sur les façades : destinées à être vues de près, en effet, les clôtures pouvaient être travaillées avec plus de précision. Les scènes de la vie de la Vierge

– Naissance, Annonciation, Visitation et Présentation au temple – sculptées dans une pierre de teinte vert pâle, sont remarquablement conservées, mis à part les visages. Chaque scène est encore encadrée d'une large bande de faisceaux entrelacés. La plupart de ces chefs-d'œuvre, comme aussi ceux de Tserovani qui portent quelques traces de couleur rouge, sont conservés au Musée national des Beaux-Arts de Géorgie à Tbilisi. Ce sont en fait les derniers témoins de la grande époque de la sculpture géorgienne. Aux XIII^e et XIII^e siècles, l'ornementation prend progressivement le pas sur les scènes figuratives, comme à Meria et à Gudarehi; à Sače, la grande clôture, bien conservée, ne comprend plus que deux petites scènes perdues au milieu d'une décoration luxuriante. Après cela, aucune œuvre de qualité ne vit plus le jour dans le domaine de la clôture d'autel, sauf peut-être celles de l'église Saint-Georges de Gelati (XVII^e siècle) et de David-Garedža (XVII^e-XVIII^e siècles), toutes les deux peintes et pourvues d'icônes, et donc loin d'être typiquement géorgiennes.

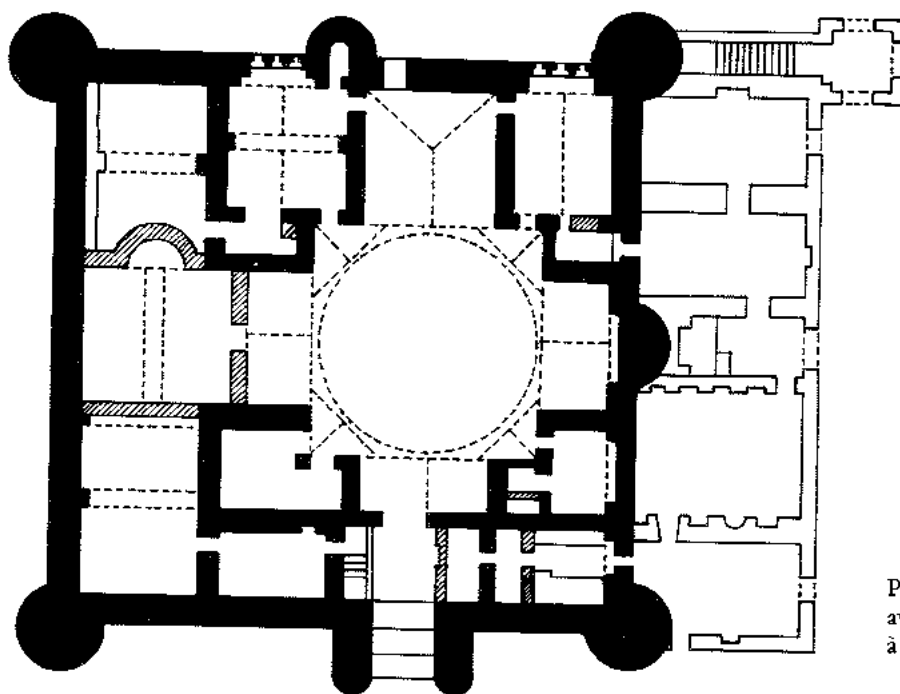
L'architecture profane au Moyen Âge

L'abondance exceptionnelle de sites fortifiés et de châteaux forts est un des éléments constitutifs du paysage géorgien. Ils racontent à leur manière les guerres livrées sur ce territoire et les luttes que les Géorgiens ont sans cesse menées pour défendre leur liberté et leur culture. Les importantes routes commerciales menant de la mer Noire à l'Extrême-Orient qui traversaient la contrée étaient protégées par un chapelet de forteresses; des places fortes veillaient aussi sur la voie du Kartli qui conduisait au nord, au-delà des sommets enneigés du Caucase. Des tours de guet isolées, qui pouvaient servir d'habitation, étaient intégrées dans le système défensif. Les *koški* surtout, donjons ou tours massives, se multiplièrent jusqu'au bas Moyen Âge et beaucoup d'entre eux, comptant jusqu'à trois ou même cinq niveaux, furent plus tard englobés dans des fortifications plus récentes.

Le morcellement de la Géorgie en petites principautés et l'introduction des armes à feu au X^e siècle obligèrent les habitants à modifier leur stratégie défensive. Certains ouvrages défensifs reçurent la mission d'accueillir dans leurs murs et de protéger la population des environs; d'autres, les *tsiše-darbazi* ou places fortes habitées dotées d'une citadelle séparée, étaient réservées à la famille du seigneur local et à ses guerriers.

Peu de palais médiévaux ont survécu aux campagnes destructrices des Mongols, des Perses et des Turcs; des autres il ne reste que des ruines... L'architecture palatiale des VIII^e, IX^e et X^e siècles se caractérise par de vastes bâtiments de pierres et de briques, à deux niveaux, comprenant généralement des pièces d'habitation et des communs au rez-de-chaussée et une grande salle à coupole à l'étage.

Les vestiges de l'imposant palais royal de Geguti, près de Kutaisi dans la vallée du Rioni, sont les mieux connus. Les quelque 2.000 m² du complexe ont été fouillés une première fois en 1937, puis de manière plus systématique entre 1953 et 1959; les ruines furent alors restaurées et certaines parties reconstruites. À l'origine se dressait là un petit pavillon de chasse des VIII^e-VIII^e siècles, à salle unique, que le roi Giorgi III (1156-1184) intégra dans son nouveau palais. Une grande



Plan du palais royal de Geguti avec la grande salle de réception à coupole.

salle de réception carrée de vingt mètres de haut, surmontée d'une coupole de quatorze mètres de diamètre, formait le centre du complexe; quatre bras assez courts, d'influence islamique avec leur voûte en arc brisé, et des chambres latérales étaient accolés à cette salle. Le tout était inscrit dans un carré fermé d'une muraille munie de puissantes tours. Le plan n'est pas sans affinité avec l'architecture palatiale de Constantinople et avec les édifices sassanides et abbassides, qui eux-mêmes s'inspiraient des fortifications romaines de la fin de l'Antiquité. Aux XIII^e-XIV^e siècles, une aile à deux niveaux, comprenant l'église palatiale, vint s'adjoindre au mur ouest. Le palais, décoré de peintures murales, de tapis et de tentures précieuses, servit pendant des siècles de résidence d'été et de pavillon de chasse aux rois géorgiens, jusqu'à sa destruction par les Turcs au XVII^e siècle. C'est là que le roi Giorgi III, en 1179, éleva sa fille Tamar à la dignité de co-régente; c'est de ce château parmi d'autres que la grande reine et ses successeurs gouvernèrent le royaume de Géorgie.

Peinture

Les mosaïques

Les mosaïques firent leur apparition dans les églises paléochrétiennes de Géorgie dès les *ive-ve* siècles, largement inspirées au début par les modèles de l'Antiquité tardive. Les pavements en mosaïque dégagés en 1952-1954 dans l'abside du chœur de la basilique à trois nefs de Pitsunda (Bičvinta), représentent le monogramme du Christ – signe de victoire aux yeux des premières communautés chrétiennes – encadré de motifs géométriques et de bandes d'acanthes, ainsi que des oiseaux et des fruits, et, dans le narthex, une fontaine «de vie» entourée d'oiseaux. Les inscriptions grecques qui émaillent ces premières mosaïques témoignent bien de leur origine byzantine. Le monastère géorgien de Bir el-Kudd, près de Bethléem, conserve lui aussi des mosaïques du *ve* siècle.

Au cours des *vie* et *vii^e* siècles, les mosaïques recouvrirent les murs et les voûtes des absides. Dans la petite église de Džvari, au-dessus de Mtskheta, quelques fragments de mosaïques dorées ou polychromes ont survécu aux destructions. À Tsromi, dans l'abside du chœur, seul le tracé rouge et noir du dessin préparatoire aux mosaïques de la première moitié du *viii^e* siècle est encore visible – les rares fragments ayant été transportés au Musée national des Beaux-Arts de Géorgie à Tbilisi – et permettent d'en reconstituer la composition originale: au milieu et sur fond d'or, selon la tradition orientale, le Christ était représenté debout, entouré des apôtres Pierre et Paul ou de deux anges; il tenait dans la main gauche un *rotulus* ou rouleau déroulé portant une inscription en géorgien, tandis que la main droite est levée en signe de bénédiction. Le groupe était surmonté du trône vide de l'Hétimasie, destiné à être occupé par le Christ au jour du Jugement. Une telle composition repose sur des modèles byzantins, que reprendra aussi l'iconographie occidentale; la large bande ornementale qui délimite le bas de la mosaïque a, quant à elle, des équivalents syriens et mésopotamiens.

Sur le plan artistique, la réalisation la plus significative est la monumentale représentation de Marie qui orne l'église principale du monastère de Gelati et qui fut achevée en 1125-1130. Debout sur un fond d'or, entre les archanges Michel et Gabriel, la *Theotokos* ou Mère de Dieu présente son fils, non comme un enfant, mais comme le Christ-Emmanuel, «envoyé de Dieu»; l'extraordinaire modelé du visage de la Vierge est une création géorgienne, mais le raffinement des couleurs et le type même de la composition sont d'influence byzantine: les inscriptions sont en grec et le style de la mosaïque rappelle l'art des Comnènes.

Les fresques

Les premières peintures murales apparaissent en Géorgie aux VIII^e-IX^e siècles, à l'époque de la domination arabe sur le Kartli. Les murs étaient constitués de matériaux peu onéreux, tels que des moellons de calcaire ou de tuf, et recouverts d'un enduit sur lequel la peinture était posée à sec le plus souvent. À David-Garedža, l'abside de l'église rupestre de saint Dodo conserve de cette période un Christ en majesté se détachant sur un fond bleu nuit; le Christ trône dans une mandorle, tandis qu'à gauche et à droite une femme et un jeune homme symbolisent respectivement le soleil et la lune. Le dessin des vêtements et les allusions symboliques reflètent une inspiration byzantine de la période pré-iconoclaste, c'est pourquoi ces fresques ont été datées des VIII^e-IX^e siècles. Dans l'église d'Armazi, des bustes de saints, datés de 864, ornent les écoinçons de l'arcade qui surmonte les colonnes de la clôture d'autel; le dessin est sans relief et linéaire, mais les yeux rouges qui se détachent sur les visages blancs donnent aux portraits une grande expressivité.

À partir du X^e siècle, les peintures murales se multiplièrent dans les églises géorgiennes, d'abord dans le chœur et les absides d'autel, comme au monastère Saint-Dodo, ensuite, dès le XI^e siècle, sur l'ensemble des murs et des voûtes intérieures. L'accroissement de l'espace peint permit de représenter des cycles iconographiques complets dans un style monumental. C'est le cas, par exemple, à l'église principale du monastère d'Udabno, dans la région de David-Garedža, où des fragments de la vie de saint David et du Jugement dernier furent peints par des artistes locaux au cours des X^e et XI^e siècles.

Le Tao-Klardžeti fut un autre lieu d'épanouissement de la peinture géorgienne du haut Moyen Âge. Selon une tradition géorgienne qui s'observe aussi à Kintsvisi, Timotesubani et Manglisi, le thème de la Théophanie est représenté, à Işhani, au moyen d'une croix placée dans un médaillon porté par quatre anges, au milieu de la coupole (seconde moitié du X^e siècle). Les quatre chars de la vision d'Ézéchiel et des médaillons représentant la lune et le soleil entourent la croix, tandis que des anges, des prophètes et des guerriers décorent le tambour. Sur la conque de l'abside principale figure un Christ en majesté entouré des archanges au-dessus d'une série de Pères de l'Église; dans l'art byzantin contemporain, c'est traditionnellement le thème de la Vierge à l'Enfant qui est mis en évidence à cette place. Les peintures murales de Hahuli, de la même époque, reprennent les motifs d'Işhani avec une variante, cependant, la présence d'une Vierge entourée des apôtres et des anges en-dessous du Christ en majesté. Les portraits des Pères de l'Église, réalisés en 1036 dans l'église d'Oşki, ne sont pas encore libérés de la monumentalité un peu sévère de la peinture géorgienne du haut Moyen Âge.

Dans le Kartli, les fresques de l'église de Sion à Ateni sont parmi les plus remarquables de Géorgie. Les deux croix peintes directement sur la pierre le long des piliers délimitant l'abside centrale pourraient remonter à l'époque de la construction de l'église, au VIII^e siècle. Des peintures, exécutées dans la seconde moitié du XI^e siècle par des artistes issus de l'école de la capitale, il ne subsiste que des fragments. Le programme iconographique se différencie nettement de celui des églises byzantines: la coupole porte, non pas un Christ Pantokrator, mais une croix aux bras égaux; sur les trompes, au lieu des quatre évangélistes habituels, figuraient les quatre

fleuves du Paradis, dont seul le Nil est encore conservé. Sur la conque de l'abside principale, la Mère de Dieu portant le Christ-Emmanuel entre deux archanges surmontent les douze apôtres et dix Pères de l'Église orthodoxe. L'abside nord est consacrée aux fêtes liturgiques, l'abside sud à des scènes de la vie de la Vierge tirées des évangiles apocryphes; l'abside ouest, enfin, comporte un Jugement dernier où figure aussi sainte Nino. Conformément à l'usage, le mur nord est réservé, dans sa partie inférieure, aux portraits des donateurs.

L'école de Svanétie est surtout connue grâce au « peintre royal » Tèvdore, l'auteur des peintures murales des églises d'Iprari (avant 1096) et de Nakipari (1130), en haute Svanétie. Dans cette région montagneuse, les traditions locales dominant et le programme iconographique est stable. Dans le rendu des couleurs, le bleu-gris, le brun-rouge et l'ocre sont caractéristiques de la peinture svane; les visages, qui expriment l'émotion et le mouvement, sont d'un type oriental.

La fin du XII^e et le début du XIII^e siècle, l'époque de la reine Tamar et de son fils Giorgi Laša, marquent l'apogée de la peinture murale géorgienne. La situation politique stable et l'économie prospère se reflètent dans la plus grande richesse de la décoration, à Vardzia, par exemple, à Betania et Bertubani, et surtout à Kintsvisi et Timotesubani. Des formes arrondies, des lignes souples, des couleurs raffinées et harmonieuses mêlant le bleu azur au vert argenté et au brun qui caractérisent les personnages émane une forte impression de vie et de liberté. Mais les représentations, en perdant de leur rigidité, perdirent aussi un peu de leur force intérieure. Les portraits de donateurs et de leurs familles constituent une source importante pour l'étude de la civilisation géorgienne: les vêtements, les bijoux et les armes sont en effet reproduits avec une grande fidélité. Parmi les œuvres les plus célèbres figurent les portraits grandeur nature du roi Giorgi III et de sa fille la reine Tamar tenant en main un modèle de l'église, sur la paroi nord de l'église principale du monastère troglodytique de Vardzia (fin du XII^e siècle). Tamar est encore représentée dans l'église de Bertubani (David-Garedža); à Betania et dans l'église Saint-Nicolas de Kintsvisi, elle est accompagnée de son fils et successeur Giorgi IV Laša (début du XIII^e siècle). Le portrait fut un genre artistique particulièrement prisé par les peintres figuratifs de la Géorgie médiévale.

La peinture géorgienne continua à se développer sous la domination mongole en s'inspirant de l'art des Paléologues. Les inscriptions témoignent que, bien souvent, des maîtres byzantins venaient travailler en Géorgie aux côtés des artistes locaux. C'est ainsi que Manuel Eugenikos, originaire de Constantinople, fut invité par le souverain de Mingrélie à décorer l'église du Sauveur de Tsalendžiha, à l'extrême fin du XIV^e siècle. Les fresques de l'église monastique d'Ubisi, de la même époque, sont un parfait exemple du nouveau style paléologue en Géorgie. Les fresques de l'église principale du monastère de Zarzma (1308) et celles de l'église Saint-Sabas de Sapara (début du XIV^e siècle) mêlent harmonieusement l'influence byzantine aux caractères géorgiens traditionnels.

La chute de Constantinople en 1453 coupa la Géorgie du monde byzantin et fit entrer la peinture dans une période de stagnation. Les artistes retournèrent aux modèles antérieurs et ne purent enrayer le déclin de leur art.

Un renouveau se manifesta au XVII^e siècle, tantôt dans la ligne de l'art des Paléologues, tantôt dans l'exploitation de traditions populaires. Parmi les réalisations de cette époque, les fresques de l'église Saint-Georges de Gelati, celles d'Aḡali-Šuamta, de Gremi et de Nekresi présentent des liens avec la peinture tardive des monastères de l'Athos. Au siècle suivant, la monumentalité

disparaît peu à peu de la peinture géorgienne; la dimension des scènes et des personnages diminue fortement, comme à Gelati et dans la cathédrale de Sveti-Tshoveli à Mtskheta.

Selon des sources écrites, les Géorgiens avaient également réalisé des peintures murales profanes; les seules qui soient encore connues sont les portraits de donateurs. Ceux-ci donnent à penser que la peinture profane était plus vivante et plus réaliste que les sujets religieux. Mais il en va de la peinture comme de l'architecture: ce sont les œuvres profanes qui eurent le plus à souffrir des invasions et des guerres. Un rare fragment de peinture profane du xvii^e siècle subsiste sur le mur extérieur de l'église de Laštveri, en haute Svanétie, illustrant une scène du roman de Mose Hjoneli, *Amirandaredžaniani* (xiii^e siècle), où le héros Amiran combat un dragon et un géant.

C'est à cette époque aussi que des peintres, venus parfois de Russie, s'essayèrent à la peinture d'icônes, mais cette discipline ne pouvait pas s'imposer en Géorgie, où l'orfèvrerie et l'art des métaux connaissent une si longue et si brillante histoire. Les quelques icônes peintes aux époques antérieures, du ix^e au xiv^e siècle, se situent, quant à elles, dans la tradition byzantine.

Les miniatures

Dans le domaine géorgien comme dans les autres langues, les manuscrits ont beaucoup souffert des atteintes du temps, mais leur nombre est encore élevé aujourd'hui: à lui seul, l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie, à Tbilisi, conserve 8.500 *codices* et *rotuli*, sur un total estimé à 12.000 manuscrits. La plupart furent rédigés par des moines travaillant dans les scriptoria, ou ateliers d'écriture, des monastères géorgiens, situés aussi bien en Géorgie qu'à l'étranger.

Les plus anciens manuscrits sont dépourvus d'enluminures: c'est l'écriture géorgienne qui leur tient lieu de décoration et les copistes utilisèrent à cet effet des encres de teintes différentes et multiplièrent les lettres majuscules, plus ornementales. L'usage de l'illustration doit cependant remonter très haut; la *Chronique de la Géorgie*, par exemple, mentionne déjà au ve siècle un évangélaire richement enluminé, commandé par le roi Vahtang Gorgasal. En outre, bien des manuscrits illustrés tardifs ne font que reproduire le texte et la décoration de modèles anciens datant des ve-vi siècles.

Le plus ancien manuscrit illustré qui ait été conservé est le tétraévangile d'Adiši (Svanétie), copié en 897 au monastère de Šatberdi; les enluminures, comme celles des premiers manuscrits arméniens, sont influencées par l'art de la Syrie, mais plus proches, dans l'ensemble, des traditions hellénistiques et byzantines, comme en témoignent les portraits de Matthieu et Marc en train d'écrire. Le miniaturiste Tèvdore, qui illustra le premier tétraévangile de Džruči (manuscrit H-1660 de l'Institut des Manuscrits, Tbilisi) au monastère de Šatberdi en 940, copia en fait un manuscrit plus ancien, du ve ou du vi siècle; c'est pourquoi l'influence de l'art grec paléochrétien y est nettement décelable, surtout dans la figure du Christ, jeune et imberbe, et dans le rendu des vêtements. Les artistes travaillaient d'une manière graphique: les contours étaient d'abord tracés à l'encre, puis les surfaces étaient recouvertes d'une fine couche de poudre de

couleur. Une autre méthode consistait à appliquer deux à quatre couches de couleurs – souvent or sur fond de cinabre – sur un dessin préparatoire. Dans le *codex* d'Adiši, le dessin est souple et les illustrations polychromes; dans celui de Džruči, les couleurs sont moins variées et le dessin plus linéaire. Ces deux tendances vont marquer l'évolution de la miniature géorgienne.

À partir des *xie-xiie* siècles, l'influence byzantine est plus forte; la décoration se fait plus ornementale, utilisant des motifs nouveaux et de grandes initiales décoratives. Certains manuscrits furent même décorés à Constantinople; c'est là que furent par exemple réalisées, à la demande de l'évêque Samuel de Tbeti, les miniatures du célèbre évangélaire de Tbeti (*xie* siècle), conservé aujourd'hui à Léninegrad. L'évangélaire de Vani, copié pour la reine Tamar par son confesseur Ioane dans un monastère de Constantinople, fut enluminé par le maître byzantin Michel Koresios; le manuscrit s'ouvre sur les tables des canons de concordance, richement ornées de motifs floraux et animaliers, tandis que les symboles des mois figurent dans les marges.

Le style byzantinisant, de l'époque des Comnènes d'abord, des Paléologues ensuite, fut pratiqué également dans les scriptoria géorgiens, à l'étranger comme en Géorgie, où les académies et les écoles se développèrent à partir du *xie* siècle. Le tétraévangile d'Alaverdi (manuscrit A-484 de l'Institut des Manuscrits, Tbilisi), copié vers 1053 au monastère de Kalipos à la montagne Noire, contient la traduction géorgienne des évangiles due à Euthyme l'Hagiorite et le texte de la légende d'Abgar d'Édesse. Les portraits des évangélistes assis et la représentation d'une croix-arbre de vie sont d'une manière toute byzantine. Les 244 miniatures sur fond doré du tétraévangile de Gelati (manuscrit Q-918 de l'Institut des Manuscrits, Tbilisi), réalisées au monastère d'Iviron au mont Athos (*xiiie* siècle), et les 359 miniatures du second évangélaire de Džruči (manuscrit H-1667 de l'Institut des Manuscrits, Tbilisi), de la même époque, se situent également dans la tradition constantinopolitaine. Dans ce dernier cas, cependant, les différents artistes ont tenu à exprimer aussi leur originalité nationale dans le choix des couleurs et des formes. Les mains, les pieds ou des parties du vêtement débordent souvent du cadre de l'image, les personnages sont représentés dans des attitudes pleines de vie et le fond est occupé par un décor architectural compliqué, à plusieurs plans, reprenant des éléments traditionnels qui ne sont pas typiquement géorgiens.

Un célèbre manuscrit de Grégoire de Nazianze du *xiii*e siècle (manuscrit A-109 de l'Institut des Manuscrits, Tbilisi), copié en écriture *nushuri* minuscule, est orné de treize miniatures en pleine page. Comparé aux fresques de même époque, le style de ces miniatures témoigne de l'influence réciproque de la miniature et de la peinture murale monumentale en Géorgie.

Ces manuscrits représentent la tendance byzantinisante, propre aux ouvrages de luxe, où les couleurs et les motifs sont d'une extrême variété. D'autres, au contraire, sont davantage influencés par les arts populaires dans le choix des motifs, le graphisme y est plus linéaire et le choix des couleurs limité.

La recherche de formes nouvelles caractérise la miniature géorgienne du *xiii*e siècle. La composition des scènes et la disposition des personnages gagnent en liberté: les bordures sont envahies, le texte lui-même est parsemé de motifs ornementaux. Cette tendance apparaît nettement dans les tétraévangiles de Largvisi et d'Ienaši (début du *xiii*e siècle), ainsi que dans celui de Mokvi (Abhazie), réalisé en l'an 1300 et commandé par un archevêque de Moscou. Parmi les illustrations figure un arbre généalogique du Christ depuis David, doté de 42 portraits, dont les coloris particulièrement lumineux rappellent les miniatures italiennes du *xive* siècle.

Au cours du bas Moyen Âge, et bien que l'influence byzantine soit toujours très forte, les éléments d'inspiration iranienne font irruption dans la miniature géorgienne; le plus ancien manuscrit de ce genre est un évangélaire provenant de Gelati et copié en 1502. Dans certains cas, le nombre des enluminures d'un manuscrit nécessitait l'intervention de plusieurs artistes, ce qui peut expliquer les combinaisons d'influence. Aux ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles, l'arrivée de missionnaires italiens en Géorgie ouvrit la miniature aux courants venus d'Occident. Un psautier de Géorgie occidentale, par exemple, contient 70 enluminures peintes sur papier vénitien. La tradition géorgienne, qui avait su jusque là se maintenir, se fit moins raffinée et plus anguleuse, et commença à décliner à partir du ^{xviii}^e siècle.

Une autre originalité de l'enluminure géorgienne qui la distingue de Byzance et de l'Arménie, est l'abondance des illustrations profanes à côté des motifs religieux. Des œuvres géorgiennes et des traductions de textes iraniens furent ainsi illustrées, dans un style proche de celui de la miniature iranienne, mais exprimant souvent un sentiment purement national.

Le plus ancien manuscrit profane illustré qui ait été conservé est un traité d'astronomie de 1188; les douze signes du zodiaque y sont représentés dans un graphisme d'une qualité exceptionnelle. Les enluminures profanes des siècles suivants, perdues pour la plupart, ont influencé l'illustration des psautiers des ^{xiii}^e et ^{xiiii}^e siècles, où se retrouve le style pictural qui les caractérisait. L'illustration des œuvres épiques donna à la miniature profane des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles un nouvel essor; *Le chevalier à la peau de tigre* y occupe bien naturellement la place essentielle. Le plus ancien manuscrit illustré de cette épopée, commandé par Levan II Dadiani en 1646, fut décoré par le maître géorgien Mamuka Tavakarašvili; les 36 miniatures, influencées par l'art iranien, sont peintes dans un style propre qui reflète la force de l'art populaire; le souci des détails, qui montrent des scènes de la vie de l'époque, est remarquable.

À partir du ^{xviii}^e siècle, la miniature subit le même sort que les autres disciplines de la peinture et s'euro péanisa de plus en plus. L'installation de la première imprimerie géorgienne en 1708 et le développement rapide de cette technique sonnèrent le glas de cet art si particulier, et le livre manuscrit fut désormais supplanté par le livre imprimé.

Orfèvrerie et toreutique

L'art des métaux connu en Géorgie une longue tradition qui remonte aux débuts de l'âge du bronze. Le sous-sol du pays est riche en minerais et les techniques de la fonte et de la soudure, du martelage et de la ciselure étaient connues déjà à l'aube du III^e millénaire avant l'ère chrétienne, de même que la fabrication de feuilles métalliques ou la fonte à la cire perdue; les techniques plus complexes de la granulation et du filigrane apparurent peu après. À Trialeti, dans le sud-ouest de la Géorgie, des objets d'or et d'argent ont été exhumés d'une cinquantaine de grands tumuli, datant de l'âge du bronze moyen (première moitié du II^e millénaire avant J.-C.). Le travail du métal révèle une habileté et un raffinement surprenants: les bijoux et les récipients sont incrustés de pierres précieuses et ornés de filigranes et la décoration, dans laquelle se reconnaissent des particularismes locaux, est influencée aussi par l'art du Proche-Orient.

Après la période troublée des grandes migrations dans les régions du Caucase et de l'Orient ancien, deux états se formèrent en Géorgie, la Colchide à l'ouest et l'Ibérie à l'est, créant une situation économique favorable à un nouvel essor de l'orfèvrerie. Dès le VII^e siècle avant J.-C., la fondation de colonies et de comptoirs grecs sur les côtes de la mer Noire, en Colchide, intensifièrent les relations entre la Géorgie et le monde grec. La réputation de l'or géorgien devint telle que le pays fut appelé «riche en or» et que se développa la légende selon laquelle Jason et les Argonautes auraient remonté le cours du Rioni jusqu'à la demeure du roi de Colchide Aëétès, le père de la célèbre Médée, afin de s'emparer de la Toison d'Or. Les créations de cette époque sont souvent de facture locale, telles les pièces de mobilier funéraire et les bijoux des V^e-IV^e siècles découverts à Vani, centre administratif et religieux de la Colchide. D'autres, au contraire, témoignent des liens qui unissaient l'art géorgien avec les arts orientaux des Hittites et des Achéménides aussi bien qu'avec l'art grec lui-même. En Ibérie, des découvertes archéologiques comme celles d'Aħalgori révèlent l'existence de plusieurs écoles régionales, chacune entretenant des contacts avec l'étranger. Dans les deux royaumes, cependant, une même perfection artistique et technique caractérise l'orfèvrerie de la Haute Antiquité.

Les premiers siècles de la Basse Antiquité (I^{er}-IV^e siècles) correspondent à un troisième essor de l'art des métaux en Géorgie. Les bijoux de cette période, incrustés d'émaux ou de verroterie, proviennent surtout de Mtsheta, la capitale de l'Ibérie; la plupart sont conservés au Musée Džanašia à Tbilisi.

L'introduction du christianisme en Géorgie et son élévation au rang de religion d'état firent entrer le pays dans la sphère des nations chrétiennes; les contacts se multiplièrent aussi avec l'Iran. Cette situation particulière de la Géorgie se reflète notamment dans l'évolution de l'orfèvrerie, considérée par Giorgi Ćubinašvili comme «le seul art géorgien qui, aussi loin qu'il soit possible de remonter dans son histoire millénaire, atteint des sommets de perfection artistique». Malheureusement, bien peu de sculptures sur métal des premiers siècles de l'ère chrétienne — les siècles les plus importants dans l'histoire de l'art géorgien — ont été conservées, n'ayant pas survécu à la domination arabe. Les musées de Tbilisi, Kutaisi, et Mestia présentent quelques

pièces du IX^e siècle : icônes travaillées au repoussé, croix d'autel ou de processions, croix pectorales, objets liturgiques tels que ciboires, encensoirs, plats de reliure pour évangélistes ; la plupart des objets étaient en or et en argent, richement décorés et incrustés d'émaux, de nielle et de pierres précieuses. Durant cette période qui pourrait être appelée celle de la « recherche de solutions nouvelles », le décor fut d'abord linéaire et assez plat, relevé seulement par des filigranes et des granulations. Une des œuvres les plus significatives est l'icône de la Transfiguration du Christ de Zarzma, travaillée au repoussé et datée de 886 : contrairement aux édifices sacrés, la datation des pièces d'orfèvrerie est facilitée par la présence d'inscriptions mentionnant l'artiste et le donateur.

Les œuvres suivantes reflètent les recherches des artistes géorgiens dans le sens du rendu de la spatialité et de la plastique des formes. La grande croix processionnelle d'Išhani, de 973, porte un Christ, coulé puis ciselé, qui dénote une recherche sculpturale dans le modelé du corps. Le même effort se remarque dans la partie centrale de l'icône de Martvili, représentant la Vierge à l'Enfant, en or repoussé (X^e siècle). Le calice de Bedia, daté de 999, est une autre réalisation exceptionnelle : il est constitué d'une seule feuille d'or travaillée au repoussé et décorée de représentations en relief du Christ, de la Vierge et de dix apôtres répartis sous des arcatures tout autour du calice. Le calice fut offert par le roi Bagrat III et sa mère Guranduht à l'église de Bedia, qu'ils avaient eux-mêmes fait bâtir. Le relief, l'expression des visages, le drapé des vêtements, qui créent une impression de vie, montrent à quelle maîtrise étaient parvenus les artistes géorgiens. Une pièce telle que le *tondo* de Gelati (XI^e siècle), figurant saint Mammas chevauchant un lion, marque l'aboutissement des recherches des orfèvres géorgiens et l'apogée de leur art : le dessin est précis et stylisé, le relief est saillant et presque en ronde-bosse.

À partir du XII^e siècle, les orfèvres géorgiens privilégièrent le travail ornemental et décoratif au détriment de la recherche des formes plastiques. C'est ainsi, par exemple, que les maîtres de l'école de Gelati recouvrirent le triptyque de la Vierge de Hahuli — du moins les surfaces métalliques entourant l'image de la Vierge elle-même — au moyen de différentes techniques décoratives et d'émaux cloisonnés. Certains de ceux-ci et une partie des perles et des gemmes sont probablement des dons votifs.

À la fin du Moyen Âge, la qualité de l'orfèvrerie et de la toreutique va en déclinant, se contentant d'imiter les modèles de l'époque précédente. Mais l'art des métaux ne disparut jamais tout à fait ; il connaît même une certaine renaissance depuis les années 1950.

Émaux

«L'art des émaux sur or est considéré avec raison comme le sommet des arts décoratifs de l'ancienne Géorgie. Par leur nombre, par leurs qualités artistiques et par l'intérêt qu'ils présentent pour le savant, les émaux de Géorgie occupent une des premières places dans le monde» (C. Amiranašvili).

L'art des émaux géorgiens, comme l'orfèvrerie, remonte aux traditions pré-chrétiennes du Caucase et connut ses plus belles heures à partir des VIII^e-IX^e siècles, lorsque des artisans géorgiens maîtrisèrent la technique de l'émail cloisonné : sur une feuille d'or ou d'un alliage d'or et d'argent, l'artiste marquait en creux, par estampage, le contour de la composition puis, sur le champ ainsi obtenu, fixait par soudure à froid des fils d'or très fins qui formaient le schéma des images. Les alvéoles délimitées par ces «cloisons» étaient remplies d'émail, puis passées au feu, chaque couleur à part, et minutieusement polies. Il en résulta des œuvres magnifiques, aux couleurs chatoyantes, usant particulièrement d'un rouge lie de vin, de bleu, de blanc, de violet, toutes couleurs qui pouvaient être obtenues au départ de minerais locaux. Parfois aussi des émaux byzantins ornent des encadrements d'icônes géorgiennes. La technique de l'émail cloisonné ne fut plus pratiquée à partir du X^e siècle, à la suite des invasions de Tamerlan.

Le triptyque de *Haḥuli* (XII^e siècle) comporte, sur son volet principal, une représentation de la Vierge – dont il ne reste que le visage et les mains – qui est la plus grande icône en émail cloisonné connue au monde. Une centaine d'émaux géorgiens et byzantins parsèment l'ensemble du triptyque. Le trésor du Musée national des Beaux-Arts de Géorgie, à Tbilisi, recèle une magnifique collection de petites icônes émaillées sur fond d'or, représentant des scènes narratives et datées du XII^e au X^e siècle.

LANGUE ET
LITTÉRATURE

«Nous, les Géorgiens, nous n'avons pas besoin de langage secret: dans le monde entier, nous pouvons converser dans notre langue sans être compris des autres».

Les visiteurs de la Géorgie sont toujours tentés de rechercher des affinités avec les langues occidentales. En vain. Même le slave, parlé en Russie, est étranger au géorgien, contrairement à une idée répandue. La linguistique a porté ces dernières décennies un intérêt croissant à la question de la parenté du géorgien avec d'autres langues, comme le basque, l'étrusque, le hittite, le sumérien ou la langue d'Urartu. Il faut se contenter d'hypothèses; la seule certitude est qu'il s'agit d'une des plus anciennes langues du monde.

Le Caucase était jadis appelé «la montagne des langues», et, aujourd'hui encore se côtoient dans cet espace plus de quarante parlers, dont certains inexplorés. L'expression «langues caucasiques» désigne l'ensemble des idiomes parlés dans les monts du Caucase et dans les plaines qui les bordent, mais tous n'appartiennent pas à une seule et même famille linguistique: outre les langues indo-européennes, dont l'arménien est le principal représentant, la famille la plus importante est celle des langues caucasiques à proprement parler, divisée en deux groupes, ayant évolué dans des conditions historiques et géographiques différentes: les langues caucasiques du sud et les langues caucasiques du nord, ces dernières se répartissant encore en plusieurs sous-groupes. Chacun de ces parlers, dont plusieurs ne sont utilisés que par de petites minorités ethniques habitant les vallées difficiles d'accès du Caucase oriental, remonterait à une langue de base commune, encore cette hypothèse n'est-elle pas prouvée.

Au groupe des langues caucasiques du sud, dites kartvéliennes, et toutes apparentées entre elles, appartiennent le laze ou tchane, le mingrélien, le svane et surtout le géorgien, le seul des ces parlers qui soit une langue de civilisation et langue maternelle de quelque 3,5 millions de personnes. Le géorgien ancien fut utilisé jusqu'au XIII^e siècle, puis évolua progressivement pour aboutir au géorgien moderne. Il comprend un certain nombre de dialectes, répartis en deux groupes, oriental et occidental; la langue littéraire ancienne est basée sur les dialectes orientaux du Kartli.

La structure grammaticale complexe du géorgien l'a protégé de toute assimilation. La morphologie verbale est très particulière: les formes verbales possèdent non seulement des désinences personnelles (terminaisons), comme dans d'autres langues, mais aussi de nombreux morphèmes préfixes, infixes ou suffixes qui s'agrègent au radical. Le verbe géorgien peut exprimer non seulement la personne qui agit (sujet), mais aussi la personne qui subit l'action (objet direct, objet indirect). Chacune de ces personnes est renseignée dans la forme verbale par un indice particulier, soit en tête (préfixe), soit en fin de forme (suffixe); c'est pourquoi le verbe géorgien est appelé «multipersonnel». En outre, l'insertion d'une voyelle dans la forme verbale indique si l'action s'accomplit au profit du sujet, au profit de l'objet, ou pour aucun des deux. Ainsi, une forme verbale géorgienne se présente parfois comme une phrase complète. Une autre particularité du système verbal géorgien, partagée d'ailleurs par le basque, est l'existence du causatif, appelé aussi narratif ou ergatif, une forme en quelque sorte intermédiaire entre la voix active et la voix passive.

Un tel système de composition des mots laisse attendre des énoncés succincts: au contraire, le Géorgien est facond et son vocabulaire étendu. L'amour des Géorgiens pour leur langue justifie le temps qu'ils lui consacrent: «La langue géorgienne s'écoule comme une eau qui murmure... Son ton évoque la mer apaisée après la tempête...». La richesse du géorgien est telle «que tout

ce qu'il est possible d'exprimer dans une langue du monde peut être dit en géorgien».

De toutes les langues caucasiennes, seul le géorgien fut utilisé comme langue écrite; pour onze autres langues, dont l'abkhaze, la forme écrite ne fut développée qu'après 1920, sur la base d'un alphabet cyrillique augmenté de signes propres à chacune d'entre elles. Mais l'origine de l'écriture géorgienne, comme celle de la langue elle-même, reste obscure: la tradition arménienne rapporte que le moine Mesrop Maštots (361-440), inventeur de l'alphabet arménien, aurait également développé pour les Géorgiens un alphabet reproduisant les multiples phonèmes de leur langue. Les savants géorgiens pensent plutôt que leur alphabet, bien qu'étroitement apparenté à l'arménien, remonte à des signes phéniciens (sémitiques). La direction de l'écriture de la gauche vers la droite est un emprunt au grec, ainsi que l'ordre des lettres de l'alphabet géorgien qui reproduit fidèlement celui des lettres correspondantes de l'alphabet grec.

Des fouilles archéologiques récentes ont permis de découvrir des inscriptions qui semblent prouver l'origine araméenne de l'alphabet géorgien. Une inscription bilingue grecque-araméenne, appelée «Bilingue d'Armazi» parce qu'elle fut découverte, en 1940, sur le site de Mtsheta, l'ancienne Armazi, indique que le grec et l'araméen étaient utilisés conjointement sur le territoire de la Géorgie entre le I^{er} et le IV^e siècle de l'ère chrétienne.

L'écriture des anciennes inscriptions (depuis le V^e siècle) et des plus vieux manuscrits (jusqu'au XI^e siècle) est appelée *asomtavruli* («majuscule») ou *mrglovani* («ronde», en raison de la forme des lettres); une forme minuscule, la *nuskhuri*, en fut dérivée au IX^e siècle et servit pour la copie des manuscrits liturgiques jusqu'au XVIII^e siècle. À partir du XI^e siècle, ces deux formes, dorénavant appelées *hutsuri* (écriture «ecclésiastique», parce qu'elle était réservée aux écrits religieux), sont supplantées par l'écriture *mhedruli* («guerrière», «militaire», «civile»), utilisée d'abord pour la copie d'actes officiels — le premier document, rédigé à la cour du roi Bagrat IV, date de 1058 — et encore en usage aujourd'hui, quoique l'alphabet soit passé de 38 à 33 signes.

Un des plus anciens témoignages de l'écriture géorgienne est une inscription du V^e siècle découverte lors des fouilles de Bir el-Kudd, un monastère géorgien fondé par Pierre l'Ébène, vers 430, dans le désert de Judée, non loin de Bethléem; le pavement en mosaïque, qui remonte à l'époque de la fondation, présente une prière rédigée en *asomtavruli*. Un autre exemple ancien de la même écriture est fourni par une inscription de l'église de Sion à Bolnisi, datée de la seconde moitié du V^e siècle (493/494?).

Ⴀ	Ⴁ	Ⴂ	a	Ⴃ	Ⴄ	Ⴅ	s
Ⴆ	Ⴇ	Ⴈ	b	Ⴉ	Ⴊ	Ⴋ	t
Ⴌ	Ⴍ	Ⴎ	g	Ⴏ	Ⴐ	Ⴑ	y
Ⴒ	Ⴓ	Ⴔ	d	Ⴕ	Ⴖ	Ⴗ	u
Ⴘ	Ⴙ	Ⴚ	e	Ⴛ	Ⴜ	Ⴝ	p (p')
Ⴟ	ⴀ	ⴁ	v	ⴂ	ⴃ	ⴄ	k (k')
ⴅ	ⴆ	ⴇ	z	ⴈ	ⴉ	ⴊ	g (g')
ⴋ	ⴌ	ⴍ	ej	ⴎ	ⴏ	ⴐ	k (q)
ⴑ	ⴒ	ⴓ	t (t')	ⴔ	ⴕ	ⴖ	š
ⴗ	ⴘ	ⴙ	i	ⴚ	ⴛ	ⴜ	č (č')
ⴝ	ⴞ	ⴟ	k	ⴠ	ⴡ	ⴢ	ts (c')
ⴣ	ⴤ	ⴥ	l	⴦	ⴧ	⴨	dz
⴩	⴪	⴫	m	⴬	ⴭ	⴮	ts (c)
⴯	ⴰ	ⴱ	n	ⴲ	ⴳ	ⴴ	č
ⴵ	ⴶ	ⴷ	j	ⴸ	ⴹ	ⴺ	ḥ
ⴻ	ⴼ	ⴽ	o	ⴾ	ⴿ	ⵀ	ḥ
ⵁ	ⵂ	ⵃ	p	ⵄ	ⵅ	ⵆ	dž
ⵇ	ⵈ	ⵉ	ž	ⵊ	ⵋ	ⵌ	h
ⵍ	ⵎ	ⵏ	r	ⵐ	ⵑ	ⵒ	h (ho)

L'alphabet géorgien. 1e colonne: écriture *hutsuri* majuscule; 2e colonne: écriture *hutsuri* minuscule; 3e colonne: écriture *mhedruli*, utilisée aujourd'hui comme caractères d'imprimerie; 4e colonne: transcription utilisée dans le présent ouvrage; entre parenthèses, exemple de transcription scientifique en usage aujourd'hui.

Littératures sacrée et profane

La littérature géorgienne ancienne

La création de l'alphabet et le développement de l'écriture donnèrent très tôt aux Géorgiens les moyens de traduire la Bible dans leur langue. De cette ancienne version, réalisée à partir de l'arménien aux ve-vie siècles, ne restent que des fragments des évangiles, du livre de la Genèse et de celui du prophète Jérémie. Plusieurs textes bibliques ou liturgiques furent aussi traduits du grec ou du syriaque: pour certains, seule cette traduction géorgienne a subsisté. Au Moyen Âge, des traductions furent effectuées également à partir du persan et de l'arabe. La Géorgie ne fut pas seulement un carrefour de routes commerciales, elle fut aussi un centre important d'échanges culturels et littéraires. Les monastères géorgiens, qu'ils soient établis en Géorgie ou en dehors des frontières nationales, furent les lieux privilégiés de cette activité: grâce aux traductions et aux créations littéraires effectuées à l'abri de leurs murs, ils ont apporté une contribution décisive à la richesse de la culture géorgienne.

Les débuts de la littérature géorgienne sont donc essentiellement religieux, et cette caractéristique subsistera jusqu'à l'époque médiévale. Il n'est guère étonnant, dès lors, que les premiers textes conservés aient trait à l'évangélisation de la Géorgie et à l'expansion du christianisme dans ces contrées. Une autre caractéristique de la littérature géorgienne est son étroite relation avec la littérature grecque chrétienne, d'abord par le biais des traductions, et plus tard en raison des circonstances historiques: «Au début du viie siècle, l'Église géorgienne rompit avec l'Arménie devenue monophysite, et resta dès lors fidèlement attachée à l'orthodoxie chalcédonienne; unie confessionnellement à l'Église grecque, elle produisit une littérature qui, contrairement à l'arménienne ou à la syriaque, est intimement liée à la littérature byzantine; c'est surtout à partir de la fin du xe siècle et de la fondation, vers 980, du monastère des Ibères (Ivion) au Mont-Athos..., que ce caractère devint dominant et quasi exclusif» (G. Garitte).

La plus ancienne œuvre géorgienne originale est le *Martyre de sainte Šušanik*, rédigé entre 476 et 483 (le premier fragment conservé date du xe siècle [manuscrit A-95 de l'Institut des Manuscrits de Tbilisi], mais le manuscrit complet le plus ancien date seulement de 1713 [manuscrit A-130]). Šušanik, fille du général arménien Vardan Mamikonian, avait épousé un prince géorgien du nom de Varsken, gouverneur de l'un des cantons méridionaux de la Géorgie et établi à Tsurtav, une forteresse de grande importance stratégique à la frontière de l'Arménie et de la Géorgie. Soucieux de s'assurer le soutien de la cour de Perse, le prince abjura le christianisme et se convertit au mazdéisme: son épouse refusa d'imiter cet exemple, elle fut emprisonnée et mourut en 475, au terme de sept années de souffrances. C'est du moins l'histoire que rapporte Jacques de Tsurtav (Iakob Tsurtaveli), le confesseur de la sainte. Les données historiques de ce récit et l'identité des protagonistes ont été confirmées par des recherches récentes, si bien que l'auteur est considéré comme le précurseur de l'historiographie et de l'hagiographie géorgien-

nes. Ce morceau de prose est aussi le premier exemple conservé de littérature narrative en géorgien; toutefois, la recherche du style et le réalisme des descriptions supposent que la tradition ait pu se développer antérieurement.

Parmi les quelques sources conservées qui relatent l'expansion du christianisme dans les milieux perses et géorgiens sous la domination sassanide, figure le *Martyre de saint Eustathe de Mtsgheta*, œuvre anonyme du ^{vie} siècle. Les Perses, qui contrôlaient une grande partie du Kartli (Géorgie orientale), s'efforçaient de gagner les populations au culte du feu. Eustathe, fils d'un prêtre perse mais chrétien lui-même, fut obligé de quitter la Perse et arriva à Mtsgheta, où il se fit baptiser. Repris par l'autorité persane, il fut mis en prison et bientôt décapité. Son corps, jeté en pâture aux animaux, fut récupéré par ses coreligionnaires et inhumé dans la cathédrale de Mtsgheta (milieu du ^{vie} siècle).

De la même époque date le *Martyre des neuf enfants de Kola*, témoignage de la lutte que le christianisme eut également à livrer contre le paganisme. Des enfants du village de Kola, s'étant fait baptiser contre la volonté de leurs parents, furent lapidés par ces derniers sur ordre de l'autorité locale, qui exigeait d'eux d'accomplir le sacrifice rituel de leurs propres enfants, tel qu'il se pratiquait autrefois en Géorgie.

Quant à la confrontation du christianisme et de l'Islam, elle apparaît dans le *Martyre de saint Abo Tbileli* (Abo de Tbilisi), rédigée par Jean Sabanisidze dans les années 786-790, à la demande du chef de l'Église géorgienne, le catholicos Samuel. Au ^{viii} siècle, le Kartli, largement occupé par les Arabes, était l'objet de leurs tentatives d'islamisation. Abo, qui faisait à Bagdad commerce d'épices et de parfums, s'établit à Tbilisi, où il se convertit au christianisme. Coupable d'abjuration aux yeux de l'Islam, il fut mis à mort par l'émir de Tbilisi. Pour priver les chrétiens de la possibilité de vénérer son corps, il fut brûlé et ses cendres jetées dans la rivière Mtkvari (Kura). La *Vie* d'Abo deviendra pour les Géorgiens un exemple de fidélité et d'ardeur religieuses. La richesse du style et la rigueur du plan contribuent à faire de cette pièce un chef-d'œuvre de la littérature spirituelle géorgienne.

Des thèmes similaires se retrouvent dans une passion anonyme du milieu du ^{ix} siècle, intitulée *Vie et martyre de Constant (Konstanti) de Kaḥi*. Parce que l'émir Sahak s'était désolidarisé du calife de Bagdad, celui-ci donna l'ordre d'incendier la ville de Tbilisi et de massacrer 50.000 personnes. Le prince Constant de Kaḥi, dans le Kartli, qui était aux côtés de l'émir, fut fait prisonnier; déporté à Babylone, il y fut décapité pour son refus d'abandonner la foi chrétienne.

La *Vie de Grégoire de Handzta* (Grigol Handzteli), œuvre de Georges Merçuli, datant du milieu du ^x siècle, est un autre monument important de la littérature géorgienne ancienne. Relatant la vie de Grégoire, fondateur de plusieurs monastères dans le Tao-Klardžeti (Ibérie pontique) – monastères qui resteront longtemps des centres de la vie littéraire et spirituelle de la Géorgie –, elle témoigne de l'activité religieuse et littéraire à cette époque; elle décrit aussi la situation politique et la vie culturelle qui régnaient au ^{ix} siècle dans la région d'origine de la famille royale des Bagratides.

L'hymnographie, qui se développa très tôt en Géorgie, connut ses plus belles heures aux ^{ix} et ^x siècles. Se contentant d'abord de traduire des modèles grecs, elle devint rapidement indépendante, grâce notamment au réveil de la conscience nationale provoqué par la «seconde évangélisation» de la Géorgie menée par les «treize Pères syriens» – qui passent pour avoir introduit le monachisme en Géorgie – et favorisé par la confrontation avec l'Islam. C'est ainsi qu'appa-

raissent dans la poésie géorgienne, à côté de thèmes proprement religieux, des thèmes profanes et nationaux, comme la louange de la langue géorgienne, de sa richesse et de sa musicalité.

Certaines œuvres se distinguent par un art de la rime très élaboré, telles celles d'Étienne (Stepane) Sananoisdze, évêque de Čkondidi d'où son autre nom Étienne Čkondideli (xe siècle). La plupart des poésies ne sont pas rimées, mais se présentent comme de la prose rythmée, constituée d'une succession d'unités significatives comptant chacune de cinq à douze syllabes, parfois plus, variantes du quatrain «šairi» exploité par Rustaveli. Le premier représentant de ce genre littéraire fut Grégoire de Handzta (ixe siècle); au xe siècle, Michel (Mikel) Modrekili – son anthologie d'hymnes géorgiens et étrangers, rédigée entre 978 et 988 et dont l'exemplaire original est conservé à Tbilisi, contient des notations neumatiques restées jusqu'à ce jour indéchiffrables –, Jean (Ioane) Zosime, actif au couvent de Mar-Saba près de Bethléem puis au monastère Sainte-Catherine du Sinaï, Jean (Ioane) Minčhi, dont les hymnes, conservés pour la plupart dans des manuscrits du Sinaï, constituent une première apogée de l'hymnographie géorgienne, et Jean (Ioane) Mtbevari, évêque de Tbeti; vinrent ensuite le roi David le Bâtitseur (Davit Ağašenebeli, 1089-1125), et, au xii^e siècle, Jean (Ioane) Petritsi.

L'historiographie occupe une place à part dans la littérature géorgienne. La plus ancienne chronique, la *Conversion de la Géorgie (Kartlis Moktseva)*, fut composée à partir de sources anciennes par un auteur anonyme du ix^e siècle. Elle contient notamment la *Vie de sainte Nino* et le récit de son activité missionnaire, qui lui vaut, aujourd'hui encore, le surnom d'«apôtre de la Géorgie».

Un certain Džuanšer, dont le nom est le seul élément connu, est l'auteur d'une *Vie de Vahtang Gorgasal*, rédigée vers 800. Vahtang Gorgasal, présenté comme l'idéal du roi-héros, libéra la Géorgie de la domination perse à la fin du ve siècle: une sorte de «roi Arthur» géorgien! La chronique relate encore l'établissement du catholicosat géorgien au ve siècle.

Dans la *Vie des rois de Géorgie*, Leonti Mroveli, évêque de Ruisi au viii^e siècle, esquisse l'histoire des «premiers pères et des premiers rois» – l'œuvre est également connue sous ce titre – de la Géorgie avant le ve siècle.

Sumbat Davitisdze, ou «fils de David» le Bâtitseur, essaie, dans son *Histoire de la dynastie des Bagratides*, de faire remonter cette famille aux figures bibliques de David et de Salomon.

Ces chroniques, avec d'autres consacrées par exemple au roi David le Bâtitseur et à la «reine des reines» Tamar, forment le noyau de la volumineuse compilation intitulée *Vie de la Géorgie (Kartlis Tšhovreba)*. De nouvelles chroniques vinrent sans cesse s'ajouter à cette collection jusqu'au début du xviii^e siècle, lorsqu'elle fut publiée sous le règne du roi Vahtang vi. La *Vie de la Géorgie*, qui abonde en descriptions d'événements locaux ayant marqué l'histoire des peuples du Caucase, est une source de première importance pour les historiens d'aujourd'hui.

En Géorgie, comme dans l'Europe du Moyen Âge, les monastères étaient des centres de science et de culture, et les moines, qui pouvaient être théologiens, philosophes, philologues ou historiens, étaient souvent aussi poètes.

C'était le cas du grand érudit Euthyme (Ekvtime) Mtatsmideli ou Euthyme «de la Montagne sainte», dit encore Euthyme l'Athonite (env. 955-1028). Vers 980, il fonda, avec son beau-frère et son père, le prince géorgien Jean (Ioane) Varazvače, le monastère d'Iviron («des Géorgiens») au mont Athos, avant d'en devenir le supérieur durant 14 ans. Le monastère d'Iviron, le plus réputé de toutes les fondations géorgiennes à l'étranger, fut un grand centre de culture

et de traductions. Avec la collaboration d'autres moines, Euthyme, qui avait acquis une formation poussée à Constantinople, traduisit en géorgien de nombreuses œuvres grecques, dont celles de Basile de Césarée et de Grégoire de Nazianze dit le Théologien, deux évêques cappadociens du *v*e siècle, ainsi que les écrits de Maxime le Confesseur, un théologien et mystique byzantin du *viii*e siècle. En fait, tant par le choix des œuvres traduites – les plus importantes de la littérature grecque chrétienne – que par la qualité des traductions, c'est toute la spiritualité byzantine qui fut ainsi rendue familière aux Géorgiens.

Euthyme l'Athonite aurait également traduit plusieurs œuvres du géorgien en grec, par exemple le célèbre roman *Barlaam et Joasaph*, christianisation du récit de la conversion de Gautama Bouddha, de son renoncement aux biens de ce monde et de sa mission. La version géorgienne avait elle-même été traduite de l'arabe au *ix*e siècle.

Le successeur d'Euthyme, Georges (Giorgi) Mtatsmideli (1009-1065), a prolongé l'œuvre traductrice de son maître dans le domaine de la littérature patristique et dans celui des livres sacrés. La nouvelle version qu'il donna des évangiles, des épîtres des Apôtres et des psaumes, a été adoptée par l'Église géorgienne lors de la réforme religieuse des années 1060-1065 et est encore en usage aujourd'hui – la traduction en géorgien moderne est très récente. Georges s'illustra également dans la défense de l'autocéphalie de l'Église géorgienne et rédigea, outre des hymnes, une *Vie de Jean et Euthyme*, les deux premiers higoumènes ou supérieurs du monastère d'Iviron.

La figure d'Eprem Mtsire ou Eprem «le Petit» (1027-1100), historien et philosophe, est particulièrement multiple. Actif au monastère de la montagne Noire, un autre foyer de culture géorgienne situé près d'Antioche, il complète l'œuvre d'Euthyme et de Georges, soit en donnant une nouvelle version géorgienne d'œuvres déjà traduites par ses prédécesseurs, soit en rendant accessibles aux Géorgiens de nouveaux textes grecs, par exemple ceux de Jean Damascène (théologien byzantin de la fin du *viii*e et du début du *viii*e siècle) et du Pseudo-Denys l'Aréopagite, ainsi que plusieurs commentaires philosophiques. Les productions d'Eprem sont souvent accompagnées de notes ou scolies explicatives qui montrent qu'il a poussé très loin la réflexion sur l'art de la traduction. Une autre facette de son talent apparaît dans son *Rapport sur les causes de la conversion de la Géorgie*, ouvrage important car il contient une liste des sources relatives au sujet.

Comme Eprem, son maître, Arsène (Arsen) Ikaltoeli ou Arsène d'Ikalto (*x*^e-*xii*^e siècles) travailla d'abord à la montagne Noire. Revenu en Géorgie comme confesseur du roi David le Bâtitteur, il s'installa à Gelati, puis à Ikalto, sa ville natale, située dans la vallée de l'Alazani à l'est de la Géorgie, où il fonda une célèbre académie. Arsène, l'un des plus grands érudits géorgiens du Moyen Âge, traduisit des écrits spirituels et rédigea plusieurs ouvrages homilétiques ou théologiques, dont le *Dogmatikon*, une somme sur les fondements de la foi chrétienne.

À la même époque vécut Jean Petritsi ou Petritsoneli («de Petritsoni», aujourd'hui Bačkovo en Bulgarie, où un monastère géorgien fut fondé en 1083). Représentant réputé du néo-platonisme géorgien, il reçut sa formation à Constantinople et se retira d'abord à Petritsoni, ensuite à Gelati. Il passe, aux côtés de Šota Rustaveli, pour le plus grand poète de son siècle. Traducteur de Proclus, d'Aristote et de Flavius Josèphe, entre autres, auteur lui-même d'ouvrages philosophiques, d'études sur l'historiographie antique et sur l'astronomie, de vies de saints, de poèmes et de chants religieux, Jean Petritsi a fondé en géorgien la littérature philosophique à caractère scientifique. Un grand nombre de ses œuvres sont malheureusement perdues.

La littérature géorgienne médiévale

Après que David le Bâtitteur (1089-1125) eut défait les Turcs, libéré Tbilisi de la domination des califes, occupé Chirvan, dans l'actuel Azerbaïdjan, et étendu son pouvoir jusqu'en Arménie, la Géorgie, dont la culture urbaine était en pleine expansion, put se développer et devenir un état puissant au commerce florissant. La noblesse participe désormais au mouvement littéraire, qui était resté jusque là essentiellement religieux. Le roi David lui-même composa des *Chants du regret* (*Galobani sinanulisani*), inspirés des psaumes, et un *Testament*, où il exhorte le peuple géorgien à accomplir ses devoirs religieux.

Les poètes se tournent de plus en plus vers des thèmes profanes; parmi les rares pièces versifiées qui aient été préservées, figure une ode intitulée *Abdul-Mesia* («Serviteur du Messie»), dans laquelle Jean (Ioane) Šavteli célèbre sans doute la reine Tamar et son époux David Soslan. À son contemporain Čahruhadze est attribuée une ode épique, *Tamariani*, en l'honneur de Tamar, de son époux et de leur fils, le prince Giorgi Laša. L'auteur a donné son nom à une strophe čahruhauri, constituée de quatre vers de cinq syllabes chacun (en fait, deux demi-lignes de dix syllabes chacune, divisées par une césure, d'où le rythme 5-5/5-5).

Le premier roman profane, *Amirandaredžaniani*, composé à la fin du xie ou au début du xii^e siècle, ressort au genre littéraire du récit héroïque de chevalerie. L'auteur présumé, Mose Hōneli (Moïse de Hōni) est bien inférieur à son contemporain Rustaveli. Les douze chants du roman relatent les aventures d'Amiran Daredžanisdze, c'est-à-dire fils de Daredžan, et d'autres chevaliers errants, tous en lutte contre les esprits malins, protecteurs des faibles et des opprimés, défenseurs de l'honneur des dames. Ces preux sont présentés comme des héros sans tache et d'une fidélité inébranlable, et le roman constitue un tableau vivant des mentalités des peuples du Caucase en même temps que de l'ouverture d'esprit qui régnait dans la Géorgie médiévale. Rédigée en prose, l'œuvre fut mise en vers au xvii^e siècle par les frères Sulhan et Begtabeg Taniašvili. Elle est parfois appelée la «légende du Prométhée géorgien»: attaché à l'Elbrouz, Amiran tire toute l'année sur ses chaînes, mais au moment de s'en libérer, il frappe par inadvertance le pieu qui le retient et qui s'enfoncé à nouveau.

Le rôle de carrefour culturel joué par la Géorgie, située au confluent de plusieurs routes commerciales, est illustré par l'épopée poétique *Visramiani*, version géorgienne d'un roman perse versifié, *Vis u Ramin*, dû à la plume du poète iranien Fakhr al-Dîn Gurgani (xi^e siècle), lui-même inspiré de sources indiennes. À l'occasion des Croisades, la version géorgienne de cette histoire d'un amour tragique – Vis, l'épouse du roi Moabad, s'y éprend de son beau-frère Ramin – aurait exercé une certaine influence sur la formation de *Tristan et Yseult*. À moins que l'influence n'ait joué dans l'autre sens... Le traducteur anonyme, souvent identifié avec Serge (Sargis) Timogveli (fin du xii^e siècle), réussit la gageure de conserver la teneur et l'esprit du récit perse tout en conférant à sa version un style et une profondeur propres. Celle-ci connut un large succès dans les milieux de cour et entra dans le patrimoine national: elle répondait manifestement à la sensibilité des Géorgiens.

Le plus célèbre poète géorgien est certainement Šota Rustaveli. Son œuvre est vénérée depuis des siècles comme l'épopée nationale; lue, déclamée, citée tant par les lettrés que par les gens

du peuple, elle a donné naissance à toute une série de contes et de légendes.

La vie de l'auteur est obscure. Son nom indique qu'il était originaire de Rustavi — non l'actuelle cité industrielle dans la région de Tbilisi, mais une localité de Meshétie en Géorgie pontique — ; il serait né en 1166 — les Géorgiens fêtèrent le 800^e anniversaire de sa naissance en 1966 — et mort en 1250. La tradition veut que Rustaveli ait été une personnalité en vue à la cour de la reine Tamar (1184-1213), un érudit, sans doute, car l'œuvre fait preuve d'une culture étendue, qu'il aurait acquise à l'académie d'Ikalt'o. Le programme des deux académies géorgiennes, à Ikalt'o et à Gelati, comprenait la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie, la musique, la rhétorique et la grammaire, ainsi que la philosophie grecque jusqu'au néo-platonisme. Rustaveli aurait aussi, selon des traditions populaires, étudié à Constantinople ou en Grèce. Grâce à sa connaissance de l'arabe, du persan et du grec, il maîtrisait la poésie et la littérature philosophique de l'Antiquité et du Moyen Âge. Son œuvre est émaillée d'idées et de citations, tantôt littérales, tantôt paraphrasées, extraites des écrits platoniciens et néo-platoniciens ou même du corpus de Zoroastre. Après avoir quitté la Géorgie, en raison, selon la légende, de l'amour sans espoir qu'il portait à la souveraine, plus vraisemblablement victime d'intrigues, il serait mort à l'étranger, peut-être à Jérusalem, où le monastère de la Croix conserve une épitaphe dite de Rustaveli, et une fresque, découverte en 1960, qui le représente âgé.

Le titre géorgien *Vep'his-Tqaosani* signifie littéralement «Celui qui est revêtu d'une peau de panthère» ou «d'une peau de tigre», car nul ne sait encore lequel des deux fauves est désigné par le terme géorgien *vep'his*. Différents titres ont donc cours, comme «Le preux à la peau de tigre», «L'homme à la peau de panthère», «Le chevalier à la peau de tigre» ou encore «L'homme à la peau de léopard».

Le poème relate les aventures de Tariel, fils d'un roi des Indes, qui parcourt le monde à la recherche de la princesse Nestan-Daredžan, soustraite à son amour. Revêtu d'une peau de tigre qui lui rappelle sa bien-aimée, symbole aussi de courage et de puissance, il passe de l'Arabie à la Chine, traverse le «royaume de la mer» et celui des démons de Kadžétie parmi d'autres contrées fantastiques. Il gagne des amis fidèles: Pridon et Avtandil, chef des armées d'Arabie, parti lui-même à la recherche de Tariel par amour d'une princesse arabe nommée Tinatin. Les trois chevaliers, au prix de maints combats, libèrent Nestan, qui peut devenir l'épouse de Tariel, tandis qu'Avtandil retourne auprès de Tinatin.

L'œuvre de Rustaveli est un poème d'aventures et d'amour, où les sentiments sont d'abord nobles et lyriques. La «noble dame» n'est pas un inaccessible objet d'adoration, même si une distinction demeure entre amour sublime et amour vulgaire, comme dans la poésie courtoise de l'Europe médiévale. À l'amour sublime se mêle l'amitié entre frères de sang, et celle-ci supplante parfois celui-là; l'amitié et la fidélité étaient des valeurs importantes aux yeux des Géorgiens et la trahison ne se pouvait concevoir. Le poème de Rustaveli est le reflet de ces valeurs et de l'atmosphère spirituelle de la Géorgie féodale. Il est le fruit de la rencontre des cultures de l'Orient ancien, de leur sens de la vie et de leur mystique de l'amour, avec les philosophies de l'Antiquité, à la fois éclairées et cosmopolites, et avec le christianisme et sa théologie. La vision du monde élargie et la curiosité intellectuelle sans cesse en éveil des Géorgiens furent le fruit de cette rencontre. La réussite de Rustaveli est d'avoir su assimiler ces influences et de les exprimer en une œuvre homogène et en même temps typiquement géorgienne.

L'histoire aussi a sa part dans ce roman. Le couronnement de Tinatin succédant à son père

évoque celui de la reine Tamar ; la position élevée de cette souveraine, malgré l'estime dans laquelle les Géorgiens tenaient la femme, restait un événement remarquable : elle occupa seule le trône de son père, le roi Giorgi III, après avoir été co-régente avec lui dès 1178.

L'épopée compte – dans sa version française – 1671 strophes, mais la première édition imprimée, réalisée à la demande du roi Vahtang VI en 1712, n'en comprenait que 1587. La strophe, appelée *šairi*, une forme appréciée des Géorgiens, est un quatrain de vers de 16 pieds coupés en leur milieu par une césure ; la rime finale est la même pour les quatre vers. Pour éviter la monotonie, Rustaveli distingue le « haut *šairi* » ou « *šairi* majeur » (*magali šairi*), composé de mesures brèves avec des césures mineures disposées de deux en deux, et le « bas *šairi* » ou « *šairi* mineur » (*dabali šairi*), avec des césures secondaires donnant un rythme 5-3/5-3. Le premier, rapide et nettement scandé, est apte à rendre les moments d'action, le second convient mieux à l'expression des passages lyriques. La complexité de cette technique exige du poète une maîtrise exceptionnelle du vocabulaire, mais la musicalité qui en résulte fait de l'œuvre un véritable chant, qui évoque la musique polyphonique des Géorgiens, bien développée déjà au Moyen Âge. C'est aussi cet aspect musical qui rend toute traduction du poème particulièrement difficile.

Le succès extraordinaire de l'épopée auprès des Géorgiens a suscité un grand nombre de traductions dans la plupart des langues occidentales (Pour les traductions françaises, voir la bibliographie en fin de volume). L'œuvre, qui peut rivaliser avec les meilleures pièces de la littérature courtoise, mérite d'être plus largement connue en Europe. Écoutez le poète :

«Moi, Roustavéli, j'ai créé cette œuvre au moyen de mon art :
Je perds la vie et la raison pour celle qui soumet les armes,
Pour elle suis blessé d'amour, et n'ai point remède à mes maux,
Qu'elle m'accorde le salut, ou bien la terre et le tombeau.
Cette légende d'Orient qu'en langue géorgienne je conte,
Tel un joyau de mains en mains, nos descendants se la racontent,
L'ayant trouvée et mise en vers, j'écris cette œuvre disputée,
Celle pour qui je perds la tête la couronne de sa beauté.»
(Prologue, strophes 8 et 9, trad. S. TSOULADZE)

Le règne de Tamar avait été pour la Géorgie une période de prospérité économique et culturelle ; les invasions mongoles qui marquèrent celui de son successeur mirent fin à ce développement. Le pays fut ravagé – Tamerlan y mena à lui seul huit campagnes – et bientôt morcelé en principautés : la Géorgie occidentale tomba sous la domination turque, la Géorgie orientale sous la domination perse. La civilisation perse exerça cependant une profonde influence sur l'ensemble de la Géorgie, d'autant que celle-ci fut, après la chute de Constantinople en 1453, coupée du monde byzantin et de l'Occident.

L'activité littéraire ne cessa pas pour autant : les grandes poésies perses furent traduites ou adaptées en géorgien, quelques œuvres historiographiques furent composées, parmi lesquelles le *Code* du roi Giorgi V le Brillant (1314-1346) et l'*Histoire de la destruction de la Géorgie*, due au catholico Domentî (XVII^e siècle).

L'âge d'argent

Le xvii^e siècle marque le début d'une renaissance de l'activité littéraire en Géorgie. Le roi Teimuraz I^{er} de Kaĥétie (1589–R.1605–1663) en fut l'instigateur; initié à la langue et à la littérature persanes, il poursuivit ses études à la cour du shah Abbas. Désireux de secouer le joug perse sur la Géorgie, il s'attira l'hostilité tant du souverain perse, qui fit mettre à mort la mère et les fils de Teimuraz, que de la noblesse locale et des rois du Kartli. Teimuraz hérita des dons littéraires de ses parents: son père, le roi David de Kaĥétie, avait traduit du persan en géorgien un recueil de fables intitulé *Kalila et Dimna*, et sa mère, Ketevan, avait produit une élégie lyrique lors de sa captivité en Perse. Dans ses poèmes religieux, dont trois sont rédigés sous forme d'acrostiches alphabétiques, l'auteur célèbre Dieu et les saints. Sa poésie profane est nettement d'inspiration persane. Dans ses créations originales, telles que le dialogue fictif intitulé *Débat entre le printemps et l'automne* et les *Griefs contre la vie*, Teimuraz sait se montrer lyrique et sensible aux charmes de la nature. Le genre épique ne lui était pas étranger non plus, pour avoir adapté du persan deux poèmes romantiques, sous les titres *Youssof et Zouleiha* (*Iosebziliĥaniani*) et *Leila et Medžnun* (*Leilmadžnuniani*), chef-d'œuvre de la littérature de langue farsi, dû au poète lyrique Nizami, né en 1140 dans le Caucase. Il composa également un poème historique à la mémoire de sa mère, intitulé *Ketevaniani* ou *Martyre de la reine Ketevan*, relatant les souffrances endurées par la reine pour son refus d'abjurer le christianisme, et qui exerça une grande influence sur le réveil de la conscience nationale en Géorgie.

Arĥil II (1647–1713) fut un autre roi poète, plus attiré par la littérature que par la politique. Le recueil de ses œuvres profanes, intitulé *Arĥiliani*, une sorte d'encyclopédie poétique de plus de 12.000 vers, fut édité et commenté de son vivant; l'auteur a laissé aussi une version en vers du *Visramiani*, des traductions et un poème historique, *Teimuraziani*, dans lequel Teimuraz I^{er} et Rustaveli débattent de la poésie. Le thème était cher à Arĥil, désireux de rendre à la langue et à la poésie géorgiennes leur indépendance vis-à-vis de la littérature persane. C'est ainsi que son livre *Les mœurs de la Géorgie* est consacré à la description, réaliste et pittoresque, des coutumes de la société féodale contemporaine. Exilé à Moscou à la fin de son existence, Arĥil y fonda une imprimerie géorgienne et, bien que converti à l'Islam, prépara une édition géorgienne de la Bible, qui ne vit malheureusement pas le jour.

Il faut attendre la fin du xviii^e siècle pour voir le genre de la prose documentaire pratiqué en Géorgie, grâce à Sulĥan-Saba Orbeliani (1658–1725). Issu d'une famille princière réputée, il reçut une solide formation intellectuelle et apprit plusieurs langues étrangères; il s'intéressa autant à la littérature, sacrée et profane, qu'à la politique. En 1689, il devint moine au monastère de David-Garedža, en Kaĥétie, et prit le nom de Saba. En 1713, le roi Vaĥtang VI le chargea d'une mission diplomatique en Europe, spécialement à la cour de Louis XIV, en vue de solliciter l'aide des puissances occidentales contre les Turcs et les Perses. Saba, qui séjourna aussi à Rome et à Constantinople, fut gagné par les idées européennes, qu'il voulut propager dans son pays, d'autant qu'il s'était converti au catholicisme. Cela lui valut bien des ennuis: émigré en Russie en compagnie de Vaĥtang VI, il mourut à Moscou. Le récit de son *Voyage en Europe* est le premier exemple de littérature mémorialiste en géorgien. Le chef-d'œuvre de Saba Orbeliani est son recueil *La sagesse*

du mensonge ou *Livre de la sagesse et du mensonge* (*Tsigni sibrđzne-sitsruisa*): des fables, anecdotes et histoires tirées de la poésie populaire sont rassemblées sous forme d'une conversation savante, reflet artistique des mentalités de son temps. Le *Lexique géorgien*, que l'érudit élaborait de 1685 à 1716, comptant 25.000 mots, reste un instrument de travail précieux pour l'histoire de la langue géorgienne.

Vahtang VI (1675-1737), qui régna sur le Kartli de 1703 à 1711 et de 1719 à 1724, fut le pupille de Saba Orbeliani. Il fit installer à Tbilisi la première imprimerie du Caucase et y publia la première édition du *Chevalier à la peau de tigre*, qu'il pourvut de son propre commentaire scientifique. La collection de textes législatifs, allant de la loi mosaïque à la jurisprudence des dynastes féodaux de Géorgie, assortie d'un nouveau code de son cru, qu'il fit paraître sous le titre *Code des lois* (ou encore *Code-répertoire*) lui valut le surnom de roi « législateur »; dans le domaine historiographique, il rassembla les sources anciennes en un recueil unique, la *Vie de la Géorgie* (*Kartlis Tshovreba*), qui devint le canon officiel de l'histoire nationale. Il traduisit encore du persan plusieurs ouvrages, dont un livre d'astronomie, *De la création*, et de l'arabe, l'*Horoscope de Massala*. Les vicissitudes de l'histoire du Kartli et son destin personnel inspirèrent à Vahtang des élégies d'un lyrisme mélancolique où l'auteur dénonce la vanité du monde et pleure le pays dont il est éloigné: favorable aux Russes, il fut, en effet, contraint à l'exil par les Turcs et les Perses et mourut à Astrakhan.

Teimuraz II (1700-1762) fut le dernier des rois poètes, en même temps qu'un souverain efficace, qui, avec le catholicos Anton Ier, relança la vie économique et culturelle du pays. Dans *La dispute du jour et de la nuit*, un poème écrit en vers *šairi*, le jour et la nuit opposent leurs qualités respectives; l'auteur y décrit un grand nombre de coutumes et d'usages géorgiens, d'une manière plus détaillée encore que ne l'avait fait le roi Arčil, ce qui confère à l'œuvre une véritable dimension ethnographique. L'*Éloge des fruits* vante les propriétés de 38 fruits produits en Géorgie, thème en vogue dans la littérature de l'époque. D'autres éloges ont un caractère religieux. Dans l'ensemble, toutefois, la poésie de Teimuraz II n'atteint pas le niveau artistique de Garsevan Čolokašvili, qui lui est de peu antérieur. Au milieu du XVII^e siècle déjà, celui-ci avait développé une nouvelle versification et donc de nouveaux rythmes poétiques, à côté du *šairi* de Rustaveli et du *čħruħauli*.

L'innovation fut développée par Mamuka Baratašvili, qui émigra avec Vahtang VI et termina sa vie à Moscou vers 1760. En 1731, il rédigea, à la demande de Vahtang, une sorte de manuel de poésie intitulé *Essai* (*Čašniki*), où il analyse la forme et le contenu de la poésie géorgienne ancienne et contemporaine. Ses poésies lyriques valent surtout par leur forme, car Baratašvili est l'un des premiers à avoir rompu le carcan de la mesure classique, créant sur de nouveaux accords des vers légers, sonores et mélodieux.

Le poète le plus important de la période pré-romantique ou « siècle d'argent » est David Guramišvili (1705-1792). Né à Saguramo, non loin de Mtsħeta, d'une famille de la noblesse, les Écritures et la littérature géorgienne lui étaient familières, en dépit des lacunes de sa formation scolaire. Pris dans la tourmente des batailles qui opposaient Vahtang VI et le prince Constantin de Kaħétie pour la possession du Kartli, il est fait prisonnier par des troupes du Daghestan. Échappé, il rejoint peu après, en 1730, la suite de Vahtang VI émigré à Moscou. À la mort de ce dernier, il participe à différentes campagnes russes comme officier dans un régiment de hussards géorgiens; en 1758, au cours de la Guerre de sept ans, il est à nouveau fait prisonnier et gardé durant un an dans la forteresse de Magdebourg en Prusse. Sur le plan littéraire, Guramišvili subit

l'influence de Baratašvili, surtout pendant son séjour moscovite, et privilégie les thèmes du folklore géorgien en même temps que des motifs russes ou ukrainiens; il vante la beauté simple et populaire de la langue géorgienne face à l'affectation des modèles persans. Du recueil de ses œuvres, qu'il intitula *Guramiade* (*Davitiani* ou *Guramiani*, d'après son nom), une vaste encyclopédie poétique d'environ 8.000 vers, l'auteur consacre une partie au sort de la Géorgie (*Les malheurs de la Géorgie* [*Kartlis Čiri*]) au moment des guerres du Kartli, dans la tradition de Šota Rustaveli. La poésie de Guramišvili, comme l'ensemble de son œuvre, a un caractère mystique et religieux; elle vante les mérites de la connaissance, le bonheur de la vie familiale et l'idéal moral du petit peuple, mêlant thèmes bibliques (par exemple *La plainte d'Adam*) et scènes bucoliques, comme dans *Le berger Katsvia* (*Katsvia mtsqemsi*), une idylle qui chante un idéal d'amour ardent dont le but est le bonheur conjugal.

Alors que les poèmes d'amour de Guramišvili sont des allégories, au contenu souvent religieux, l'œuvre de Besarion Gabašvili, surnommé Besiki (1750-1791), marque un retour à la tradition ancienne, plus orientale parce que moins influencée par la littérature européenne, plus proche du lyrisme des modèles persans où fleurit la poésie amoureuse. Le motif amoureux prédomine dans l'œuvre de Besiki; la forme achevée, les rimes et les rythmes variés, la grande musicalité de ses élégies, de ses satires et de ses odes dégagent un sentiment profond. Celui-ci peut être patriotique, comme dans l'ode *Aspindza*, qui célèbre la victoire remportée par Irakli II et son général David Orbeliani sur les Turcs, à Aspindza (Meshétie) en 1770. Les faits d'armes de David Orbeliani sont aussi l'objet des odes *Aux astres* et *Torrent de larmes*.

Si l'âge d'argent est surtout l'époque de la poésie profane, la littérature religieuse ne fut pas en reste. La vie religieuse elle-même connut un nouvel essor grâce aux relations de la Géorgie avec la Grèce et la Perse, avec l'Italie et la France catholiques, avec la Russie orthodoxe. Plus que tout, cependant, le sentiment national et la prise de conscience de leur valeur par les Géorgiens furent les véritables facteurs de cette évolution. Le développement de l'imprimerie assura au patrimoine littéraire une plus large diffusion et les traductions existantes furent révisées. Enfin, une littérature religieuse originale vit le jour.

Un moine de la maison royale, Bagrat Batonišvili (xvii^e siècle), s'est illustré dans la lutte contre l'Islam; son traité *Rapport sur les enseignements athées des Ismaélites* (*Mothrobaj sdžulta ugmrtota ismailitaj*), qui connut un grand succès en Géorgie, fut exploité par les générations suivantes lors de leurs confrontations avec les chiites perses.

Le catholicos Anton Ier (1720-1788), devenu catholicos de toute la Géorgie à l'âge de 24 ans, fut une autre personnalité de premier plan issue de la famille royale. Destitué en 1755 en raison de ses contacts avec des missionnaires italiens et de ses sympathies pour l'Église catholique, il fut contraint à émigrer en Russie. Rappelé par le roi Irakli II en 1762, Anton fut réintégré dans ses fonctions et s'efforça de réformer l'Église, la formation des prêtres et l'enseignement profane. Dans son œuvre abondante figurent un *Catéchisme* pour les écoles et une *Théologie* en trois parties (dogmatique, théologie mystique, théologie morale), ainsi que des écrits exégétiques, liturgiques, hagiographiques et ascétiques, des ouvrages de droit ecclésiastique et de philosophie, certains traduits du grec, du latin ou de l'arménien. Un poème historique, intitulé *Discours métrique* (*Tsqobilsitqvaoba*), de 4.000 iambes dodécasyllabes, retrace l'histoire sainte depuis la naissance du Christ et contient notamment les biographies des rois poètes géorgiens. Également philologue, Anton Ier composa une *Grammaire* géorgienne, dont il donna deux éditions.

L'annexion de la Géorgie à l'empire russe, en 1801, sonna la fin de la littérature religieuse : l'Église géorgienne perdit son indépendance et subit un processus de « russification » jusque dans l'emploi des langues.

Le romantisme géorgien

Dès le XVIII^e siècle, la pression militaire des Perses et des Turcs se fit menaçante et les souverains du Kartli et de Kağétie cherchèrent appui auprès du tsar, chrétien, de Russie: un traité de défense fut signé en 1783, complété par un pacte d'assistance mutuelle entre la Géorgie occidentale et la Géorgie orientale, lorsqu'une incursion perse dans cette dernière dévasta Tbilisi. Les troupes perses furent défaites par les alliés près de Niachra, mais la Russie exploita la nouvelle situation en annexant d'abord le Kartli et la Kağétie, en 1801, puis la Géorgie occidentale. Le pays fut soumis à l'administration russe, la langue et les coutumes locales régressèrent. La population se souleva, en vain.

Le courant romantique, qui, en Géorgie comme en Europe, reflétait un certain repli sur soi, fut le véhicule privilégié de la protestation géorgienne face au nouveau maître. D'un autre côté, l'annexion à la Russie signifiait aussi une ouverture vers l'ouest, qui permit à la civilisation européenne d'imprégner profondément la vie intellectuelle en Géorgie.

L'influence s'exerça d'abord sur les milieux de la noblesse, d'où étaient issus les plus importants personnages de l'époque, comme les filles du roi Irakli II, Mariam, Ketevan et Tèkle. Par leurs poésies empreintes de tristesse et de mélancolie sur le destin de la patrie, les trois femmes passent pour les premières représentantes du romantisme géorgien.

Alexandre Čavčavadze (1786-1846) est plus significatif encore. Né à Saint-Pétersbourg, d'une famille princière, et filleul de la tsarine Catherine II, il vécut en Géorgie à partir de 1799. Il prit part au soulèvement de 1804 contre l'autorité russe, fut arrêté et déporté. À la requête de son père, ambassadeur du roi Irakli II de Géorgie près la cour de Russie, il fut grâcié et inscrit au Corps des Pages à Saint-Pétersbourg, où il put terminer ses études. En Géorgie, il s'était intéressé à la littérature nationale; il fit de même en Russie pour la littérature russe, et apprit encore le français, l'allemand et le persan. Il put ainsi traduire en géorgien les œuvres de Pouchkine et de plusieurs auteurs français, comme La Fontaine, Racine, Corneille, Voltaire et Hugo. Il connaissait d'ailleurs bien la France pour s'être rendu à Paris lors de la campagne contre les armées napoléoniennes. Commandant un régiment russe en Kağétie, il établit son campement d'été à Tsi-
nandali, près de Telavi: l'endroit devint vite le lieu de rencontre des nobles et des intellectuels géorgiens, qui y rencontraient des «décembristes» russes exilés et les officiers du régiment, parmi lesquels figurait le poète Michael Lermontov. Pouchkine séjourna chez Čavčavadze, ainsi qu'Alexandre Griboïedov, qui épousa sa fille. La participation de Čavčavadze à un complot de la noblesse le fit exiler à nouveau en 1832; rappelé en 1841 et nommé lieutenant-général dans l'armée russe, il remplit des fonctions importantes dans l'État jusqu'à sa mort accidentelle cinq années plus tard.

Alexandre Čavčavadze était un ardent patriote: son action politique défendait l'idéal d'une Géorgie indépendante et le rétablissement de la dynastie des Bagratides. Mais l'expression littéraire de ce combat ne pouvait être que voilée pour échapper à la censure. L'amour pour la patrie lui inspira plusieurs poésies, telles *Années, années qui passent*; d'autres, consacrées à la beauté de son pays, expriment sa tristesse devant le destin de la Géorgie, comme le poème *Caucase*. Son œuvre est marquée aussi par l'influence occidentale ou russe, alliée aux traditions littéraires

géorgiennes, comme c'est le cas dans *Le lac de Gogča*.

Comme Čavčavadze, Grigol (Grégoire) Orbeliani (1800-1883) fut à la fois poète et officier dans l'armée russe. D'origine princière, il prit part à la conjuration de 1832 et condamné à un exil de trois ans. Il y abandonna ses espérances en une Géorgie indépendante et préféra se mettre au service des intérêts russes dans le Caucase, ce qui lui valut d'être nommé gouverneur général de Tbilisi en 1860; il dut ainsi réprimer par les armes une révolte dans la capitale, en 1865. L'œuvre poétique d'Orbeliani surpasse en qualité son œuvre en prose, même si sa correspondance n'est pas dépourvue d'intérêt documentaire. Les chansons à boire et les poèmes d'amour occupent une large place dans sa production, mais ce sont les poésies bucoliques qui expriment le mieux le romantisme de l'auteur; les thèmes patriotiques y sont aussi présents, comme dans *Le portrait de Tamar à Betania (Tamaris saħe Betanias)*; il déplore la perte de la grandeur de la Géorgie et fait de l'idéalisation du passé l'un des traits caractéristiques du romantisme géorgien.

Prématurément disparu, son neveu Nikoloz, dit Niko, Baratašvili (1817-1845) n'a laissé que quelques pièces lyriques, mais il passe pour le plus important des romantiques, à l'égal des meilleurs poètes géorgiens, et est appelé «le Byron géorgien». Le dénuement de ses parents, des nobles désargentés, lui ferma les portes de l'université; un handicap physique dû à un accident lui ferma aussi celles de l'armée. Occupant un poste subalterne dans l'administration en Azerbaïdjan, il fut amené à poursuivre des voleurs et mourut d'épuisement à 27 ans à peine. Baratašvili innova dans le domaine de la versification et donna à ses poésies, dédiées à l'amour et à la patrie, une musicalité jusque là inhabituelle en Géorgie. Ses souffrances personnelles et les malheurs de sa patrie furent sa principale source d'inspiration, mais il sut y mêler des thèmes universels, comme celui de la foi dans la liberté et dans le Bien confrontée aux réalités de l'existence – un thème qui verse dans son œuvre une note de mélancolie – ; cette conjonction a fait la grandeur de son poème élégiaque *Le destin de la Géorgie (Bedi Kartlisa)*. Baratašvili, qui s'était tourné vers l'Europe, influença profondément le réalisme géorgien des années soixante et septante du XIX^e siècle en introduisant le goût de l'observation réaliste et de l'analyse psychologique. Ses écrits, dont certains sont perdus, ne furent publiés qu'après sa mort.

Vaħtang Orbeliani (1812-1890) est un autre représentant du romantisme géorgien. Fils de la princesse-poétesse Tekle Bagrationi et oncle de l'avant-dernier roi de Géorgie, Irakli, il fut une des têtes pensantes du complot de 1832. Condamné à mort, sa peine fut ramenée à un exil de quatre ans. Entré ensuite dans la carrière militaire, il devint général dans l'armée russe et ne se mit à écrire que tardivement. Lui aussi, avec mélancolie, pleure le passé brillant de la Géorgie et espère que son pays connaîtra à nouveau liberté et grandeur. L'œuvre poétique de Vaħtang Orbeliani marque la fin du mouvement romantique dans la littérature géorgienne.

La période de transition

La rigueur du régime tsariste anéantit rapidement les espérances patriotiques des Géorgiens et les écrivains se tournèrent de plus en plus vers la prise en considération des réalités sociales. L'échec de la conspiration des nobles, en 1832, et la désillusion qui s'ensuivit constituèrent le tournant décisif de cette évolution.

La voie du réalisme en littérature fut ouverte par Giorgi (Georges) Eristavi (1811-1864). Il grandit dans le Kartli, fréquenta l'école à Tbilisi, étudia à Moscou et revint à Tbilisi comme fonctionnaire. Sa participation à la conjuration des nobles lui valut un exil de quatre ans en Pologne et en Lithuanie, période qu'il mit à profit pour se familiariser avec les littératures de Russie, de Pologne et d'Europe occidentale. En 1852, il fonda le journal littéraire *L'aurore* (*Tsiskari*), la première revue littéraire périodique géorgienne, qui ne vécut que deux ans avant de paraître à nouveau à partir de 1857. Romantique à ses débuts, Eristavi se tourna ensuite vers le réalisme. Plus que sa poésie, son œuvre théâtrale donne une idée de sa valeur, car Eristavi inaugure une période nouvelle et brillante de l'art dramatique en Géorgie, celle de la comédie bourgeoise qui fustige, en langage courant, les travers d'une noblesse ruinée, de marchands enrichis ou de la vie familiale. Eristavi a également diffusé en Géorgie, grâce à ses traductions, les œuvres de Schiller, Pouchkine, Mickiewicz, Racine et Pétrarque.

Assurant également la transition entre romantisme et réalisme, Daniel Čonkadze (1830-1860) traduisit des écrits ecclésiastiques en langue ossète et fut l'auteur d'une œuvre unique, *La forteresse de Surami* (*Suramis tsihe*), une critique mordante des survivances de l'ordre féodal. Alexandre Orbeliani (1801-1869) délaissa les règles du rythme et de la rime au profit d'un ton poétique nouveau. De Melania Mamatsašvili-Badridze, qui publia son œuvre d'abord en traduction russe et sous un pseudonyme, sont conservés, outre une intéressante autobiographie, des récits qui décrivent les changements sociaux affectant l'aristocratie terrienne.

La prose, qui n'avait pas joué un grand rôle durant l'époque romantique, se mit à revivre à mesure que se développa le mouvement réaliste. Les romans de Grigol (Grégoire) Rčeulišvili (1820-1877), *Anuka Batonišvili* et *Tamar Batonišvili*, fondèrent le roman psychologique géorgien. Barbare Džordžadze, née en 1833, sœur du poète Rapiel Eristavi, est plus connue pour ses articles polémiques contre Ilia Čavčavadze que pour son œuvre littéraire. Dans *La fête d'Alaverdi*, la plus importante de ses œuvres en prose, elle décrit une fête des moissons, appelée Alaverdoba, encore célébrée aujourd'hui par les paysans de la vallée de l'Alazani en Kağétie et où se mélangent coutumes chrétiennes et païennes.

Le réalisme

Le mouvement de libération contre la domination russe et l'influence occidentale avaient encouragé la littérature géorgienne durant la période romantique. Les années soixante et septante du XIX^e siècle virent l'émergence d'idées nouvelles : l'ordre social ancien fut combattu et le passé glorieux de la Géorgie, resté jusque là à l'abri des critiques, se trouva désormais attaqué. La nation traversa une période de réflexion sur ses propres valeurs, autorisée sans doute aussi par le calme relatif qui marqua l'histoire géorgienne depuis l'annexion à la Russie et le développement des liens économiques. La servitude restait cependant un obstacle à ce capitalisme naissant : des Géorgiens s'efforcèrent de supprimer les vestiges du féodalisme. Ces éléments donnèrent une orientation nouvelle à la lutte pour la liberté en Géorgie.

La figure de proue en fut Ilia Čavčavadze (1837-1907), responsable du réveil du sentiment national dans son pays. Descendant d'une ancienne famille princière, il grandit dans un milieu fort cultivé pour l'époque et attaché à la tradition. Sa mère connaissait bien la littérature géorgienne, qu'elle savait presque tout entière de mémoire ; elle lui enseigna le géorgien classique, banni des écoles par les autorités russes, et l'œuvre de Rustaveli. Ilia perdit malheureusement sa mère à dix ans et son père cinq ans plus tard. Il fréquenta une pension privée de Tbilisi, puis entra au lycée ; en 1857, il était étudiant à la faculté de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg, la plus réputée de Russie. Il aimait à répéter que les quatre années passées là-bas furent la base et la source de son existence. Il s'intéressait aussi à l'économie et à la politique, aux questions sociales, à la philosophie et à la littérature européennes. Ses années d'études avaient non seulement nourri son intelligence, elles lui avaient aussi ouvert tout un monde jusque là étranger, et il n'eut de cesse de concilier les acquis de la civilisation russe avec l'héritage classique de la Géorgie. Rentré au pays en 1861, il fut plus sensible qu'avant aux « peines inextinguibles » de ses compatriotes. Ses *Lettres d'un voyageur* expriment le souci qu'il prend de leur avenir ; pour lui, la paix russe signifiait la perte du nom des Géorgiens, le déclin et la fin de leur histoire. Après son mariage avec Olga Guramišvili, en 1863, il entra pour des raisons matérielles au service de l'État et fut nommé juge en Géorgie orientale, où il traitait les problèmes causés par l'abolition du servage ; il devint ensuite juge de paix en Duhétie (Géorgie orientale) pour cinq ans. Il profita de cette période pour rassembler toutes sortes de contes, fables, légendes et proverbes et reprendre son activité poétique. En 1873, il retourna à Tbilisi pour se consacrer à la littérature. Dès ses premières œuvres, Čavčavadze se préoccupa de la patrie et des thèmes sociaux : *Le récit d'un mendiant* (*Glaḥis naambobi*), considéré comme le premier chef-d'œuvre de la nouvelle littérature géorgienne, et *Kako le brigand*, par exemple, s'opposent au servage. L'auteur y renoue avec le personnage du « Robin des bois caucasien », Arsen Odzelašvili de Marabda, et prend le parti des opprimés ; dans *L'homme est-il un être humain ?* (*Katsia-adamiani ?*), ceux-ci sont opposés au prince russe Tatkaridze, caricature du grand propriétaire terrien. *Demetre sacrifié volontaire*, qui met en scène le roi Demetre offrant sa vie pour lutter contre les Mongols, encourage les Géorgiens à l'amour désintéressé de la patrie. Le récit *Au gibet* est un réquisitoire contre la peine de mort. *La veuve d'Otar* éclaire la question des rapports mutuels entre paysans et propriétaires après la suppression du servage, laquelle n'a pas suffi pour supprimer l'inégalité et l'exploitation.

Le poème *L'ermite (Gandegili)*, qui date de 1883, expose les vues de l'auteur sur les devoirs et la destinée de l'homme dans une perspective philosophique: il ne faut pas se retirer du monde, comme l'ermite, mais plutôt s'engager dans la vie du monde en faveur des hommes. L'œuvre résonne comme un cantique en l'honneur de la sereine simplicité des humbles et de l'amour de la patrie; l'influence de Goethe et de Byron y est perceptible et l'épisode de la tentation de l'ermite est manifestement inspiré de celle de saint Antoine. Un autre poème, *Le lac de Bazaleti (Bazaletis Tba)*, chante de manière artistique l'attente de la liberté: l'avenir radieux de la Géorgie s'y présente sous l'aspect d'un enfant, endormi dans un berceau en or au fond d'un lac, dans l'attente du chevalier qui «soulèvera le berceau au-dessus des flots».

La claire perception qu'Ilia Čavčavadze avait des problèmes de la Géorgie sous le régime tsariste le poussait à ne taire aucune question sociale. Peu de temps après son retour de Russie, il réunit autour de lui le premier groupe des «Tergdaleülni», qui signifie en géorgien «ceux qui ont bu dans le Tergi», c'est-à-dire ceux qui ont franchi le fleuve frontalier Tergi ou Terek et connaissent les idées modernes et les littératures russe et occidentale. L'organe du groupe, le journal *Le messager de la Géorgie (Sakartvelos Moambe)*, fondé en 1863, ne résista qu'un an à la censure. En 1877, Ilia Čavčavadze lança un nouveau périodique politico-littéraire de langue géorgienne, *Géorgie (Iveria)*, qui continue à paraître aujourd'hui. Entre-temps, un autre groupe politique, de tendance libérale et bourgeoise, le «Meore Dasi» («Second Groupe»), mené par Giorgi Tsereteli et Niko Nikoladze et plus progressiste que les «Tergdaleülni», les avait rejoints; *Iveria* joua le rôle de médiateur entre les deux groupes et devint le centre du combat pour la libération nationale.

Vers 1870, une institution de crédit fut projetée afin de gérer les sommes destinées aux propriétaires terriens pour compenser les déficits causés par la réforme agraire; Čavčavadze en élabora les statuts, guidé par l'idée que les bénéfices de la banque devaient profiter autant aux paysans qu'à la noblesse terrienne. Dès l'ouverture, en 1875, il fut président de la banque et le resta trente ans. Sous son action, l'organisme se changea en une espèce de banque populaire et les bénéfices qu'elle réalisa servirent à financer d'importantes institutions culturelles et éducatives, parmi celles-ci la «Société pour la Diffusion de l'Instruction parmi les Géorgiens», dont les fondations – écoles populaires et bibliothèques – devaient aussi ralentir la russification du pays. Čavčavadze fut aussi à l'origine de la «Société géorgienne d'Art Dramatique»; le théâtre, objet de plusieurs de ses études, était pour lui le lieu où la langue géorgienne pouvait donner la pleine mesure de sa beauté.

Élu membre du Conseil d'État en 1906, il se rendit plusieurs fois à Saint-Petersbourg. Il s'y prononça en faveur de l'abolition de la peine de mort et considéra sa mission comme celle d'un «défenseur des intérêts de toute la Géorgie et des Géorgiens». Son engagement politique lui suscita aussi des ennemis: le 30 juillet 1907, il fut assassiné sur le chemin menant de Tbilisi à sa demeure de Saguramo. «Si les meurtriers d'Ilia le pouvaient, ils assassinaient la Géorgie», écrivit le poète Važa-Pšavela, et Akaki Tsereteli fit inscrire sur sa tombe: «Tes actes et tes mérites crient d'eux-mêmes... Si la Géorgie ne doit pas mourir, tu seras immortel avec elle». Les cloches sonnèrent le glas, dix jours durant...

En 1987, à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance, l'écrivain fut béatifié sous le nom d'Ilia le Juste. Le catholicos de la Géorgie Ilia II dit à cette occasion: «Depuis le jour des obsèques d'Ilia Čavčavadze sur la Montagne Sainte, le peuple et l'Église de Géorgie le considèrent

comme un saint, un ascète, un maître et un guide de vérité, comme un protecteur qui offrit pour nous ses prières à Dieu, enfin, comme un écrivain et un homme politique de premier plan».

Printemps

La forêt se pare de suaves coloris,
Les hirondelles gazouillent dans les cieux.
La sève des sarments de vigne
Sourd en larmes printanières.
Les montagnes sont de plus en plus belles;
Agréable est la prairie bariolée.
Et toi, patrie bien-aimée,
Quand t'épanouiras-tu?

Avec Ilia Čavčavadze, Akaki Tsereteli (1840-1915) passe pour le créateur du géorgien littéraire moderne. Descendant du roi d'Imérétie Solomon, il fut, selon une ancienne coutume, confié d'abord à une famille de paysans auprès de laquelle il resta six ans. Il fréquenta ensuite le collège de Kutaisi, puis l'Université de Saint-Petersbourg où il étudia les langues orientales, l'arménien et le géorgien. C'est là qu'il entra en contact avec les idées libérales et révolutionnaires en vogue dans les années soixante du XIX^e siècle. Akaki s'était déjà adonné à la poésie durant ses années de collège et avait publié des poèmes sous le titre *Chants du peuple*, concernant des questions sociales et rédigé dans une langue simple, proche de la langue populaire. À son retour de Russie, en 1862, il se consacra entièrement à la littérature, qui fut pour lui un instrument de la lutte menée en faveur de l'indépendance de la Géorgie et de la liberté du peuple; Tsereteli fut d'ailleurs le seul des grands écrivains géorgiens à faire des lettres sa profession. Il fonda une revue littéraire mensuelle, *Recueil (Krebuli)*, dont le succès – et aussi le contenu parfois politique – attira rapidement l'attention de la censure: le journal fut interdit après trois ans. Son journal humoristique *Le bouffon (Humara)* ne connut qu'une seule parution, en 1907, et lui valut un emprisonnement immédiat; la vive réaction populaire le fit relâcher. L'engagement social de l'auteur, qui apparaît encore dans la traduction géorgienne qu'il donna de l'Internationale, importuna les autorités. Mais Akaki Tsereteli fut d'abord un poète, connu de toute la Géorgie: ses vers se répandaient rapidement, certains furent mis en musique et devinrent des chants populaires, comme *Suliko (Petite âme)*. Pour exprimer des idéaux patriotiques sans éveiller les soupçons de la censure, il eut recours à des motifs amoureux ou à des thèmes épiques tirés de l'histoire géorgienne: le poème *L'éristhave [ou prince] Tornik (Tornike eristavi)* décrit la lutte contre les envahisseurs au X^e siècle, *Natela* raconte la résistance aux Mongols au XIII^e siècle, le récit *Baši Ačuki* retrace la lutte des Géorgiens contre les Perses au XVII^e siècle; *Le petit Kahétien (Patara Kaši)* est un drame historique en prose. Tous les écrits patriotiques de l'auteur sont marqués par le courant réaliste plus que naturaliste, qu'il jugeait trop uniquement descriptif.

Enfin, *Souvenirs de ma vie* est un roman autobiographique. Les œuvres d'Ilia Čavčavadze et d'Akaki Tsereteli inaugurent, dans l'histoire de la littérature géorgienne, une nouvelle période classique; aujourd'hui encore, les Géorgiens les désignent par leur prénom, en signe d'affection.

Giorgi Tsereteli (1842-1900) appartient également au cercle des écrivains réalistes, responsable du «Meore Dasi» avant d'entrer dans le groupe des «Tergdaleülni». Écrivain et homme de sciences, il fut aussi un journaliste actif engagé dans la politique, et, alors qu'il n'était encore qu'étudiant à Saint-Pétersbourg, il connut la rigueur des prisons. De retour en Géorgie, il ne désarma pas; il écrivit des articles nationalistes et publia des périodiques politico-littéraires, comme le quotidien *Le temps* (*Droeba*) et l'hebdomadaire *La trace* (*Kvali*). La littérature aussi est mise au service de la politique. Dans le récit *L'éclosion de la vie* et dans le roman bourgeois *Le premier pas* (*Pirveli nabitži*), Giorgi Tsereteli décrit avec réalisme le mécontentement des paysans face au régime et l'influence des idées modernes sur l'émergence de la bourgeoisie. *Tante Asmat* (*Mamida Asmati*) dépeint la vie en Imérétié. Le mélange de réalisme et de traits naturalistes confère à l'œuvre de Giorgi Tsereteli un caractère très particulier, reflet de son indépendance artistique.

Le mouvement populaire en littérature, amorcé par les écrivains précédents, continua avec Rapiel (Raphaël) Eristavi (1824-1901). Après une formation acquise à Tèlavi, au monastère de Šuamta, à Gori et à Tbilisi, il participa aux travaux du Comité d'application de la réforme agraire et entra dans l'administration; ses déplacements le portèrent dans les différentes régions de Géorgie, où il observa la vie et les coutumes des populations. D'abord influencé par les poésies romantiques d'Alexandre Čavčavadze, Rapiel Eristavi trouva rapidement sa voie et mit son talent au service du peuple, dont il décrivit la vie quotidienne dans un style simple et vivant, par exemple dans *La patrie de Ĥevsur* (*Samšoblo Ĥevsurisa*) ou *Le berger qui veille*. Son ascendance princière ne l'empêchait pas de défendre les opprimés et de lutter contre le servage, en même temps qu'il chantait d'une manière traditionnelle la patrie, l'amour et le vin, comme dans le poème *Vendanges*, étant lui-même originaire de la séculaire Kaĥétie vinicole. Il traduisit aussi des fables, dont celles de Krylov, et en composa d'autres inspirées du recueil de Sulĥan-Saba Orbeliani *La sagesse du mensonge*: la fable était pour lui ce que la poésie courtoise fut pour d'autres écrivains géorgiens, un moyen de parler de la Géorgie en échappant à la censure. Eristavi composa encore des drames, comme *Le dîner*, *Les avocats*, *Les maîtres d'école* ou *Les jaloux*, ainsi qu'un dictionnaire géorgien-russe-latin des plantes, des animaux et des minéraux.

En Géorgie, le mouvement populiste, inspiré des populistes russes ou «narodniki», considérait la classe paysanne comme la force motrice de l'histoire, une classe dont il fallait défendre les intérêts, notamment en assurant aux paysans une meilleure formation: d'où la nécessité d'une littérature populaire. Une imprimerie illégale fut fondée près de Gori et plusieurs journaux virent le jour, destinés et consacrés aux paysans: *La lumière* (*Mnatobi*), *L'espoir* (*Imedi*), *Le travail* (*Šroma*). En Géorgie, cependant, la défense de l'indépendance nationale resta toujours mêlée à la question sociale.

Anton Purtseladze (1839-1913) fut un des représentants de ce mouvement; dans son œuvre poétique et dramatique se côtoient critique sociale et appel à la libération nationale; de même chez Ioseb Davitašvili (1850-1887), dont certaines poésies survivent aujourd'hui dans des chansons populaires. Issu d'une famille de cultivateurs, il est le premier poète-ouvrier de Géorgie. Par ses écrits, Niko Lomoüri (1852-1915) aida les paysans à prendre conscience de leur condition, une condition que l'abolition du servage n'avait guère améliorée. Chez Ekaterine Gabašvili (1851-1938) apparaît un thème nouveau, celui de l'égalité des droits de la femme.

Après Ilia Čavčavadze et Akaki Tsereteli, le courant réaliste fut illustré durant les deux dernières décades du XIX^e siècle par Alexandre Kazbegi et Važa-Pšavela. À la différence des popu-

listes, ils attachaient plus d'importance aux valeurs spirituelles et morales qu'aux aspects matériels de l'existence; aussi ces deux auteurs représentent-ils une sorte de retour aux idées des «Tergdaleülni».

Alexandre Kazbegi (1848-1893) est né d'une vieille famille du Kazbek – la famille s'était fait appeler d'après cette montagne lorsqu'elle fut anoblie – dans le nord du Caucase, à proximité du défilé de Darial. Il reçut au foyer une éducation familiale jusqu'à douze ans et fut ensuite envoyé au collège de Tbilisi, avant de s'inscrire à l'Académie d'Agriculture de Moscou, à l'âge de 18 ans; il y resta quatre ans, jusqu'à ce que la maladie le contraigne à rentrer au pays. Pour mieux connaître la vie des montagnards, Alexandre acheta, avec ce qui lui restait de l'héritage paternel, un troupeau de moutons et partit les garder dans la montagne six années durant. Il observa les mœurs des montagnards, sonda leurs sentiments et leurs espoirs et recueillit des légendes et des récits populaires qui serviront à son œuvre. En 1879, le poète quitta Hēvi et ses montagnes pour Tbilisi où il se consacra à la littérature. La plupart de ses romans parurent entre 1880 et 1885, ainsi que des récits, un essai ethnographique et des articles publiés dans le journal *Le temps (Droeba)*. Il fit aussi partie de la troupe du Théâtre géorgien, avec laquelle il effectua une tournée en Géorgie, et traduisit quelques pièces; au cours de ses études, il avait déjà traduit *Roméo et Juliette* de Shakespeare, *Le malheur d'avoir trop d'esprit* de Griboïedov et des poèmes de Lermontov. Atteint d'une maladie mentale, l'écrivain fut interné en 1889 jusqu'à sa mort en 1893. Il fut enterré dans son village natal, dans la montagne.

Le peuple de la montagne avait toujours fourni les personnages principaux des œuvres de Kazbegi, car ceux-ci lui permettaient de dénoncer les injustices et le servage et de chanter la Géorgie. L'écrivain fut un chanteur incomparable de son pays, décrivant longuement les paysages du Caucase et ses habitants vivant en parfaite harmonie avec la nature. L'auteur fut servi par son expérience personnelle qui le mettait en mesure de pénétrer la psychologie des montagnards; il connaissait le cœur humain et excellait à décrire le sentiment amoureux. L'union de la nature et de la vie humaine est un thème fondamental de l'œuvre de Kazbegi.

Alexandre Kazbegi avait publié sa première poésie à douze ans, écrit sa première pièce à quatorze et était revenu souvent à l'art dramatique (*Arsen, Le tsarévitch Constantin*); mais c'est sa prose qui le signale à l'attention de la postérité. Le roman *Elgudža*, les nouvelles *Le parricide (Mamis mkvleli)* et *Goča le chef (Hēvisberi Goča)*, par exemple, comptent parmi les œuvres les plus expressives de la littérature géorgienne et font de Kazbegi le fondateur du roman réaliste géorgien. Sa popularité était telle qu' Akaki Tsereteli put dire que les gens se jetaient sur les œuvres de Kazbegi comme un assoiffé sur une source.

Héritier littéraire de Šota Rustaveli et de David Guramišvili, Važa-Pšavela (1861-1915), ce qui veut dire «un homme de Pšavie», de son vrai nom Luka Razikašvili, est l'un des plus importants poètes géorgiens. Né à Čargali, un village de la province montagnaise de Pšavie, au nord-est de la Géorgie, où il ressentit ces premières impressions si décisives pour la suite, il appartenait à une famille de prêtres depuis longtemps intéressée à la littérature. Il fréquenta l'école religieuse de Tēlavi, puis l'école primaire de Tbilisi et l'école normale pour instituteurs de Gori. Il se passionna très tôt pour la littérature, lisant tous les livres de la bibliothèque de l'école qui portaient non seulement sur le patrimoine géorgien, mais aussi sur l'histoire, les questions sociales et économiques ou la philosophie. Après avoir été instituteur pendant un an, il se rendit à Saint-Pétersbourg, en 1883, pour y suivre des études de droit; le dénuement le força malheureusement

à rentrer en Géorgie dès l'année suivante. Il fut alors instituteur au village de Didi-Tianeti, mais ses prises de position en faveur du peuple lui valurent des inimitiés dans l'aristocratie rurale; aussi retourna-t-il à Čargali, où il cultiva la terre jusqu'à sa mort en 1915. Il fut enterré à Didube, au Panthéon des personnalités géorgiennes; à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, son corps fut transféré au Panthéon du Mtatsminda, à Tbilisi.

La Pšavie et la province voisine de Ĥevsurétie avaient conservé jusqu'alors des coutumes et même des structures sociales très anciennes, héritées des temps du paganisme. Certaines d'entre elles entrèrent en conflit avec les habitudes modernes et ce conflit forme la toile de fond des œuvres de Važa-Pšavela. C'est dire aussi que le paysage majestueux et sauvage de ces deux provinces, souvent difficiles d'accès, joue un rôle non négligeable dans ses épopées, telles que *Aluda Ketelauri*, *L'invité et le maître de maison (Stumari da maspindzeli)*, *Le mangeur de serpents (Gvelis mčameli)*, sans doute son œuvre la plus importante. Le poème *Baħtrioni* célèbre le soulèvement des Géorgiens contre les conquérants perses en 1659 et la libération de la forteresse de Baħtrioni. Les récits épiques sont certainement les meilleures œuvres de Pšavela, mais une centaine de courts récits et six drames sont également dus à sa plume, ainsi que des articles de critique littéraire, d'ethnographie et d'histoire et des études politiques et culturelles. Bien que retiré dans la montagne, l'auteur observait les gens et analysait son époque; il savait exprimer dans sa poésie les sentiments intimes de l'homme, l'amour de la patrie, le sens du travail, l'union avec la nature. « Ses tableaux ont l'ampleur gigantesque de ceux de Gilgamesh ou de l'Iliade, et lui-même est comme un fragment de silex détaché de la statue d'Homère », écrit G. Robakidze. Pšavela, « chantre de la nature », confidant de ses secrets et soucieux de l'associer aux personnages de ses romans, a introduit dans la lyrique géorgienne moderne un ton nouveau basé sur des phrases courtes et énergiques, des mots et des expressions archaïques encore utilisés en Pšavie et en Ĥevsurétie, et auxquels il parvenait à donner une résonance poétique.

Deux auteurs importants marquent encore la fin de la période réaliste. David Kldiašvili (1862-1931) est né à Simoneti, en Imérétie, non loin de Kutaisi, dans une famille noble mais pauvre, c'est pourquoi il fut envoyé au lycée militaire de Kiev où les enfants étaient élevés aux frais de l'État, puis, à partir de 1880, à l'école militaire de Moscou. Officier dans la garnison de Batumi, sur la côte de la mer Noire, il participa à l'organisation d'un théâtre d'art dramatique géorgien et d'écoles gratuites pour les enfants pauvres. Relevé de ses fonctions militaires pour avoir soutenu la révolution de 1905, il fut réintégré au début de la première guerre mondiale. Après la révolution, il fut libéré du service militaire et retourna dans son village natal où il passa le reste de sa vie. David Kldiašvili manifesta ses aptitudes pour la littérature dès sa scolarité; dès les années quatre-vingt, il publiait des articles dans les journaux de Tbilisi et traduisait en géorgien des livres allemands, français et russes. Ses premiers récits, comme *La victime (Mshverpli)*, datant des années nonante, étaient encore sous l'influence du mouvement populiste. Il trouva bientôt un style propre, très réaliste, souvent mêlé d'un humour cinglant, apte à dépeindre la vie des paysans et de la noblesse désargentée d'Imérétie avant la révolution. Des récits tels que *Les malheurs de Kamušadze (Kamušadzis gačirveba)* et *Rostom Manvelidze* fondèrent la renommée du « chroniqueur ironique et triste de la vie désormais terne des derniers Mohicans de la petite noblesse géorgienne ».

Šio Dedabrišvili (1867-1926), qui signait du pseudonyme Aragvispireli, était originaire de la province du Mtiuleti et étudia à l'Institut vétérinaire de Varsovie. Il présentait ses critiques de la société bourgeoise sous la forme de récits psychologiques, un genre nouveau dans la litté-

rature géorgienne moderne. Les créations d' Aragvispireli – *J'ai tout perdu*, *Guiuli*, *Un cœur brisé* – donnèrent naissance à toute une série de nouvellistes, pourtant, comme le note K. Salia, «le succès exceptionnel des nouvelles d' Aragvispireli ne fut pas provoqué uniquement par la nouveauté de la forme. Le principal était que le jeune écrivain démasquait avec vigueur les traits négatifs de la société qui lui était contemporaine et qu'il traçait avec amour et compassion le portrait d'hommes infortunés, rejetés sans pitié dans les bas-fonds de l'existence». Ces portraits étaient aussi ceux d'un monde en pleine mutation, que les événements du début du xxe siècle allaient profondément marquer. L'œuvre d' Aragvispireli clôt une époque qui, sur le plan littéraire, avait été marquée par l'avènement du courant réaliste.

Du symbolisme et du néo-romantisme à la période soviétique

Au début du ^{xx}e siècle, tous les courants culturels qui avaient marqué l'avant-guerre étaient parvenus jusqu' en Géorgie ; les mouvements expressionniste, symboliste et néo-romantique influencèrent particulièrement la poésie géorgienne. Toutefois, et c'est là une des grandeurs de la littérature géorgienne, elle ne perdit jamais son originalité. Si la révolution de 1905 et son échec avaient marqué les écrivains, la conquête – éphémère – de l'indépendance nationale en 1918 et la renaissance des lettres et des arts qu'elle suscita, inspirèrent bien davantage les auteurs géorgiens, autant que les problèmes sociaux, toujours aigus. Les lettres s'enrichirent des œuvres d'une pléiade d'auteurs, représentant toutes les régions du pays jusqu'aux provinces montagneuses et isolées de Svanétie et de Hêvsurétie ; la poésie dramatique, peu prisée jusque là, s'épanouit pleinement ; les romans, nouvelles et récits perpétuèrent les traditions de la littérature géorgienne classique. Mais c'est la poésie qui se montra la plus attractive : les Géorgiens se meuvent dans le monde poétique plus aisément que dans l'univers de la prose, portés en cela par une langue à la fois apte au langage imagé et douée d'une structure et d'une sonorité idéales pour la poésie métrique.

En 1915, les poètes d'inspiration symboliste formèrent le groupe et la revue « Tsisperi qantsebi » (« Les cornes à boire bleues » ou « Les olifants bleus » ou encore « Les cornes d'azur » : boire le vin dans une corne est une ancienne coutume géorgienne, toujours vivace), qui furent, jusque dans les années vingt, le centre d'un mouvement aux idées mélancoliques, parfois morbides ou mystiques, animé en tout cas par le rêve de la liberté.

L'œuvre de Galaktion Tabidze (1892-1959), digne de figurer parmi les plus belles créations de la littérature mondiale, marqua un tournant dans le développement de la poésie géorgienne. Né en Imérétie, près de Kutaisi, il hérita de sa mère l'amour des lettres ; il ne connut pas son père, prêtre et instituteur de village, décédé deux mois avant sa naissance. Le jeune Tabidze suivit les cours du collège de Kutaisi et ceux du séminaire de Tbilisi. Son premier recueil de poèmes, publié en 1914, lui assura une célébrité immédiate. Proche, à ses débuts, du cercle symboliste des « Olifants bleus » – et c'est dans cette revue qu'il publia en 1915 son célèbre poème *La lune de Mtatsminda* – il resta toujours attaché à la poésie traditionnelle ; il la développa en lui conférant une expressivité inégalée, une harmonie et une richesse de couleurs nouvelles reflétant ses propres aspirations pour la Géorgie. L'influence de Rainer Maria Rilke, son poète préféré, se fait parfois sentir ainsi que celle de Rimbaud, de Verlaine et du poète symboliste russe Alexandre Blok (1880-1921). La mélodie impressionniste de ses poèmes, surtout dans les descriptions de paysage, lui a valu le surnom de « Debussy de la littérature géorgienne » (N. Ružadze), et son recueil *Fleurs artistiques* est encore en faveur aujourd'hui.

Avec Paolo Iašvili, Valerian Gaprindašvili et Titsian Tabidze, Giorgi Leonidze (1897-1966) est l'un des principaux représentants du groupe des « Olifants bleus ». Fils d'un maître d'école, il naquit dans un village de Kahétie, à l'est de Tbilisi, entra en 1907 à l'école religieuse de Tbilisi, puis, en 1913, au séminaire de la ville. Ses premiers poèmes, d'inspiration symboliste, expriment son attachement au village natal et aux paysages de Kahétie, son amour de la patrie et de son passé glorieux. Durant les années vingt, Leonidze se tourna vers le réalisme social et s'intéressa

à des questions d'actualité; il se plut souvent à associer romantisme et réalisme dans ses poésies. Les poèmes *Coucher de soleil à Tbilisi*, dédié à la capitale, et *La nuit de Ninotsminda* qui chante l'image d'une Géorgienne aperçue dans les ruines de Ninotsminda, comptent parmi les plus belles réussites de l'auteur. Dans ses dernières années, il composa aussi les récits *Čiriki*, *Čikotela* et *L'arbre aux souhaits*.

Irakli Abašidze (né en 1919) est considéré comme l'un des plus grands poètes de la Géorgie moderne. Il faisait partie du groupe qui découvrit à Jérusalem, en 1962, le portrait de l'auteur du *Chevalier à la peau de tigre*; cet événement orienta de manière décisive son activité littéraire, qu'il consacra désormais à Rustaveli: *Palestine, Palestine* et le recueil *Sur les traces de Rustaveli*, pour lequel il reçut, en 1965, le prix Rustaveli.

Constantin (Konstantine) Lortkipanidze (né en 1904) composa d'abord des poèmes avant de se tourner vers le roman historique et la nouvelle.

La prose géorgienne moderne est restée plus attachée aux traditions classiques tout en donnant lieu à un développement particulier du courant réaliste. Elle a été illustrée par Niko Lortkipanidze (1880-1944), issu d'une vieille famille princière de Čuneti, près de Tšhaltubo en Géorgie occidentale. Inscrit à l'Université de Kharkov, il en fut exclu pour avoir participé à une manifestation et poursuivit ses études à l'École des mines de Leoben, en Autriche. Après son retour en Géorgie, en 1907, il enseigna l'allemand et se consacra à la littérature à Tbilisi. Surnommé le «peintre des nids détruits», il décrivit la vie des différentes couches de la société géorgienne, sacrifiant à la thématique sociale sans acrimonie mais de manière engagée. L'amour de la patrie lui inspira aussi des sujets historiques, traités avec romanesque. Plus que le portrait de personnages précis, c'est la peinture d'une époque qui l'intéresse, comme dans *Le maître terrible* et dans le cycle de récits des *Nids détruits* (*Dangreüli budeebi*), consacrés pour la plupart aux nobles ruinés que l'auteur compare, dans sa préface, à des oiselets: «Les oiselets s'accrochaient au nid détruit sans pouvoir s'y maintenir. Ils se perchèrent sur la corde tendue le long du balcon et, tout tremblants de froid, se laissèrent choir sur le sol, se pressant l'un contre l'autre, ne sachant que faire. J'ouvris la fenêtre de ma chambre pour leur permettre d'entrer, de se réchauffer, mais ce fut en vain... Ils pépiaient plaintivement et je percevais dans leurs piaillements des gémissements et des reproches» (trad. K. SALIA). L'humour est plus sensible encore dans une série de récits anecdotiques, tels *L'outré à vin* et *L'évêque à la chasse*, encore le comique y côtoie-t-il souvent le tragique. Vers la fin de sa vie, il publia *Les tenaces*, une sorte de variante de la légende de la forteresse de Surami, chantée déjà par Daniel Čonkadze et dans laquelle le héros se fait emmurer dans la forteresse pour rendre celle-ci plus solide et imprenable; son roman *David le Bâtitteur* (*Davit Agmašenebeli*) est resté inachevé.

Leo Kiačeli, pseudonyme de Leo Šengelaia (1884-1963), est un autre pionnier de la littérature moderne en langue géorgienne. Comme bien d'autres auteurs, il appartenait à la noblesse et s'intéressait à la politique. En 1905, alors qu'il étudiait le droit à Kharkov, la participation des étudiants au mouvement révolutionnaire provoqua la fermeture de l'université. Rentré en Géorgie, il y fut arrêté l'année suivante pour des raisons similaires. Il réussit à s'évader et se réfugia à Moscou, où il vécut clandestinement jusqu'en 1912. C'est durant cette période qu'il publia ses premières œuvres dans la presse de Tbilisi. Il poursuivit ses études à Genève avant de revenir en Géorgie au lendemain de la révolution de 1917. Son itinéraire explique que les courants d'Europe occidentale aient pu influencer ses débuts littéraires, mais il trouva bientôt sa voie, qui apparaît déjà dans *Tariel Golua*, paru en 1917 et consacré aux événements de 1905. Sa célébrité augmenta

encore avec les récits *La princesse Marie* et *Almasir Kibulan*. En 1938, le roman *Gvadi Bigva*, œuvre typique du réalisme socialiste décrivant la transformation d'un village géorgien en kolkhoze, impose l'auteur comme un maître de la prose artistique. Enfin, *L'homme des montagnes* (*Mtis katsi*), daté de 1948, évoque un épisode de la défense du Caucase, en 1942, autour du petit village de Soü, le seul que les troupes allemandes aient occupé. Des contes pour enfants et des traductions de Stendhal, d'Anatole France et de Gorki, entre autres, témoignent encore du talent littéraire de Kiaçeli.

En prose encore, Miheil Džavaħišvili (1880-1937) est l'un des fondateurs du roman géorgien d'après la révolution. Ce fils de cultivateurs du village de Tserakvi, dans le sud de la Géorgie, dut interrompre des études d'agronomie à Yalta après la mort de ses parents. Après avoir travaillé quelque temps dans l'usine de cuivre d'Alaverdi, il s'installa à Tbilisi en 1903 pour se vouer entièrement à l'écriture. À la suite d'articles dirigés contre le régime russe, il dut s'enfuir à l'étranger et suivit des cours à la Sorbonne et à Genève, voyagea en Italie, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et à Istanbul. Ses souvenirs et impressions de voyage alimentent le roman picaresque *Kvaçi Kvaçantiradze*, paru en 1924, qui narre les actions criminelles d'un habile aventurier issu de la noblesse et dans lequel Džavaħišvili se moque de la bourgeoisie et de son monde d'apparences. Revenu en Géorgie en 1907, il y est emprisonné pour ses idées patriotiques, puis exilé pour cinq ans. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale qu'il put rentrer définitivement dans son pays natal et il ne se remit à écrire qu'après 1920. Il est l'auteur, outre d'une traduction géorgienne de Maupassant, de plus de vingt récits et de six romans, tous marqués d'un sens social aigu et d'une conception humaniste de la vie. Il disparut en 1937, victime des grandes « purges » staliniennes. Les œuvres de Džavaħišvili comptent au nombre des classiques de la littérature géorgienne, et, plus largement, de la littérature soviétique dans son ensemble. Son chef-d'œuvre est *Arsen de Marabda* (*Arsena Marabdeli*), qui a pour thème la révolte des paysans géorgiens, sous la conduite du héros populaire Arsen, contre le système féodal et la bureaucratie tsariste dans les années trente du XIX^e siècle. Dans des œuvres comme *Les invités de Džako* (*Džaqos ħiznebi*), *Le col blanc* (*Tetri saqelo*) ou *Givi Šaduri*, l'intensité des sentiments, la passion amoureuse et le jeu des rapports sociaux sont intimement mêlés. C'est ce qui fait que certains personnages de Džavaħišvili sont encore vivants aujourd'hui; les Géorgiens donnent par exemple le nom de Kvaçi aux aventuriers fantaisistes et débrouillards.

Constantin (Konstantine) Gamsaħurdia (1891-1975), originaire de Géorgie occidentale, étudia la philosophie et la littérature à Leipzig, Munich et enfin Berlin, où il obtint le grade de docteur en philosophie. Il appartient à l'association des écrivains géorgiens appelée « Union académique des écrivains », qui s'était formée en 1922-1923 à côté du groupe des « Olifants bleus », et qualifiée de conservatrice par le pouvoir soviétique. Dans ses premiers récits, il faisait encore siens les principes esthétiques de l'expressionnisme allemand. Plus tard, il évolua vers un réalisme descriptif, mêlant dans sa langue des vocables archaïques et une phraséologie moderne. Dans les années trente, ses œuvres font écho à des événements contemporains; *L'enlèvement de la lune*, par exemple, reflète les bouleversements en cours en Géorgie. Les romans historiques de Gamsaħurdia furent très populaires: la tétralogie *David le Bâtitteur* (*Davit Agmašenebeli*) brosse un tableau de la civilisation de l'âge d'or; *La dextre du grand maître*, sans doute son œuvre la plus célèbre, a pour thème les événements historiques autour de la construction de la cathédrale de Sveti-Tšhoveli à Mtsħeta aux Xe-XI^e siècles. *Mindia, le fils de Ĥogais* occupe une place à part dans la production

de Gamsaḡurdiā; le sujet provient d'une vieille légende populaire, traitée déjà par Vaḡa-Pḡavela et enracinée dans un terroir de traditions et d'usages archaïques propres aux populations montagnardes et belliqueuses de Ḥevsurétie. L'écrivain a également traduit en géorgien *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe et *La divine comédie* de Dante.

Parmi les auteurs de l'après-guerre, Nodar Dumbadze (1928-1984) mérite d'être présenté. Originaire de Gurie, dont les habitants sont connus pour leur humour, ses œuvres distillent un humour naturel et un esprit satirique; ses romans *Moi, grand-mère, Iliko et Ilarion* et *Je vois le soleil*, dans lesquels larmes et rires sont mêlés, s'adressent avant tout aux jeunes générations. Dès 1965, il exerça son talent dans la revue *Le crocodile (Niangi)*, dont il fut rédacteur en chef, après avoir collaboré déjà à la revue *L'aurore*. *La loi de l'éternité* remonte à 1978: c'est un des ces romans-bilans – dans lesquels les personnages réfléchissent sur leur vie – qui furent au centre de débats littéraires en Union Soviétique.

Les femmes aussi ont pris une part de plus en plus importante au développement des lettres géorgiennes. Ana Kalandadze est considérée comme «une étoile qui brille dans le ciel de la poésie géorgienne»; Marika Barataḡvili fut à la fois poétesse et dramaturge; les poèmes de Lia Sturua sont riches en symbolique. Les récits d'Ana Mḡeidze, parus dans les années quatre-vingt, suscitèrent l'intérêt du public. Ce ne sont que quelques noms, qui, avec bien d'autres, illustrent l'éclatante vitalité et la profonde originalité de la littérature géorgienne.

MUSIQUE
GÉORGIENNE

L'art musical géorgien descend de la musique religieuse et de la musique populaire d'une manière plus directe et plus profonde qu'en Occident ou dans le reste du monde oriental. En Europe, la création d'expressions et de genres nouveaux tels que l'opéra et le concerto, permirent à la musique de se développer plus rapidement que les autres disciplines artistiques; la Géorgie, au contraire, malgré les nombreuses invasions étrangères, ou précisément à cause d'elles, sut toujours préserver dans sa musique, comme dans son architecture et dans sa foi même, des éléments qui appartiennent en propre à sa culture.

La musique géorgienne remonte à la plus haute antiquité; Xénophon écrit déjà que la musique profane, les chants de guerre et les chants servant d'accompagnement aux danses étaient répandus chez les Géorgiens, et nombre de chansons conservées aujourd'hui proposent des thèmes ou des paroles datant de l'époque païenne. Les chants hymnographiques existaient déjà aux vii-viii siècles, mais le premier recueil conservé de chorals géorgiens en notation neumatique ne date que de la fin du x siècle (978-988), il s'agit du recueil appelé *iadgari* de l'hymnographe et historien Michel Modrekili. Celui-ci a également laissé une classification précise des voix du chœur, et fait état du chant à sept voix, dont la fonction et la structure en contrepoint demeurent inchangées aujourd'hui: deux voix principales – les voix du chant proprement dites –, deux voix basses (*bani*), une voix «octave», une voix dite «criante» (*gamkivani*) et une voix «discontinue» qui fait penser à la yodlée des montagnards européens. Toute la polyphonie populaire géorgienne est née du développement de la forme à deux voix. Selon I. Džavaḥišvili, il y aurait eu à l'origine deux voix d'homme, la voix principale (*modzahili*) et la voix grave (*bani*); l'absence d'accompagnement instrumental aurait été parfois compensée par un accompagnement vocal doublant le *bani* à l'octave supérieure, d'où une polyphonie à trois voix, qui se développa progressivement jusqu'aux sept voix indépendantes. Souvent destinée à accompagner les chansons, la musique instrumentale est très ancienne également; elle connut son apogée aux xii-xiii siècles, à l'époque de la reine Tamar.

La musique géorgienne est polyphonique par excellence; les musicologues Ch. Aslanišvili et G. Čhikvadze distinguent dans la polyphonie géorgienne trois types différents. Le premier est un type ancien de polyphonie complexe, particulièrement répandu en Svanétie, dans lequel les voix adoptent le même rythme et sont consonantes. Plus typique des chansons de Géorgie orientale (Kartli et Kaḥétie) est la polyphonie à basse bourdonnante, dans laquelle une ou deux voix s'élèvent au-dessus d'un ton de basse longuement maintenu. Enfin, un troisième type regroupe les chants à deux voix principales au-dessus d'une base bourdonnante, caractéristiques de Géorgie occidentale, et la polyphonie contrastante à deux ou trois voix des territoires de Gourie et d'Adjarie (Adjara), en Géorgie orientale. Le chant à une voix, répandu dans les mondes grec et arabe, n'est pratiqué en Géorgie que par les peuplades montagnardes de Ḥevsurétie et de Tušétie.

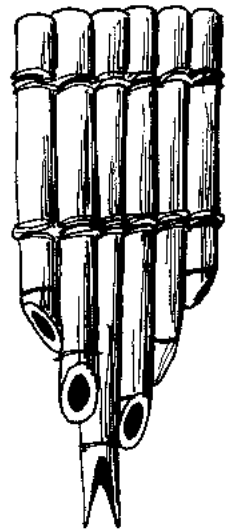
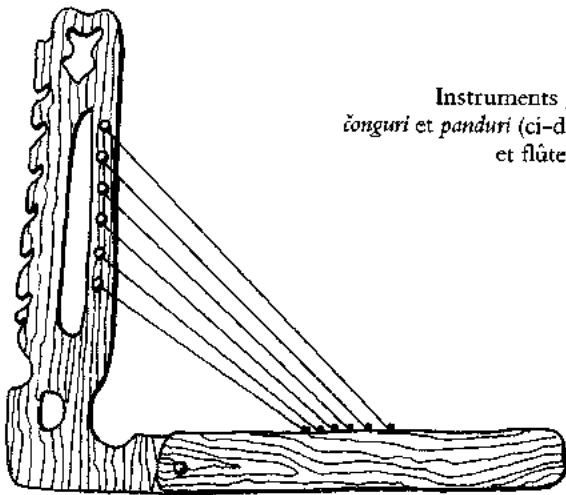
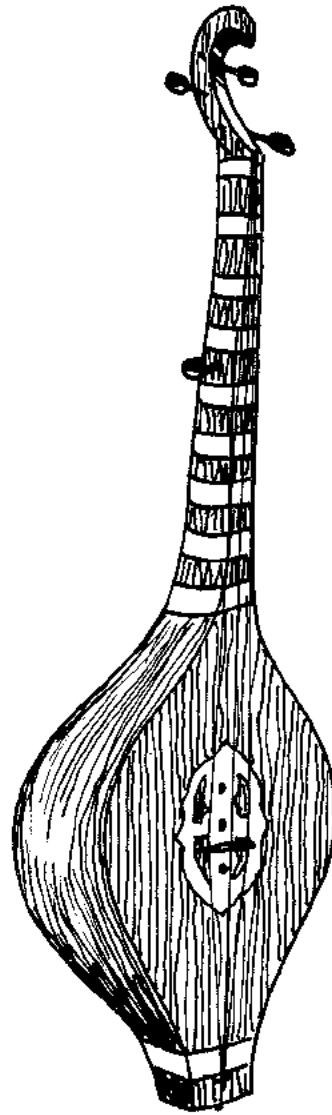
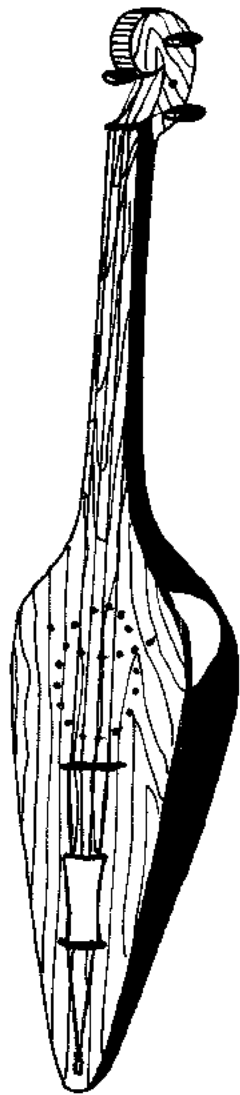
En Géorgie comme ailleurs, le folklore – véhicule privilégié parmi d'autres du patrimoine culturel – et la religion jouèrent un rôle important dans le développement de la civilisation: la musique n'échappe pas à cette règle. L'art choral était enseigné dans les écoles et les académies fondées par l'Église à côté des cathédrales et des monastères, comme à Mtsḥeta, Tbilisi et Gelati, en Géorgie occidentale, et à Ikalto, en Géorgie orientale, ainsi qu'à l'étranger. Les hymnographes des ix-xii siècles devinrent donc tout naturellement les premiers compositeurs géorgiens: les noms les plus importants sont ceux de Giorgi Mtatsmideli ou Georges l'Athonite (1009-1065),

Eprem Mtsire (1027-1100), Ioane et Stepane Mtbevari (xe siècle), le catholicos-patriarche Arsen et Ioane Minčhi (xe siècle).

L'ancien chant choral de Géorgie occidentale, comme l'ensemble du folklore rural, utilise une gamme bien connue en Europe, mais avec un rapport tonal quinte/quarte, à la différence de la tradition européenne du XIII^e siècle jusqu'à l'époque de Richard Strauss, et même de la musique d'Europe centrale depuis 1600, où le rapport est quinte/tierce; à côté des quartes et quintes parallèles, les parallèles de quinte, entre la première – ou la seconde – voix et la basse, sont très courantes. Une autre originalité de la musique géorgienne apparaît dans la polyphonie de Gourie, où la facture, le contenu musical et l'exécution des chansons sont tout à fait particuliers. La gamme utilisée est pythagoricienne et les chanteurs, qui cherchent à prouver leur ingéniosité d'exécution en composant les complexes polyphoniques les plus difficiles, sont capables d'émettre des quarts et même des douzièmes de tons. La musique byzantine, bien qu'elle soit à une ou deux voix seulement, a pu influencer la structure harmonique et mélodique de la musique polyphonique géorgienne. Jusqu'au milieu du xve siècle, en effet, l'Europe et Byzance développèrent parallèlement un genre de musique dérivant de l'harmonie pythagoricienne, mais la Géorgie sut, la première, accéder à un niveau de polyphonie extrêmement élevé. En Géorgie orientale, au contraire, ce sont les influences perses et arabes qui ont marqué l'évolution de l'art musical. Le chant *Bayati* (mot emprunté au persan), par exemple, n'est pas sans ressemblance avec le flamenco espagnol, si ce n'est que celui-ci est à une seule voix avec accompagnement de guitare, de castagnettes et de battements de mains, tandis que dans le premier, deux voix, le plus souvent en canon, construisent des variations de tierces et de quartes sur une basse continue. L'influence russe, quant à elle, est à la base de l'introduction en Géorgie du clavier tempéré, à la fin du siècle dernier; de son côté, la musique géorgienne a aussi marqué de son empreinte nombre de compositeurs russes. En dépit de la volonté des artistes géorgiens contemporains de fonder une école de musique qui soit typiquement caucasique, les populations des montagnes conservent, aujourd'hui encore, des vestiges du système tonal pythagoricien et utilisent les instruments de musique traditionnels du folklore géorgien.

Parmi les instruments à vent figurent le *stviri* (sorte de cornemuse à deux tubes semblable à l'*aulos* grec et à l'arghul égyptien, plus ancien), le *zurna* (clarinette orientale, comparable à la flûte arabe nasillarde) et le *duduki*, un chalumeau utilisé comme ténor ou basse à la manière de la clarinette moderne. D'autres sont des instruments à cordes, tantôt frottées, tantôt pincées, dont les plus répandus sont le *čonguri* et le *panduri*, variantes géorgiennes du luth, le premier à quatre cordes, le second à trois seulement car la basse y manque. Parmi les instruments à percussion, le *doli* ou tambour, comparable seulement au *mravinda* des Hindous, constitue l'élément fondamental des danses et des chants géorgiens; le *diplipito*, constitué de deux tambours semi-circulaires fixés sur une planche, a une sonorité plus aiguë: le musicien frappe alternativement les tambours avec des baguettes recouvertes de feutre pour obtenir des accents variés sur un thème rythmique donné; la *daira*, enfin, est un grand tambourin, que les Géorgiens ont repris aux Arméniens. Ces instruments, parmi d'autres, sont les éléments essentiels de la musique populaire, et leur variété témoigne de son niveau élevé en Géorgie.

En dehors du domaine populaire, l'art musical géorgien en tant que tel se développa surtout à partir de la fin du XVIII^e siècle grâce à quelques innovations importantes. Le folklore urbain, œuvre des artisans, popularisa les chants homophones, parfois aussi des chants à une voix, au



Instruments géorgiens traditionnels:
tsonguri et *panduri* (ci-dessus), harpe angulaire (à gauche)
et flûte de Pan (à droite).

caractère lyrique et élégiaque. L'alternance des larges harmoniques de style occidental avec les improvisations au charme plus oriental sont typiques de ce genre musical. Les romances russes, les opéras italiens et la musique de salon d'Europe occidentale, qui se diffusèrent en Géorgie au XIX^e siècle, favorisèrent cette évolution.

Grâce à la création d'une salle d'opéra à Tbilisi en 1851, divers ensembles purent représenter les œuvres de compositeurs italiens, russes et allemands, comme Verdi, Tchaïkovsky, Rimsky-Korsakov, Mozart, Weber, Puccini et Wagner; les concerts symphoniques et de musique de chambre se multiplièrent. L'intérêt du public géorgien s'accrut rapidement; les cours de musique et de chant choral, officiellement organisés à Tbilisi dans les années 1870, furent bientôt réunis en un conservatoire en 1917. L'apport de ces genres nouveaux, venus de Russie et d'Europe, contribua grandement au développement en Géorgie d'une culture musicale originale. Des artistes tels que Meliton Balančivadze et Dimitri Arakišvili (1873-1953), deux des plus importants créateurs de la musique géorgienne, surent marier les traditions du folklore aux influences occidentales, donnant naissance à une musique nouvelle. La manière dont les compositeurs géorgiens valorisèrent les thèmes folkloriques fait penser aux recherches de Bela Bartok, revêtant d'habits nouveaux des éléments issus de la musique populaire.

Le premier opéra géorgien, *Tamar la perfide* (*Tamar tsbieri*), œuvre de Meliton Balančivadze, fut créé dans les années 1890, et joué inachevé à Saint-Petersbourg en 1897. Le thème est tiré de l'épopée du même titre d' Akaki Tsereteli, un classique de la littérature géorgienne, ayant pour objet le morcellement de la Géorgie occidentale au XVII^e siècle et les tentatives de réunification. L'opéra et les romances de Balančivadze valent plus, à vrai dire, par leurs sujets que par leurs mélodies, parfois naïves au regard des productions postérieures.

Dimitri Arakišvili exerça ses talents dans différentes disciplines allant de la musique à la pédagogie, et exerça une profonde influence sur le développement de la musique géorgienne. Il composa de la musique vocale, où se côtoient les folklores géorgien, russe, oriental et caucasique, et fut l'auteur de la première symphonie géorgienne, jouée en 1911 et intitulée *Parmi les sandaris*; le barde, *sandari*, avait remplacé dans le folklore urbain des XVI^e et XVII^e siècles, l'ancien personnage du *mgosani*, poète chanteur ou ménestrel.

Le folklore national est plus présent encore dans les compositions chorales de Niko Sulhānišvili (1871-1919), qui perpétuent la tradition du chant épique du Kartli et de Kaĥétie, non sans être influencées aussi par le chant choral religieux et le répertoire classique occidental.

En 1922 fut fondée à Tbilisi la «Société des jeunes musiciens géorgiens», d'où seront issus le premier orchestre symphonique permanent de Géorgie, le second studio d'opéra — le premier avait été fondé en 1919 — ainsi que le quatuor à cordes national de Géorgie. Cette Société, aux côtés de la «Société philharmonique», joua un rôle important dans la vie musicale du pays, en diffusant à la fois les musiques anciennes et les productions contemporaines. Plusieurs de ses membres s'illustrèrent comme des compositeurs de premier plan, tels Vano Gokieli (1899-1972), Grigol Kiladze (1902-1962), Šalva Taktakišvili (1900-1965) et Iona Tuskia (1901-1963). Toujours dans les années 1920, mais en dehors de la Société, le fils de Meliton Balančivadze, Andria, est l'auteur de petites pièces pour piano. Celles-ci peuvent être considérées comme les premières œuvres de musique de chambre géorgienne, au même titre que le premier quatuor à cordes de Š. Taktakišvili (1931) et que les sonates pour violon et piano de I. Tuskia.

Dans le domaine de l'art lyrique, l'un des plus importants compositeurs de cette période fut

Zacharia Paliašvili (1871-1933); ses opéras *Daïssi* (1923) et *Abesalom et Étéri* (1928) sont encore à l'affiche chaque saison à Tbilisi.

Après 1930, la vie musicale en Géorgie subit des transformations radicales. Des auteurs tels que Dimitri Arakišvili et Meliton Balančivadze ne produisirent plus d'œuvres lyriques, même si le second put encore, dans sa vieillesse, suivre une représentation de son opéra à Moscou; ce fut la fin de la période «classique» de l'opéra géorgien. Les auteurs d'œuvres instrumentales se tournèrent désormais vers la musique symphonique, suivant l'exemple d'Arakišvili lui-même, composant sa première symphonie en 1932, une œuvre dont les cinq mouvements ne se sont toutefois pas encore départis des allures d'une suite. Les symphonies et les concertos pour piano créés à ce moment se heurtèrent à la difficulté d'unir de manière naturelle les originalités de la culture nationale avec le professionnalisme de la musique occidentale.

L'œuvre de Šalva Mšvelidze (1904-1984) se présentait, par exemple, comme une nouveauté, particulièrement ses poèmes symphoniques *Horumi* (première apparition géorgienne de la mesure 5/8, typique d'une danse guerrière d'Adjarie portant le même nom) et *Pšaouri*, qualifiée par l'auteur «d'élégie symphonique» et utilisant une tonalité inconnue jusque là, mais trouvant son origine dans le folklore de Pšavie, une région montagneuse de Géorgie orientale – c'est pourquoi Mšvelidze l'appelle le «ton pšave» – et semblable au mode phrygien à sixte augmentée.

Dans les années quarante, l'épopée de Mšvelidze, *Zviadaouri* (1940), une sorte de suite en cinq mouvements comme la première symphonie d'Arakišvili, d'après *L'invité et le maître de maison* de Važa-Pšavela, et la première symphonie d'Andria Balančivadze (1944) jouirent d'une grande renommée et sont depuis lors considérées comme les «classiques» de la musique géorgienne. La même décennie vit se modifier le genre et la qualité de la musique symphonique: celle-ci devint pour les compositeurs un moyen d'exprimer leurs opinions ou leurs réactions sur les thèmes de la guerre et de la paix, particulièrement au cours de la «guerre patriotique». Il faut citer, par exemple, les deux premières symphonies de Šalva Mšvelidze (1934, 1944), consacrées à «la défense héroïque du Caucase», la première symphonie «héroïque» de Grigol Kiladze et la première symphonie d'Andria Balančivadze. Le premier opéra à sujet soviétique fut *Le député* de Šalva Taktakišvili (1940), qui met en scène un village géorgien aux prises avec le collectivisme. En 1941, *La patrie* d'Iona Tuskia exploite d'une manière artistique le thème du patriotisme soviétique tant vanté. Ces opéras n'apportèrent aucune innovation sur le plan musical, mais introduisirent le «chœur de masse soviétique», hommage rendu à un régime, pour les uns, simple élément de la dramaturgie destiné à agir sur le public, pour les autres. Si aucune de ces œuvres ne s'impose par ses qualités artistiques, elles sont toutes des témoins de la professionnalisation et de l'affirmation de ce genre musical en Géorgie.

Un mouvement de modernisation des techniques de composition musicale se développa vers la fin des années 1950, perceptible d'abord dans les nouvelles tendances de la musique de chambre et de la musique symphonique, et suscité par la «technologie musicale» caractéristique de l'époque contemporaine. L'impetus fut donné, ici aussi, par de jeunes compositeurs, qui se gagnèrent progressivement la collaboration de leurs aînés, lorsque la nécessité de certaines innovations apparut clairement à tous: l'évolution fut rapide chez les premiers, plus lente chez les seconds, mais les deux groupes furent influencés par les recherches techniques poursuivies par les musiciens occidentaux: musiques «atonale», dodécaphonique, sérielle, pointilliste, musique «sonore». L'enrichissement était souhaitable, mais certains, excessivement enthousiastes, acceptèrent sans

discernement toutes les solutions et firent de l'élément technique un étalon de la musique moderne.

Les années 1970 ont vu les artistes géorgiens, et parmi eux les musiciens, reprendre conscience de leur originalité; la nouvelle génération de compositeurs se montra capable à la fois d'assimiler les innovations contemporaines d'une manière plus critique et de renouer avec les traditions régionales d'une manière spontanée.

Alexi Mačavariani (1913-), dont le ballet *Le chevalier à la peau de tigre* fut couronné de succès à Paris et aux États-Unis, avait déjà composé, dans les années 1950, ses premières symphonies, un ballet intitulé *Othello* et surtout un concerto pour violon (1953), considéré comme la première œuvre de la musique géorgienne moderne à contenir des éléments typiquement nationaux, comme le rythme 5/8, qui renoue avec une ancienne tradition. Le choix des sujets illustre aussi ce retour aux sources nationales, par exemple dans les œuvres pour piano de Nodar Gabunia (1933-), qui reprennent les fables de Sulḥan-Saba Orbeliani, tandis qu'Otar Taktakišvili (mort en 1989) choisit pour thème de son opéra l'œuvre de Važa-Pšavela, *Mindia*.

Sulḥan Tsintsadze (1925-) est l'auteur de huit quatuors à cordes, composés après 1960, qui transposent le patrimoine musical national dans un langage moderne. Bidzina Kvernadze (1928-) composa de la musique de chambre, de petites pièces pour piano et des musiques de films, comme Sulḥan Nassidze (1927-), auteur d'une symphonie pour orchestre de chambre et d'un concerto pour violoncelle. Gia Kančeli (1935-), enfin, est le compositeur géorgien actuel le plus connu, joué aux États-Unis et en Europe.

Matthias Reißner

Tableau synoptique

des faits politiques et culturels

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
776 Début de l'ère olympique	depuis 800 Colonies grecques en Colchide	
750-550 Colonisation grecque (Asie Mineure, mer Noire, Italie)		
753 Fondation légendaire de Rome	vie siècle Apparition de la Géorgie dans les sources grecques; constitution d'États en Géorgie occidentale (Colchide, Egrisi)	vie siècle Installation d'indo-européens arméniens dans les plaines fertiles du royaume d'Urartu; repli des Urartéens dans les régions montagneuses
462 Achèvement de la démocratie athénienne (<i>ecclesia</i> et <i>boulè</i>) Eschyle (525-456) Sophocle (497-406) Euripide (480-406) Aristophane (445-385) Socrate (469-399) Platon (427-347) Aristote (384-322)		550 Paix entre les Achéménides et la population autochtone imposée par le roi des Perses Cyrus II – Arménie satrapie des Perses Achéménides
448 Paix entre Athènes et la Perse		vers 500 Mention des <i>Armenoï</i> par l'historien et géographe grec Hécatée de Milet
336-323 Règne d'Alexandre le Grand		vers 400 Expédition des Dix Mille à travers l'Arménie vers Trébizonde, <i>Anabase</i> de Xénophon
333 Victoire sur les Perses à la bataille d'Issos		
323-280 Guerres des diadoques et constitution de trois monarchies, Antigonides en Macédoine, Séleucides en Asie Mineure et Ptolémées en Égypte		
304-264 Domination des Séleucides en Mésopotamie, Perse et Asie Mineure		
280 Fondation du royaume du Pont sur la mer Noire		
247 Invasion de la tribu scythe des Parnes (Parthes) et fondation du royaume parthe, dans la tradition des Perses Achéménides (jusqu'en 224 après J.-C.)	III ^e siècle Constitution d'États en Géorgie orientale (Ibérie, Kartli)	300 Après la victoire d'Alexandre sur Darius III à Gaugamèles (331), naissance de quatre royaumes indépendants en Arménie, en partie sous la suzeraineté des Séleucides

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
<p>171-138 Mithridate I^{er}; expansion de la domination parthe sur l'Iran et la Mésopotamie</p> <p>168 Victoire de Rome sur la Macédoine à Pydna</p> <p>148 Macédoine (Grèce) colonie romaine</p> <p>133 Attale III de Pergame lègue son royaume à Rome</p> <p>129 Royaume de Pergame province romaine d'Asie</p>		<p>190 Fondation du royaume indépendant de Grande Arménie, avec Artaxat comme capitale, par Artaxias I^{er} (190-159) et début de la dynastie des Artaxiades</p>
<p>88-84 Mithridate VI du Pont attaque les territoires romains; massacre de 80.000 Romains en Asie Mineure lors des « Vêpres d'Éphèse »</p>	<p>120-63 Mithridate VI Eupator roi du Pont (incluant la Géorgie occidentale); guerre contre Rome à partir de 88</p>	<p>80 Extension maximale sous Tigrane II (95-55); alliance entre Tigrane II et Mithridate VI Eupator du Pont (120-63)</p> <p>72 Mithridate VI réfugié chez Tigrane et conflit entre l'Arménie et Rome</p> <p>69 Victoire du général romain Lucullus sur l'armée arménienne</p>
<p>66 Pompée défait Mithridate VI et soumet le royaume du Pont</p>	<p>66-65 Pompée soumet la Colchide, l'Ibérie et l'Arménie</p>	<p>66 Traité de paix imposé à l'Arménie par Pompée</p>
<p>64 Réorganisation de l'Orient par Pompée; le Pont, la Syrie et la Cilicie deviennent provinces romaines; l'Arménie, la Colchide, la Cappadoce, la Galatie et la Judée des États vassaux (clients)</p>	<p>64 Colchide sous protectorat romain; affaiblissement de l'influence romaine en Ibérie/Kartli</p>	
<p>20 Restitution par le roi parthe Phraate IV des aigles romaines de Crassus et d'Antoine; Rome renonce à s'étendre en Orient</p>		
<p>9 Consécration de l'Autel de la Paix au Champ de Mars (<i>Ara pacis Augustae</i>)</p>		
<p>7/4 Naissance du Christ</p>		
	<p>35-51 Domination du prince ibère Mithridate de Géorgie en Arménie</p>	<p>30 Artavazd II (56 [54?]-30) emmené à Alexandrie par Antoine et assassiné</p> <p>35-51 Règne de Mithridate, prince ibère couronné par Tibère roi de Grande Arménie</p>

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
70 Prise de Jérusalem par Titus, fils de Vespasien	75 Fortifications romaines en Ibérie; enceinte de Mtskheta renforcée par Vespasien contre les incursions des peuples du Caucase	66 Nouveau couronnement de Tiridate Ier (53-72) par Néron à Rome
98-117 Trajan; soumission des Daces (102), des Nabatéens en Arabie du nord (106); campagne victorieuse contre les Parthes (114-117); constitution des provinces romaines d'Arménie, d'Assyrie et de Mésopotamie – Extension maximale de l'Empire romain à l'est	120 Ambassade ibère chez Hadrien (117-138)	113-117 Arménie province romaine
132-135 Révolte des Juifs sous la conduite de Bar Kochba et conquête de Jérusalem par Hadrien (117-138)		159 Kainopolis (Etchmiadzin) capitale de l'Arménie sous Sohaimos
162-165 Les Parthes occupent l'Arménie, la Cappadoce et la Syrie; campagne de Marc Aurèle (161-180); victoire romaine à Doura-Europos sur l'Euphrate (163)		
197-199 Campagne victorieuse de Septime Sévère (193-211) contre les Parthes		
212 <i>Constitutio Antoniana</i> : concession de la pleine citoyenneté romaine aux provinciaux libres		vers 200 Présence de chrétiens en Arménie mentionnée par Tertullien
227-241 Ardachêr Ier fonde le nouvel Empire perse des Sassanides; la doctrine de Zoroastre devient religion d'État	226 Chute de la domination parthe en Iran; fondation de la dynastie des Sassanides par Ardachêr Ier Papakan en Perse; politique d'expansion vers les États clients de Rome en Orient	
IIIe-IVe siècles Luttres des Romains et des Sassanides pour la Mésopotamie, la Syrie, l'Arménie et la Géorgie		
232-235 Décoration de l'église de Doura-Europos sur l'Euphrate milieu du IIIe siècle Début des peintures dans les catacombes		
298 Traité de paix de Nisibe entre Rome et la Perse		287 Tiridate III (287-330) couronné roi d'Arménie par Dioclétien – Persécution des chrétiens en Arménie; martyre de sainte Hripsimé (Rhipsimé)

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
311 Édít de tolérance de Galère et de Licinius		301 Proclamation du christianisme religion d'État par Tiridate III après la prédication de Grégoire Parthev (Grégoire l'Illuminateur)
313 Édít de Milan: Constantin assure la liberté des cultes; reconnaissance de droit du christianisme et restitution des biens ecclésiastiques – Sculpture décorative sur sarcophage – Constructions de basiliques et d'églises: basilique de la Nativité à Bethléem (326), église de la Résurrection à Jérusalem, Saint-Pierre à Rome – Baptistères octogonaux		
325 Concile de Nicée reconnaissant que le Christ est de même nature que Dieu	325 (337?, 350?) Christianisme religion d'État en Ibérie/Kartli sous Mirian suite à l'activité missionnaire de moines arméniens et de Nino	
330 Constantin (312/324-337) inaugure la Nouvelle Rome (Byzance, Constantinople) sur le Bosphore	ive siècle Église royale de Mtskheta (monastère de Samtavro), monastère et église royale de Nekresi	
360 Mosaïque de la Transmission de la Loi sur la voûte de Sainte-Constance à Rome		
	364 L'empereur Jovien cède l'Ibérie et l'Arménie orientale aux Sassanides	
378 Défaite de l'empereur Valens contre les Goths à Andrinople (Édirne); Théodose Ier les installe en Mésie et en Thrace; campagnes gothiques en Italie et sac de Rome (410)		
381 Deuxième concile oecuménique de Constantinople, présidé par Grégoire de Nazianze et reconnaissant la divinité de l'Esprit Saint	384 Ibérie/Kartli vassale de la Perse et Colchide/Lazique sous domination romaine	384 Partage de la Grande Arménie entre Rome et la Perse
391 Christianisme religion d'État 395 Partition de l'Empire romain, avec Rome à l'ouest et Byzance-Constantinople à l'est		
vers 400 Mosaïques de l'église Saint-Georges de Thessalonique		

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
404 Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople depuis 398, exilé en Arménie; il meurt en 407 sur la route de la Géorgie	404-406 Invention des écritures arménienne, géorgienne et albanaise attribuée au moine arménien Mesrop Maštots (361-440)	404-406 Invention de l'alphabet arménien par Mesrop Maštots (361-440) – Âge d'or de la littérature arménienne; traduction de la Bible et d'ouvrages théologiques et philosophiques; début de l'historiographie arménienne avec Koriun (407-440), élève de Mesrop; <i>Contre les hérésies</i> d'Ezrik de Kołb (vers 440)
vers 425 Mosaïques du mausolée de Galla Placidia (baptistère) à Ravenne	419 Évêques d'Ibérie/Kartli au synode de l'Église syrienne orientale (nestorienne) ve siècle Monastère et basilique de Dzveli-Šuamta	
431 Troisième concile oecuménique d'Éphèse, reconnaissant Marie comme Mère de Dieu et condamnant Nestorius	430 Fondation du premier monastère géorgien à Jérusalem par Pierre l'Ibère (409-490) ve siècle Second monastère géorgien près de Jérusalem (monastère de la Croix)	
432-440 Construction et mosaïques de Sainte-Marie-Majeure à Rome		
451 Quatrième concile oecuménique de Chalcedoine reconnaissant la double nature humaine et divine du Christ	451 Soulèvement des Géorgiens contre les Sassanides	451 Défaite des Arméniens devant les Perses à Avaraïr; introduction du culte du feu mazdéen en Arménie
470 Monastère et église de Saint-Syméon en Syrie du nord (Qal'at Sim'an)		
	475 Martyre de sainte Šušanik, relaté par Iakob Tsuraveli	
476 Odoacre dépose Romulus Augustule: fin de l'Empire romain d'Occident		
	478-493 Basilique de Bolnisi	
	483 Insurrection des Géorgiens sous Vahtang Gorgasal (446-502) – Traité de paix avec la Perse et reconnaissance de l'autonomie géorgienne – Séparation des Églises géorgienne et syrienne orientale – «Début» de l'autocéphalie géorgienne	485 Octroi de la liberté religieuse pour l'Arménie orientale
	492-493 Inscription du Sion de Bolnisi	
	506 Évêques géorgiens au synode arménien monophysite de Dvin	506 Orientation monophysite du synode de Dvin – Monastères arméniens en Palestine et en Égypte
	début du vie siècle Gouverneur perse au Kartli	

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
	523 Roi Tatse de Lazique (Géorgie occidentale) baptisé à Constantinople sous le parrainage de l'empereur Justin Ier	
527-565 Justinien, époux de Théodora, met fin à la guerre avec les Perses par une «paix éternelle» (532) et codifie le droit romain	milieu du vie siècle Achèvement de l'évangélisation de la Géorgie orientale par les «treize Pères syriens» – Martyre d'Abibos, évêque de Nekresi	
532 Reconstruction de l'église Sainte-Irène à Constantinople	vie siècle Fondation des monastères de Šio-Mgvime, David-Garedža, Zedazeni et Ikalto;	
532-537 Sainte-Sophie à Constantinople, rénovée en 558-562	basiliques d'Urbnisi, Ančišati, Zegani, Vačnadziani, Vanati et Ruispiri; églises à coupole de Dzveli-Gavazi et Ninotsminda	
538-547 Saint-Vital à Ravenne		
549 Consécration de Saint-Apollinaire-in-Classe à Ravenne		
548-565 Église du monastère Sainte-Catherine au Sinai		
553 Cinquième concile oecuménique de Constantinople, condamnant Origène	552-554 Rejet du monophysisme par l'Église géorgienne et absence au second synode arménien de Dvin	552-554 Confession monophysite obligatoire en Arménie après le second synode de Dvin
560 Consécration de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne		
589 Évangile de Rabbula (manuscrit syriaque, conservé à Florence)		
610-641 Héraclius; le grec remplace le latin comme langue officielle dans l'Empire byzantin	vers 600 Recouvrement de l'autonomie politique sous Stepane Ier (590-607); église de Džvari près de Mtšeta	591 Nouveau partage de l'Arménie entre Byzance et la Perse sous l'empereur Maurice (582-602); installation d'Arméniens en Thrace et dépeuplement de la frontière perse
614 Prise de Jérusalem par les Perses	610 Séparation des Églises arménienne et géorgienne sous le catholicos Kyrion Ier (595-610) et adoption de l'orthodoxie par l'Église de Géorgie orientale	610 Rupture entre l'Église arménienne et l'Église géorgienne
	624-628 Conquête de la Géorgie par l'empereur Héraclius; destruction du temple du feu à Gandzak; Tbilisi libérée de la domination perse	618 Église Sainte-Hripsimé d'Etchmiadzin édifiée par le catholicos Komitas
	vii ^e siècle Églises à coupole de Martvili, Ateni, Tsromi (626-634), Ishani, Bana, Samtsevrissi et Davitiani	624-631 Cathédrale de Bagaran

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
<p>622-628 Campagne victorieuse d'Héraclius contre Khosrô II – Affaiblissement des Empires byzantin et perse</p> <p>629-649 Basilique Saint-Démétrios à Thessalonique</p> <p>630 Retour de la Sainte Croix à Jérusalem</p> <p>632 Mort de Mahomet (570-632); conquêtes arabes dans l'Empire byzantin et en Perse: prises de Damas (635), de Jérusalem (638), de la Perse (637-641) et de l'Égypte (642)</p>	<p>637 Destruction de l'Empire perse des Sassanides suite aux invasions arabes</p> <p>642 Incursions arabes et pillages en Géorgie orientale; émirat arabe à Tbilisi (645, jusqu'en 1121); Géorgie soumise à l'impôt</p>	<p>632 Union de l'Église apostolique arménienne avec l'Église byzantine imposée par Héraclius</p> <p>640 Invasion arabe en Arménie, prise et pillage de Dvin (642) – Décrets de Mahomet et d'Omar accordant à l'Église arménienne la surveillance des Lieux Saints à Jérusalem, Bethléem et Nazareth</p> <p>645 Union avec l'Église byzantine rompue au synode de Dvin</p> <p>643-652 Cathédrale de Zvartnots près d'Etchmiadzin édiflée par le catholicos Nersès III</p> <p>652 Reconnaissance de la souveraineté arabe (jusqu'en 861)</p>
<p>674 et 678 Siège de Constantinople par les Arabes</p> <p>680-681 Sixième concile oecuménique de Constantinople, condamnant le monothélisme</p> <p>692 Synode «<i>in trullo</i>» à Constantinople traitant de questions de droit ecclésiastique</p> <p>698 Perte de l'exarchat de Carthage au profit des Arabes</p> <p>717-718 Siège de Constantinople par les Arabes</p> <p>726 L'empereur Léon III l'Isaurien (717-741) fait enlever l'icône du Christ de la Chalké à Constantinople</p> <p>730 Édits interdisant le culte public et privé des images et début de l'iconoclasme byzantin (730-787, 813-843)</p>	<p>680-681 Autocéphalie de la Géorgie confirmée, selon les chroniques, par le sixième concile oecuménique de Constantinople</p> <p>697 Soumission de la Lazique par les Arabes</p>	<p>685-695 Dévastation de l'Arménie par l'empereur Justinien II pour forcer l'union de l'Église arménienne à l'Église byzantine</p>
	<p>741 Martyre des princes David et Constantin par Murvan le Sourd</p>	<p>711-713 Vardan Philippikos, Arménien, empereur de Byzance</p>
		<p>736-738 Dévastation de l'Arménie par le général arabe Murvan le Sourd</p>

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
754 Synode iconoclaste d'Hiéria approuvant l'interdiction des images, sous Constantin V (741-775)	744 Jean III (744-760) consacré catholicos par le patriarche Théophylacte d'Antioche: autocéphalie de l'Église géorgienne VIII ^e siècle Déclin économique et culturel durant la domination arabe	774-775 Soulèvement contre les Arabes
787 Septième concile oecuménique de Nicée, justifiant le culte des images	786 Martyre d'Abo de Tbilisi 787 Martyre du roi Arčil fin du VIII ^e - début du IX ^e siècle Élimination de la noblesse géorgienne	
800 Couronnement de Charlemagne et fin de l'unité de l'Empire «romain»	vers 800 <i>Vie de Vahtang Gorgasal</i> par Džuanšer	
813 Renaissance de l'iconoclasme	VIII ^e - IX ^e siècles Construction ou reconstruction des églises de Gurdžaani, Samšvilde (759-777), Ikalto, Tširkoli, Ruisi, Armazi (864), Vačnadziani et Ubisi	813-820 Léon V l'Arménien, empereur de Byzance
843 Rejet définitif de l'iconoclasme - Introduction de la fête de l'orthodoxie (1 ^{er} dimanche du carême) - Renaissance de l'art des mosaïques, de la fresque et de l'icône	826 Mort d'Ašot I ^{er} le Curopalate; ascension de la dynastie des Bagratides avec Bagrat I ^{er} le Curopalate (826-876) - Fondation de monastères dans le Tao-Klardžeti par Grégoire de Handzta (790-861); départ de la renaissance politique et culturelle de la Géorgie	851-855 Révolte des Arméniens contre la domination des califes; dévastation du pays par les Arabes
860 Échec de la première attaque des Varègues de Kiev à Constantinople		861 Prince Ašot Bagratuni «prince des princes d'Arménie, de Géorgie et d'Albanie»
864 Le khan Boris adopte le christianisme orthodoxe en Bulgarie fin du IX ^e - début du X ^e siècle Nouvelles mosaïques de Sainte-Sophie	888-923 Adarnase II «roi des Géorgiens» 897 Évangéliste enluminé d'Adiši	885 Ašot Bagratuni couronné roi d'Arménie et reconnu par Byzance et les Arabes vers 900 Évangéliste de la reine Mlk'e
904 Sac de Thessalonique par les Arabes à partir du X ^e siècle Nouvelle décoration des églises rupestres de Göreme en Cappadoce		

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
vers 920 Miniatures du Psautier de Paris	914 Dévastation de la Géorgie par les troupes d'Abul Qasim – Martyre du roi Sembat	<p>908 Sembat Ier (890-914) attaqué par l'émir Youssouf d'Azerbaïdjan et crucifié à Dvin en 914 – Principauté du Vaspourakan séparée du royaume des Bagratides et couronnement de Gagik Artsruni (908-943) roi du Vaspourakan par Youssouf</p> <p>915-921 Église de la Croix d'Altamar édifée par Gagik</p> <p>914-929 Ašot II défend le royaume d'Arménie contre l'émir d'Azerbaïdjan</p> <p>929-953 Abbas Ier; expansion économique et culturelle</p> <p>930-937 Église des Saints-Apôtres de Kars</p>
941 Attaque des Russes à Constantinople qui ravagent la rive asiatique	936-940 Premier évangélaire enluminé de Džruči	
944 Traité commercial entre Byzance et le prince russe Igor	951 <i>Vie de Grégoire de Handzta</i> par Georges Merčuli	
957 La princesse Olga, veuve d'Igor, reçoit le baptême à Constantinople	xe siècle Nombreuses églises à coupoles, e.a. Kumurdo (964), Mokvi (957-967), Simon-Kanani à Anakopi, Mère-de-Dieu de Pitsunda; au sud-ouest de la Géorgie (Turquie actuelle): églises d'Oḡta-Eklesia, Oški (958), Ḥaḡuli, Išḡani (achevée en 1032), Šatberdi, Opiza	<p>953-977 Ašot III; consolidation du royaume autour de la capitale Ani</p> <p>961 Querelles de succession et division de l'Arménie: royaume indépendant de Kars sous Mušeg Bagratuni</p> <p>966 Église du Sauveur du monastère de Sanahin</p> <p>977-989 Sembat II; fortifications d'Ani</p>
988 Baptême du grand-prince Vladimir de Kiev et christianisation de son royaume	979 Victoire de Tornik sur l'usurpateur Bardas Skléros pour le compte de l'empereur byzantin Basile II	
	980 Fondation du monastère des Ibères (Ivion) sur l'Athos par Tornik, le prince Jean Varazvače et son fils Euthyme	
		989-1020 Gagik Ier – Âge d'or de l'architecture et de l'art; achèvement de la cathédrale d'Ani; restauration de l'évangélaire de Noravank ^c

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
vers 1000 Mosaiques de Sainte-Sophie – Émaux du Pala d'Oro à Venise	1001 Réunion des principautés du Tao-Klardžeti et d'Abhazie avec le Kartli par Bagrat III (975-1014)	990-1000 Restauration de Sainte-Sophie de Constantinople par l'architecte arménien Tiridate
	1003 Achèvement de la cathédrale de Kutaisi	1001 Église Saint-Grégoire du roi Gagik à Ani
	1010 Réunion de la Kağétie au royaume géorgien des Bagratides	1010 Mort de Grégoire de Narek (né en 945)
1014 Basile II (976-1025) annexe la Bulgarie	1010-1029 Basilique de Sveti-Tshoveli à Mtsheta	
vers 1020 Mosaiques d'Hosios-Loukas		1020-1041 Seldjocides repoussés par Sembat III avec l'aide des Byzantins dont la souveraineté est reconnue
	1027-1072 Règne de Bagrat IV	1021 Campagne de l'empereur Basile II en Arménie et en Géorgie et annexion du royaume du Vaspurakan
	1030 Cathédrale de Samtavisi; restauration du monastère de la Croix à Jérusalem	1036 Église du Sauveur d'Ani; évangélique de Gagik II de Kars
1042-1054 Mosaiques de l'église du monastère de la Nea Moni à Chios		1038 Église du monastère d'Hormos
		1045 Gagik II contraint de livrer son royaume à Constantinople; Arménie province militaire byzantine
1054 Schisme entre les Églises latine et orthodoxe	1053 Évangélique enluminé d'Alaverdi	1048 Invasion seldjocide en Arménie
		1064 Prise d'Ani et de Kars par les Seldjocides
1067 Prise de Césarée de Cappadoce par les Turcs Seldjocides	1065 Invasion des Turcs Seldjocides et dévastation de la Géorgie	1065 Gagik de Kars et le catholicos Grégoire II en Cilicie, à Tsamandos dans le Taurus – Début de la principauté puis du royaume arménien de Cilicie (jusqu'en 1375)
1071 Défaite de l'empereur Romain IV et des armées byzantines et arméniennes par les Seldjocides à la bataille de Mantzikert, près du lac de Van; les Turcs établissent un sultanat à Iconium (1080); Byzance perd l'Asie Mineure		1066 Évangélique de Sébaste
		1070 Édesse et Antioche administrées par des Arméniens pour le compte de Byzance

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
<p>– Conquête de Bari, dernière place forte byzantine en Italie, par les Normands</p> <p>vers 1075 Mosaiques de Daphni près d'Athènes</p> <p>1078-1081 Miniatures des <i>Homélie</i>s de Jean Chrysostome (manuscrit de Paris)</p> <p>1081 Alexis 1er inaugure la dynastie des Comnènes, qui réside au palais des Blachernes</p>	<p>1080 Géorgie soumise à l'impôt des Seldjocides</p> <p>1083 Fondation du monastère de Petritsoni en Bulgarie (Bačkovo) par Grégoire Pakuriani</p> <p>1089-1125 David IV le Bâisseur; victoire sur les Seldjocides; fondation du monastère et de l'académie de Gelati</p> <p>XI^e siècle Églises à coupole de Katsji (vers 1000), Htsisi (1002), Alaverdi, Nikorts-minda (1010-1014), Samtavro – Âge d'or de la miniature, de la toreutique, des émaux et de l'orfèvrerie</p> <p>1103 Synode national de Ruis-Urbnisi et réforme de l'Église; canonisation de la légende de l'apôtre André qui aurait évangélisé le pays</p> <p>1118 Création d'une armée permanente</p> <p>1121 Tbilisi libérée des Arabes et capitale de la Géorgie unifiée</p> <p>1123 Annexion de l'Arménie du nord par David IV</p> <p>1125-1156 Demetre 1er – Stagnation économique et culturelle; développement du faste à la Cour</p>	<p>1080 Ruben (1080-1095) prince indépendant de Cilicie</p> <p>1084 Sultanat seldjocide à Bitlis</p> <p>1097 Arrivée des Croisés en Cilicie et soutien des Arméniens; comte Baudouin adopté par le prince Thoros et nommé co-régent à Édesse</p> <p>1133-1213 Mxitar Goš, juriste arménien</p> <p>1147 Transfert du siège patriarcal de Tsamandos à Hromkla dans le Taurus par le catholikos Grégoire III</p> <p>1166-1173 Nersès Šnorhali catholikos, promoteur de l'union des Églises</p>
<p>1099 Constitution du royaume de Jérusalem par les Croisés</p>		
<p>1118 Nouvelles mosaïques de Sainte-Sophie (tribune)</p> <p>1120 Fondation du monastère de Pantokrator</p>		
<p>vers 1130 Icône de la Mère de Dieu de Vladimir</p>		
<p>1143-1154 Mosaiques de la Chapelle palatine à Palerme</p> <p>1148 Mosaiques de la Martorana à Palerme et de la cathédrale de Cefalù en Sicile</p> <p>1150 Construction du mur de protection autour du quartier des Blachernes</p> <p>1164 Fresques de Saint-Panteleimon de Nerezi, près de Skopje</p>	<p>1156-1184 Giorgi III</p>	

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
1167 Fresques de Staraja Ladoga près de Novgorod	1167 Expansion territoriale jusqu'à la Caspienne	1170 10.000 manuscrits détruits par les Seldjoucides à Balaberd
1180 Étienne Nemanja fonde le royaume de Serbie	1174 Nouveaux territoires d'Arménie du nord, dont la capitale Ani, sous domination géorgienne	
1185 Prise de Thessalonique par les Normands	1184-1213 Tamar; expansion maximale de la mer Noire à la mer Caspienne	
vers 1185 Mosaiques de la cathédrale de Monreale (Sicile)		
1187 Prise de Jérusalem par le sultan Saladin – Byzance perd la Bulgarie, la Dalmatie, la Croatie et la Serbie		
1195 Fresques de la cathédrale Saint-Démétrios à Vladimir fin du XII ^e siècle Mosaiques de Torcello près de Venise	vers 1200 <i>Le chevalier à la peau de tigre</i> de Šota Rustaveli; traductions d'œuvres grecques anciennes et de poèmes persans en géorgien	1199 Léon (1187-1219) couronné roi de Cilicie à Tarse en présence du légat du pape et de l'ambassadeur byzantin; essor économique et culturel de l'Arménie de Cilicie
1204 Prise de Constantinople par les Latins lors de la quatrième croisade, fondation de l'Empire et du Patriarcat latins – Alexis Comnène fonde l'Empire de Trébizonde – Théodore 1 ^{er} Lascaris fonde l'Empire de Nicée	1204 Fondation de l'Empire de Trébizonde par des Byzantins avec les Géorgiens	
1206 Gengis Khan souverain des Mongols	1206 Prise de Kars, seconde capitale arménienne	1206 Prise de la place forte de Kars par les Géorgiens
	1208-1210 Annexion de territoires au nord de l'Iran – Coût élevé des opérations militaires; églises à coupole de taille réduite, parfois en briques: Kvatahevi, Pitareti, Betania, Timotesubani, Kintsvisi	1211 Évangéliste d'Halbat
	1213-1222 Giorgi IV Laša	1215 Reconstruction de l'église Saint-Grégoire de Tigran Honenc' à Ani
	1222-1245 Reine Rusudan; affaiblissement de la noblesse et appauvrissement du peuple par le faste de la Cour	
	1220-1222 et 1235-1239 Invasions mongoles en Géorgie	1223-1245 Invasions mongoles
1235 Peintures murales de Miloševa en Serbie		1236 Destruction d'Ani par les Mongols
1240 Prise et destruction de Kiev par les Mongols – Soumission de la Russie		

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
1250-1260 Église et fresques de Sainte-Sophie de Trébizonde	1247 Domination mongole; installation des princes David VI Narin (1245-1292) et David VII Oulou (1247-1270) comme régents – Éclatement de la Géorgie en deux royaumes, Géorgie occidentale et Géorgie orientale	1252 Hétum Ier de Cilicie (1226-70) se rend au Karakorum des Mongols pour y négocier une alliance
1259 Fresques de l'église de Bojana près de Sofia (Bulgarie)	1259-1260 Soulèvements contre la domination mongole	1258 Arméniens contraints de marcher avec les Mongols contre Bagdad
1261 Reconquête de Constantinople par Michel VIII Paléologue		1260-1280 Thoros Roslin, miniaturiste (Cilicie)
1265 Peintures murales de Sopočani en Serbie	1266 Samtshe séparé du royaume de Géorgie	1262 Évangélaire de Thoros Roslin
		1270 Attaques des Turcs Seldjoucides et des Mamelouks d'Égypte en Cilicie
		1270-1289 Léon III de Cilicie
1274 Accord de Michel VIII et du pape Grégoire X sur l'union des Églises, contre le clergé et le peuple qui ne reconnaissent pas la primauté papale	1271-1289 Demetre II le sacrifié volontaire	1272 Évangélaire de la reine Keran
		1283 Psautier de Léon III
		1292 Prise de Hromkla et capture du catholicos Stéphane par les Mamelouks – Fondation du patriarcat arménien de Jérusalem
1295 Église et fresques de la Peribleptos (Saint-Clément) d'Ohrid en Macédoine		1293 Transfert du catholicosat dans la capitale Sis
1315-1321 Mosaïques et fresques de l'église du Sauveur de Chora à Constantinople	1314-1346 Giorgi V le Brillant Consolidation du royaume unifié	1306 Union avec l'Église catholique romaine décidée lors d'un synode; création du catholicosat arménien catholique (siège actuel à Beyrouth)
1321 Église et fresques de Gračnica en Serbie		
1325 Transfert du siège métropolitain russe de Vladimir à Moscou sous le grand-prince Ivan Ier Kalita (1325-1340)		1342-1344 Guy de Lusignan roi de Cilicie sous le nom de Constantin II
1359 Hégémonie de Moscou sur les principautés russes sous le grand-prince Dimitri Donskoi (1359-1389) – Prise de Gallipoli par les Turcs ottomans		1374 Couronnement à Sis de Léon V de Lusignan et de son épouse Marguerite de Soissons
		1375 Prise de Sis par les Mamelouks; famille royale emmenée au Caire – Fin du royaume arménien de Cilicie
		1379 Arménie dévastée par Tamerlan

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
1380 Fin de la domination des Mongols en Russie après la victoire de Dimitri à Koulikovo		1382 Léon V (mort à Paris en 1393) et sa famille libérés par les cours royales européennes
1389 Conquête de la Serbie par les Turcs à la bataille de Kosovo	1386 Invasion de Tamerlan – Imposition de la religion musulmane en Géorgie – Morcellement de la Géorgie en 26 principautés – Décadence économique et culturelle	
1393 Conquête de la Bulgarie par les Turcs (jusqu'en 1878)	1390 Constitution d'un catholicosat autonome de Géorgie occidentale à Pitsunda (jusqu'en 1815)	
1397 Le sultan Bayezid attaque Constantinople		
fin du xive siècle Fresques de l'église de la Peribleptos de Mistra		
1408 Peintures murales de Roublev à la cathédrale Sainte-Marie de Vladimir		
1422 Siègle de Constantinople par le sultan Mourad II		
1428 Fresques de l'église de la Pantanassa à Mistra		
1430 Thessalonique se rend aux Ottomans		
1439 Union des Églises de Rome et Constantinople à Florence (jusqu'en 1453)	xve siècle Luttés des Perses et des Turcs ottomans pour la Géorgie	
1453 Prise de Constantinople par Mehmed (Mahomet) II; fin de l'Empire romain d'Orient; les nations chrétiennes des Balkans et de Russie reprennent l'héritage culturel de Byzance		1441 Transfert du siège patriarcal à Etchmiadzin; opposition restée à Sis (siège à Antelias, Liban, depuis 1940)
1462 Ivan III (1462-1505) tsar de toute la Russie		1461 Création d'un autre patriarcat à Istanbul (Constantinople) par le sultan
1505-1509 Cathédrale de l'Archange de Moscou		
1532 Peintures de l'église de l'Annonciation de Moldovitsa en Roumanie		1512 Arménie et Cilicie conquises par le sultan Selim Ier
xvii ^e siècle Peintures du réfectoire du monastère de Dionysiou à l'Athos		

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
1555-1560 Cathédrale Saint-Basile de Moscou	1555 Partage de la Géorgie, de l'Arménie et de l'Albanie (Azerbaïdjan) entre Perses et Turcs	
1559-1585 Cathédrale de la Dormition-de-Marie au monastère de la Trinité-Saint-Serge de Zagorsk	1578 Incorporation à l'Empire ottoman et islamisation des principautés du Samtshe et du Tao-Klardzeti	
1589 Fondation du patriarcat de Moscou et autocréation de l'Église russe	1590 Annexion de l'ensemble de la Géorgie par les Turcs	
	1598-1599 Soulèvement anti-turc à Gori début du xvii ^e siècle Géorgie orientale enlevée aux Turcs par le shah Abbas 1 ^{er} (1586-1628)	
1605 Occupation de Moscou par les troupes polonaises	1606-1615 Luarsab II de Kartli	1605 Déportation des Arméniens de Djoulfa à Ispahan (Nouvelle-Djoulfa) par le shah Abbas 1 ^{er}
	1605-1663 Teimuraz 1 ^{er} de Kahétie; reconnaissance de la souveraineté perse; <i>Ketevaniani</i>	xvii ^e -xviii ^e siècles Arménie dévastée par les guerres turco-perses
	1623-1625 Soulèvement contre les Perses en Géorgie orientale	1620-1670 Partage de l'Arménie
	1624 Martyre de la reine Ketevan xvii ^e siècle Développement de l'activité missionnaire romaine en Géorgie; tentative de gagner l'Église géorgienne à l'union avec Rome; ouverture de la noblesse à la civilisation occidentale dans l'espoir d'une aide militaire et financière de la France et de l'Italie	
	1629 Publication du premier dictionnaire géorgien au Vatican	
1652 Réformes du patriarche Nikon dans l'Église russe; schisme des Vieux-Croyants (<i>Raskolniki</i>)		
1654 Annexion de l'Ukraine par la Russie		
1683 Échec du siège de Vienne par les Turcs	1689 Achèvement de l'église de la Dormition d'Ananuri	
1703 Fondation de Saint-Petersbourg (capitale à partir de 1712) par Pierre le Grand (1689-1725)	1707 Première imprimerie à Tbilisi	1717 Fondation de l'ordre des Méchitharistes par le vardapet Mxitar (Mechithar) à Venise (installation d'une branche à Vienne par après)

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
1721 Remplacement du patriarcat russe par le Saint-Synode sous la présidence du tsar		1722 Soulèvement des Arméniens contre la Perse – Arrivée d'un corps expéditionnaire russe
1726 Fondation de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg par Catherine Ière (1725-1727)	1724 Vahtang VI (1703-1737), libéré par les Perses, cherche de l'aide en Russie	1724 Réoccupation de l'Arménie orientale par la Perse
1740 La France protectrice des catholiques dans l'Empire ottoman		
1768-1774 Guerre russo-turque	1762 Kartli réuni à la Kahtétie en un royaume de Géorgie orientale par Irakli II (1762-1798) – Réhabilitation du catholicos Anton Ier (1744-1788), déposé en 1755 et émigré en Russie	1768 Guerre russo-perse – Arménie théâtre des opérations – Indépendance arménienne promise par Catherine II de Russie (1762-1796)
	1783 Traité de protection entre la Géorgie et la Russie	
	1795 Prise de Tbilisi par les Perses XVIII ^e siècle Église de Sioni à Tbilisi, actuelle basilique patriarcale	
1799-1837 Alexandre Pouchkine		
1801 Déposition de Paul Ier par le tsar Alexandre Ier (1801-1825) et annexion de la Géorgie	1801 Annexion du Kartli-Kahtétie par le tsar Alexandre Ier après la mort de Giorgi XII (1800)	
1809-1852 Nikolai Gogol		
1812 Napoléon à Moscou	1810 Annexion du royaume d'Imérétié par la Russie; fuite du dernier roi, Solomon II, en Turquie (mort à Trébizonde en 1815) – Géorgie province russe administrée par un gouverneur et des fonctionnaires russes; appauvrissement du pays; russification de l'Église	
1821-1881 Fedor Dostoïevski	1817 Église géorgienne dirigée par des exarques russes; réduction des sièges épiscopaux de 25 à 4	
1822 Proclamation de l'indépendance de la Grèce		
1828 Sous le tsar Nicolas Ier (1825-1855), victoire sur la Perse et guerre contre la Turquie (1828-1829)		1828 Erevan et Nakhitchevan cédés par la Perse à la Russie – Régime tsariste
1828-1910 Léon Tolstoï		1829 Paix d'Andrinople (Edirne); Russie sommée de restituer à la Turquie les territoires arméniens occupés – Fuite de la population arménienne à Alexandropol (Lenakan) en terre russe

Grèce - Rome - Byzance - Russie	Géorgie	Arménie
<p>1831-1895 Nikolai Leskov 1844-1908 Nikolai Rimsky-Korsakov 1853-1856 Guerre de Crimée provoquée par les conflits entre moines grecs et catholiques à Jérusalem 1860-1904 Anton Tchekhov 1863 Soulèvement de la Pologne 1866-1944 Vassili Kandinsky 1867 Vente de l'Alaska aux États-Unis d'Amérique 1868-1936 Maxime Gorki 1873-1943 Serguei Rachmaninov 1877 Guerre contre la Turquie</p>		
<p>1881 Pogroms contre les Juifs en Russie 1882-1971 Igor Stravinski</p>	<p>1879 Naissance de Staline (Soso Džugašvili, 1879-1953)</p>	<p>1877-1878 Guerre russo-turque; Kars, Ani, Ardahan et Batumi prises par la Russie 1878 Turquie obligée par le traité de paix de San Stefano d'introduire des réformes politiques 1883 Constitution arménienne avec autonomie interne (Turquie) 1881-1884 Russification de l'Arménie orientale par Alexandre III – Fermeture des écoles arméniennes 1894-1896 Massacre d'Arméniens (90.000) en Arménie occidentale et en Cilicie par le sultan Abdul Hamid II pour création de partis politiques et lutte contre les Kurdes 1903 Confiscation des biens ecclésiastiques par l'État russe – Constitution de l'Assemblée nationale arménienne, dissoute par le tsar en 1905</p>
<p>1903 Division du Parti Ouvrier Social-Démocrate en mencheviks et bolcheviks 1904-1905 Guerre russo-japonaise 1905 «Dimanche rouge» (22 janvier) – Première révolution russe écrasée 1914-1918 Première guerre mondiale</p>	<p>1917 Proclamation de l'autocéphalie de l'Église géorgienne après la révolution de février et élection du catholicos Kyrion III</p>	<p>1914 Incitation à la libération de l'Arménie turque par le catholicos 1915 Génocide des Arméniens par les Turcs</p>
<p>1917 Révolution de février (27 février = 12 mars); révolution d'octobre à Petrograd (24-25 octobre = 7-8 novembre) – Premières élections libres en Russie (8 décembre) 1917-1918 Restauration du patriarcat russe 1918 Anathème contre le communisme par le patriarche Tychon – Dissolution de</p>		

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
l'Assemblée constituante par les bolcheviks (6/19 janvier) 1918-1922 Guerre civile en Russie	1918 Géorgie indépendante et démocratique	1918 Proclamation de la République démocratique d'Arménie (28 mai) dans l'ancienne Arménie des tsars
		1919 Annexion de territoires de l'Arménie turque par la République d'Arménie
		1920 Reconnaissance de la République d'Arménie par le traité de paix de Sèvres (10 août) – Reconquête des territoires de l'Arménie occidentale (d'Erzerum à Kars) par la Turquie – République d'Arménie (Arménie orientale) occupée par l'Armée Rouge (2 décembre) – Frontière entre l'U.R.S.S. et la Turquie fixée par le traité d'Alexandropol (Leninakan)
1922 Staline secrétaire général du Parti Communiste	1921 Occupation de Tbilisi par l'Armée Rouge; fin de l'indépendance géorgienne; réunion de la Géorgie, de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan dans la R.S.S. Fédérative de Transcaucasie (1922)	1922 Arménie orientale, Géorgie et Azerbaïdjan incorporés dans l'Union Soviétique sous le nom de R.S.S. Fédérative de Transcaucasie
	1922 Condamnation du patriarche Ambroise	1923 Arménie occidentale cédée à la Turquie par le traité de Lausanne (24 juillet)
1924 Mort de Lénine (21 janvier)		
1925 Après la mort de Tychon, l'Église est dirigée par un vicaire patriarcal (jusqu'en 1943)		
1928 Début de la collectivisation de l'agriculture		
1930 Introduction de l'obligation scolaire pour tous		
1933 Reconnaissance de l'U.R.S.S. par les États-Unis	1931 Campagne antireligieuse de Beria (jusqu'en 1938)	1936 R.S.S. d'Arménie – Déportation d'Arméniens en Sibérie par Staline et Beria pour annexer les terres dépeuplées à la Géorgie
	1937 R.S.S. de Géorgie	1938 Meurtre du catholicos Choren 1er par Staline
1940 Annexion des États baltes, de la Bessarabie et de la Bucovine du nord (Roumanie)		
1941-1945 «Grande guerre patriotique»		
1943 Capitulation des troupes allemandes à Stalingrad (2 février)	1943 Reconnaissance de l'autocéphalie de l'Église géorgienne par l'Église russe – Réouverture des églises	
1943 Restauration du patriarcat: élection de Serge (1943-1944)		

<i>Grèce - Rome - Byzance - Russie</i>	<i>Géorgie</i>	<i>Arménie</i>
1953 Mort de Staline (5 mars); chute et exécution de Beria (23 décembre)		1945 Activité du catholicos Georges VI au Kremlin en faveur du rapatriement des Arméniens 1953 Mort de Staline; expansion économique et culturelle en Arménie grâce à l'aide des Arméniens de la diaspora 1955 Vasken Ier catholicos
1959 Politique antireligieuse de Khrouchtchev (jusqu'en 1964)		
1961 Adhésion de l'Église orthodoxe russe au Conseil Oecuménique des Églises	1962 Adhésion de l'Église géorgienne au Conseil Oecuménique des Églises à Genève; 80 paroisses subsistant seulement sur 1500	1962 Adhésion de l'Église apostolique arménienne au Conseil Oecuménique des Églises – Env. 3.400.000 Arméniens en R.S.S. d'Arménie et en U.R.S.S., 190.000 en Iran, 50.000 en Turquie, 2.500.000 dans la diaspora
1971 Élection du patriarche russe Pimen	1977 Ilia II (né en 1933) catholicos-patriarche de Géorgie; renouveau spirituel du pays	

Bibliographie

HISTOIRE

- Actes d'Iviron*, 1. *Des origines au milieu du XI^e siècle*, édition diplomatique par LEFORT J., OIKONOMIDES N., PAPA-CHRYSSANTHOU D., avec la collaboration de METREVELI H. (*Archives de l'Athos*, XIV), Paris, Lethielleux, 1985.
- BYHAN A., *La civilisation caucasienne (Bibliothèque scientifique)*, Paris, Payot, 1936.
- Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, traduite du géorgien par BROSSET M., 4 vol., Saint-Pétersbourg, 1849-1851.
- SALIA K., *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, 1980.
- TAMARATI M., *L'Église géorgienne des origines jusqu'à nos jours*, Rome, 1910.
- THELAMON F., *Histoire et structure mythique: la conversion des Ibères*, dans *Revue historique*, 247 (1972), p. 5-28.

ARTS

- ABRAMIŠVILI G., *Le tryptique de Haḡuli*, Tbilisi, Éditions «Ḥelovneba», 1988 (en géorgien, russe, anglais, français et allemand).
- ALPAGO-NOVELLO A., BERIDZE V., LAFONTAINE-DOSOGNE J., with the cooperation of HYBSCH E., IENI G., KAUCHTSCHISCHWILI N., *Art and Architecture of Medieval Georgia (Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université Catholique de Louvain, XXI)*, Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, 1980.
- ALPAGO-NOVELLO A., HYBSCH E., avec la collaboration de LAFONTAINE-DOSOGNE J., *Architecture géorgienne (Université Catholique de Louvain, Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, Document de travail, 19)*, Louvain-la-Neuve, 1978.
- AMIRANAŠVILI Š., *L'art des ciseleurs géorgiens*, Paris, Gründ, 1971.
- AMIRANAŠVILI Š., *Les émaux cloisonnés géorgiens*, dans *Bedi Kartlisa*, 17-18 (1964), p. 102-108.
- AMIRANAŠVILI Š., *Les émaux de Géorgie (Merveilles de l'Art en Orient)*, Paris, Éditions du Cercle d'Art, 1962.
- Au pays de la toison d'or. Art ancien de Géorgie soviétique*. Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 17 avril-26 juillet 1982, Paris, Association française d'action artistique, 1982.
- BELTING H., *Le peintre Manuel Eugenikos de Constantinople en Géorgie*, dans *Cahiers Archéologiques*, 28 (1979), p. 103-114.
- BERIDZE V., *Architecture géorgienne paléochrétienne (I^{re}-VII^e s.)*,

- dans *XX Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, 1973, p. 63-III.
- BERIDZE V., *L'architecture géorgienne*, Tbilisi, 1967 (en russe, résumé en français).
- BERIDZE V., *Monuments de Tao-Klardjetie dans l'histoire de l'architecture géorgienne*, Tbilisi, «Metsniereba», 1981 (en russe et en français).
- CHUSKIVADZE L., *Medieval Cloisonné Enamels at Georgian State Museum of Fine Arts*, Tbilisi, 1984 (en géorgien, russe et anglais).
- DJAVAKHICHVILI A., ABRAMICHVILI G., *L'or et les émaux de Géorgie*, traduit du russe par DE GROER G., Paris, Éditions du Cercle d'Art, 1986.
- LAFONTAINE-DOSOGNE J., *Histoire de l'art byzantin et chrétien d'Orient (Université Catholique de Louvain, Publications de l'Institut d'Études Médiévales. Textes, Études, Congrès, 7)*, Louvain-la-Neuve, 1987.
- MEPISASCHVILI R., TSINTSADSE V., *L'art de la Géorgie ancienne*, traduit de l'allemand par MARINIE A., s.l., Éditions Hier et Demain, 1978.
- THIERRY M. et N., *Peintures du Xe siècle en Géorgie méridionale et leurs rapports avec la peinture byzantine d'Asie Mineure*, dans *Cahiers Archéologiques*, 24 (1975), p. 73-113.
- VELMANS T., *Le décor du sanctuaire de l'église de Calendžikha. Quelques schémas rares: la Vierge entre Pierre et Paul, la Procession des Anges et le Christ de Pitié*, dans *Cahiers Archéologiques*, 36 (1988), p. 137-162.
- VELMANS T., *Les fresques de l'église de la Vierge à Kinvisi. Une image unique de la Communion des Apôtres*, dans *Cahiers Archéologiques*, 27 (1978), p. 147-161.
- VELMANS T., *L'image de la Déisis dans les églises de Géorgie et dans celles d'autres régions du monde byzantin*, dans *Cahiers Archéologiques*, 29 (1980-1981), p. 47-102 et 31 (1983), p. 129-173.

LANGUE

- ČIKOBAVA A., *Le problème de la construction ergative dans les langues ibéro-caucasiennes*, dans *Langages*, 15 (1969), p. 108-126 (numéro consacré à la linguistique en U.R.S.S., sous la dir. de R. L'hermite).
- DZIDZIGOURI Ch., *La langue géorgienne*, Tbilisi, Éditions de l'Université de Tbilisi, 1970.
- MOURAVIEV S., *Valeurs phoniques et ordre alphabétique en vieux-géorgien*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 134 (1984), p. 61-83 (bonne bibliographie).

- VOGT H., *Grammaire de la langue géorgienne*, Oslo, Universitetsforlaget, 1971.
- ZWOLANEK R., avec la collaboration de ASSFALG J., *Altgeorgische Kurzgrammatik (Orbis Biblicus et Orientalis. Subsidia Didactica, 2)*, Fribourg (Suisse), Éditions universitaires, et Gottingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1976.

LITTÉRATURE

Bibliographie de langue française

- ALEXIDZE A., *Littérature géorgienne*, dans *Histoire des littératures, I. Littératures anciennes, orientales et orales*, vol. publié sous la direction de QUENEAU R. (*Encyclopédie de la Pléiade*), Paris, Gallimard, 1977, p. 637-657.
- BRIÈRE M., *Lettres géorgiennes chrétiennes*, dans *Journal Asiatique*, 245 (1957), p. 75-98 (résumé du livre de M. Taršnišvili, lui-même adapté de la deuxième édition de K. Kekelidze).
- DJAPARIDZE D., *Littérature géorgienne*, dans QUENEAU R., *Histoire des littératures, I. Littératures anciennes, orientales et orales (Encyclopédie de la Pléiade)*, Paris, Gallimard, 1955, p. 803-821.
- GARITTE G., art. *Littérature spirituelle géorgienne*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, VI, Paris, 1967, col. 244-256.
- KARST J., *Littérature géorgienne chrétienne (Bibliothèque catholique des sciences religieuses)*, Paris, Bloud et Gay, 1934 (abrégé de la première édition de K. Kekelidze).
- SALIA K., *La littérature géorgienne*, dans *Bedi Kartlisa*, 17-18 (1964), p. 28-61; 19-20 (1965), p. 69-98; 21-22 (1966), p. 65-89; 23-24 (1967), p. 53-67; 25 (1968), p. 85-110; 26 (1969), p. 67-92.
- SALIA K., *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, 1980, p. 452-487 (résumé des articles du même auteur parus dans la revue *Bedi Kartlisa*)

Bibliographie (autres langues)

- DEETERS G., *Georgische Literatur*, dans *Handbuch der Orientalistik, I, 7. Armenisch und kaukasische Sprachen*, Leyde et Cologne, Brill, 1963, p. 129-155.
- KEKELIDZE K., *Kartuli literaturis istoria [Histoire de la littérature géorgienne]*, t. I, 4 éd., Tbilisi, 1923, 1941, 1951 et 1960 (en géorgien).
- KEKELIDZE K., *Dzveli kartuli literaturis istoria [Histoire de la littérature géorgienne ancienne]*, éd. par BARAMIDZE A., Tbilisi, t. I: 1980; t. II: 1981 (en géorgien).
- KEKELIDZE K., *Les auteurs étrangers dans l'ancienne littérature géorgienne*, dans *Bulletin de l'Université de Tiflis*, 8 (1928), p. 99-202 (en géorgien); traduit en allemand par PERADZE G., *Die alt-christliche Literatur in der georgischen Ueberlieferung*, dans *Oriens Christianus*, 25-26 (1928-1929), p. 109-116, 282-288; 27 (1930), p. 80-98, 232-236; 28 (1931), p. 97-107, 240-244; 30 (1933), p. 86-92, 180-198; édition revue et augmentée dans KEKELIDZE K., *Kartuli literaturis istoria*, 2e éd., Tbilisi, 1941, p. 569-676.

- LANG D. M., *Lives and Legends of the Georgian Saints*, Selected and Translated from the original texts, 2d ed. revised, Londres et Oxford, Mowbrays, 1976.
- TARCHNIŠVILI M., *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Studi e Testi, 185)*, Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1955.
- TOUMANOFF C., *Medieval Georgian Historical Literature (VIII-XVth Centuries)*, dans *Traditio*, I (1943), p. 139-182.

LITTÉRATURE GÉORGIENNE EN TRADUCTION FRANÇAISE

- Anthologie de la poésie géorgienne*, choix et traduction établis par TSOULADZE S. (extraits inédits), dans *Bedi Kartlisa*, 35 (1977), p. 132-142 et 37 (1979), p. 203-215.
- ABAŠIDZE I., *Une voix devant le Golgotha*, trad. par TSERETELI H. et LAFON R., dans *Bedi Kartlisa*, 28 (1971), p. 280-283.
- BARATAŠVILI N., *Pégase (Merani)*, extraits trad. par TSOULADZE S., dans *Bedi Kartlisa*, 26 (1969), p. 133-144.
- DŽAVAHIŠVILI M., *Les invités de Džako*, traduction française par TOUGOUCHI M., Bruxelles, 1946.
- GAMSAHURDIA C., *La dextre du grand maître*, trad. du russe par DOMEK R., revu et complété d'après l'original par GUEGUELIA G., Paris, Les éditeurs français réunis, 1957, et Tbilisi, «Ganatileba», 1974.
- KIACELI L., *Gvadi Bigva*, trad. française, Paris, 1956.
- ORBELIANI S.-S., *La sagesse du mensonge*, trad. du géorgien et présenté par BOUAČIDZE G., Tbilisi, «Ganatileba», 1978.
- RUSTAVELI Š., *L'homme à la peau de léopard*, texte français de GVAZAVA G. et MARCEL-PAON A., Paris, Firmin-Didot, 1938.
- RUSTAVELI Š., *Le chevalier à la peau de tigre*, trad. du géorgien avec une introduction et des notes par TSOULADZE S. (*Caucase. Collection UNESCO d'œuvres représentatives. Série géorgienne*), Paris, Gallimard, 1964; réimpression 1989.
- RUSTAVELI Š., *Le chevalier à la peau de tigre*, trad. du géorgien avec une introduction et des notes par TSOULADZE S., illustrations de KOBOLADZE S., Tbilisi, Éditions «Literatura da Helovneba», 1966.
- RUSTAVELI Š., *Le preux à la peau de tigre*, trad. par ORBELIANI E. et IORDANIŠVILI, Tbilisi, Éditions «Sabčota Sakartvelo», 1977.
- RUSTAVELI Š., *Le chevalier à la peau de panthère*, traduit du géorgien, préfacé et commenté par BOUATCHIDZE G., illustrations de PETIACHVILI R., Moscou, Éditions «Radouga», 1989.
- TABIDZE G., *Nikortsmina*, trad. par AVALIANI T., dans *Bedi Kartlisa*, 28 (1971), p. 277-279.
- TABIDZE G., *Les chevaux de feu*, trad. par TSOULADZE S., dans *Bedi Kartlisa*, 36 (1978), p. 228-229.
- TSERETELI A., *Petite âme (Suliko)*, trad. par LAFON R., dans *Bedi Kartlisa*, 28 (1971), p. 275-276.
- TSURTAVELI I., *Le martyre de la sainte reine Šušanik*, trad. par TSOULADZE S., dans *Bedi Kartlisa*, 36 (1978), p. 56-67.

VAŽA-PŠAVELA, *La source de la montagne*, trad. par LAFON R., dans *Bedi Kartlisa*, 11-12 (1961), p. 22-24.

VAŽA-PŠAVELA, *Gogotour et Apšina*, trad. par BOUAČIDZE G., dans *Bedi Kartlisa*, 32 (1974), p. 126-137.

MUSIQUE

GOGOLACHVILI J., *La polyphonie dans la musique populaire géorgienne*, dans *Bedi Kartlisa*, 2-3 (1957), p. 89-92.

GVAHARIA V., *La musique en Géorgie au temps de la grande reine Tamar*, dans *Bedi Kartlisa*, 35 (1977), p. 204-235 et 36 (1978), p. 120-148.

HANNICK C., art. *Georgian rite, music of the*, dans *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, ed. by SADIE S., VII, 1980, p. 241-243.

TCHKHIKVADZE G., *La musique géorgienne*, dans *Bedi Kartlisa*, 29-30 (1972), p. 245-252.

TCHKHIKVADZE G., *La culture musicale populaire géorgienne*, dans *Bedi Kartlisa*, 26 (1969), p. 18-66.

TSERETELI E., *Le chant traditionnel de Géorgie, son passé, son présent*, dans *Bedi Kartlisa*, 32 (1974), p. 138-146.

GÉNÉRALITÉS

GOUGOUCHVILI S. et N., ZOURABICHVILI D. et O., *La Géorgie (Que Sais-Je?, 2099)*, Paris, P.U.F., 1983.

LANG D. M., *The Georgians (Ancient People and Places, 51)*, Londres, Thames and Hudson, 1966.

MARABINI J., U.R.S.S. (*Microcosme. Petite Planète, 23*), Paris, Seuil, 1976.

U.R.S.S. (*Les Guides bleus*), Paris, Hachette, 1980, p. 493-553.

Joseph P. de TOURNEFORT, *Voyage d'un botaniste*, I. *L'archipel grec*, II. *La Turquie, la Géorgie, l'Arménie (Coll. La Découverte, 55-56)*, 2 vol., Paris, Maspero, 1982.

Des études originales en langue française dans le domaine de la langue, de la littérature et de l'histoire géorgiennes paraissent régulièrement dans les revues internationales *Le Muséon. Revue d'études orientales* (Louvain-la-Neuve, fondée en 1881) et *Revue des études géorgiennes et caucasiennes* (Paris, depuis 1985, prenant la suite de *Bedi Kartlisa*).

GÉORGIE

Population: 5.271.600 (données 1987), dont Géorgiens (env. 3.300.000), Abhazes, Ossètes, Russes, Arméniens, Azéris, Grecs, Ukrainiens, Juifs, etc.

Superficie: 69.700 km²

Divisions administratives et territoriales: La R.S.S. de Géorgie comprend la République autonome d'Abhazie (capitale: Suĥumi), celle d'Adjarie (capitale: Batumi), ainsi que la région autonome d'Ossétie du sud autour de Tšhinvali. La République de Géorgie est divisée en 65 districts et compte 61 villes.